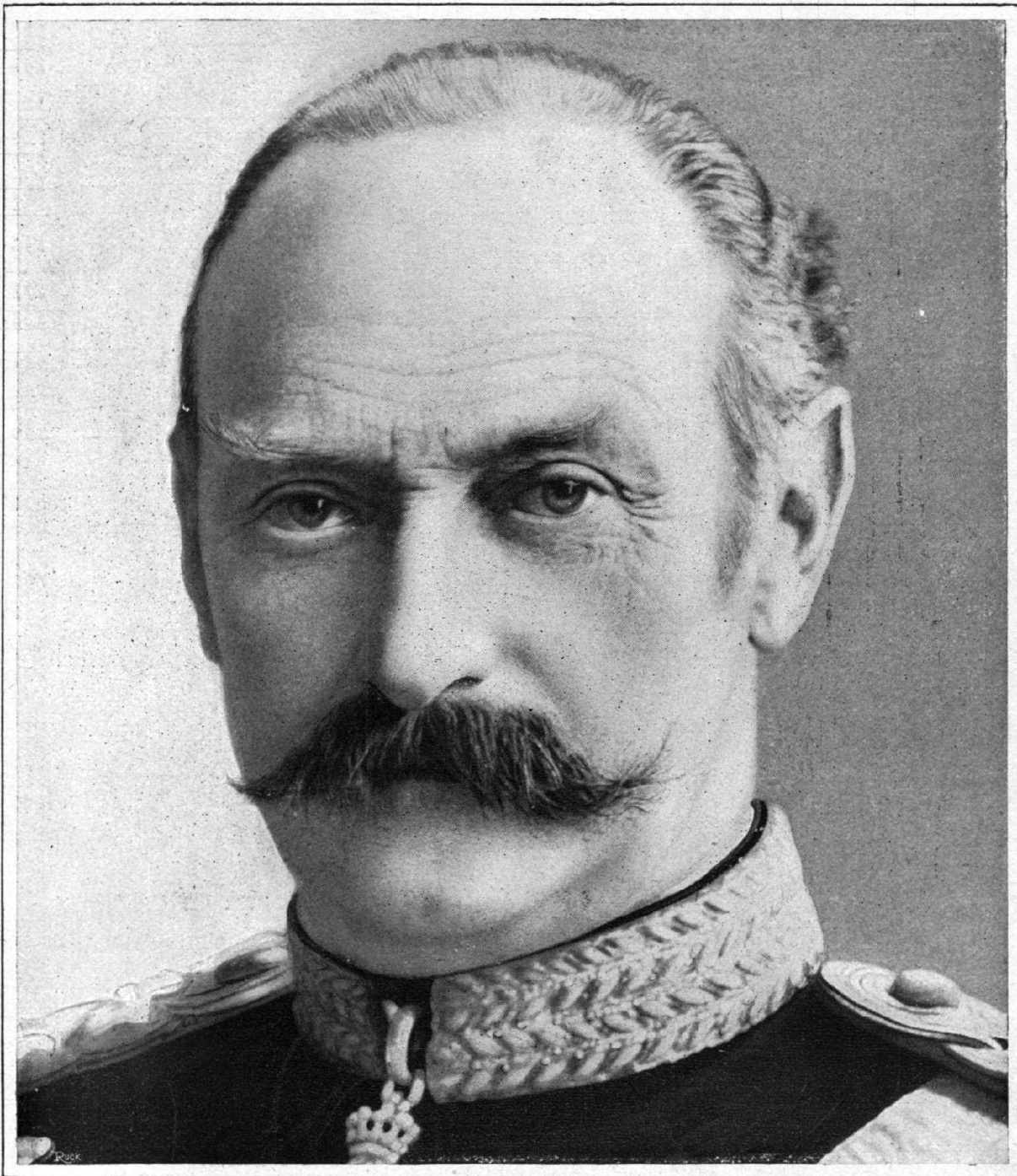


3^{me} Année — N^o XXX

15 Juillet 1907

Je sais tout

PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & Cie, 90, Av. des Champs-Élysées
Abon^{ts} : 12 Fr. Étr. : 18 Fr. 528-64, 528-66, 528-68
Chang^t d'adresse 0 fr.50 Publicité : Huguet, Minart & C^{ie}, 11, boulevard des Italiens



SA MAJESTÉ FRÉDÉRIC VIII, ROI DE DANEMARK

Sa Majesté Frédéric VIII, roi de Danemark, vient de faire son premier voyage officiel en France, comme souverain,

SOMMAIRE

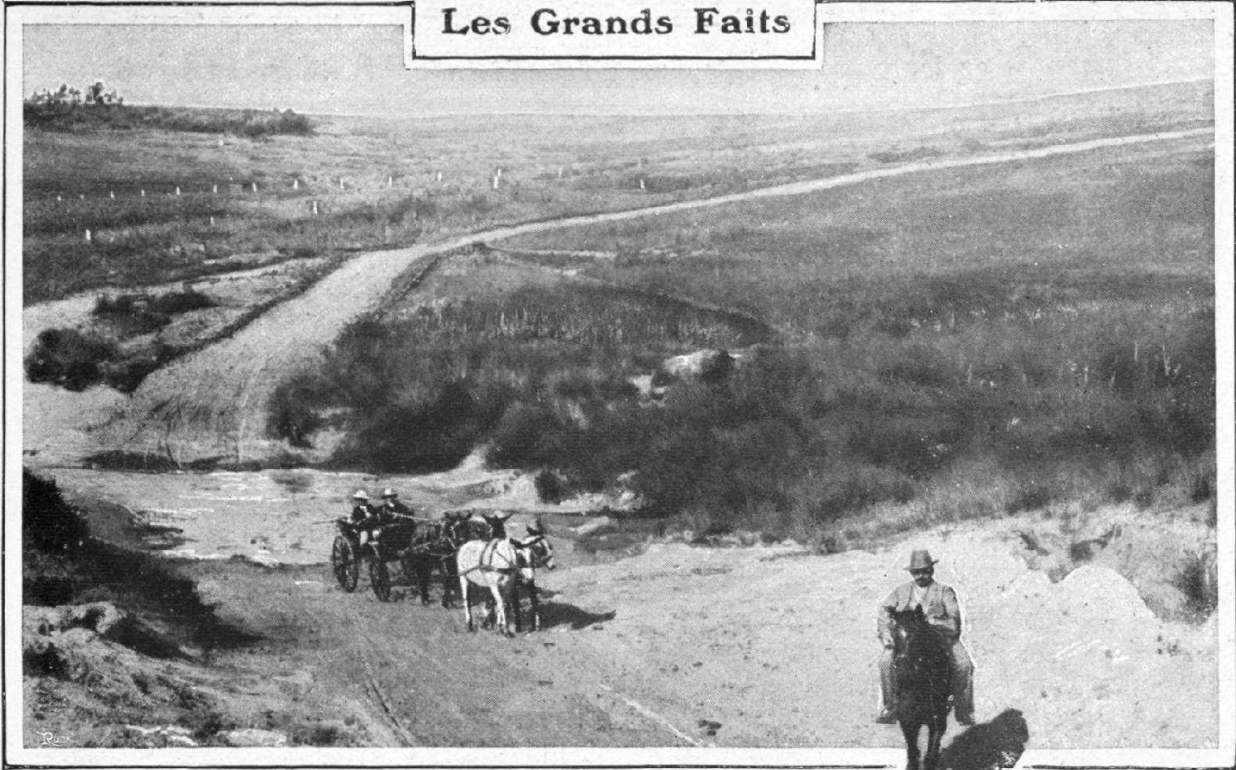
Vol. 30, 3^e année : 15 Juillet 1907

Frontispice : S. M. FRÉDÉRIC VIII, Roi de Danemark.	721
APRÈS LES CANONS, LES URNES PARLENT , par CHARLES TORQUET (2 dessins d'ATAMIAN et 11 photographies).	723
LA CRAVATE, AMÉ DE L'ÉLÉGANCE MASCULINE , par HENRI DUVERNOIS (2 dessins de RENÉ LELONG, 6 croquis de DRIAN, 4 photographies et 7 reproductions d'estampes anciennes).	731
GRANDS FAITS : 15 MAI AU 15 JUIN 1907.	739
UN VOYAGE DANS LE CIEL , par CAMILLE FLAMMARION (3 dessins de LANOS).	741
LE TENNIS , poésie inédite de JACQUES REDELSPERGER, planche inédite en couleurs de J.-M. AVY.	748
ÉLÉGANCES : 15 MAI AU 15 JUIN 1907.	750
UNE CHASSE DANS L'ABÎME (12 photographies).	751
SCIENCE ET NATURE : 15 MAI AU 15 JUIN 1907.	759
LETTRES ET ARTS : 15 MAI AU 15 JUIN 1907.	761
LA MARE AUX GOSSES , nouvelle inédite par JACQUES DES GACHONS (2 compositions de GÉO DUPUIS).	763
MONSIEUR EN VACANCES , pièce inédite par JULES CLARETIE, de l'Académie française (2 dessins de LOÉVY et 4 photographies <i>Femina</i>).	771
L'ART DE SCULPTER LES RESTES (12 photographies).	783
LES PETITS CHEVAUX , poésie inédite de FRANC-NOHAIN et planche inédite en couleurs de LUCIEN MÉTIVET.	786
LA FUITE DU ROI-CITOYEN , par PAUL GINISTY (5 illustrations de LOÉVY).	788
THÉÂTRE ET MUSIQUE : 15 MAI AU 15 JUIN 1907.	797
ARMÉE ET MARINE : 15 MAI AU 15 JUIN 1907.	799
UNE CATASTROPHE EN MER (12 photographies).	800
L'AUTOMOBILE , poésie inédite d'HUGUES DELORME et planche inédite en couleurs de RENÉ LELONG.	808
COMMERCE ET INDUSTRIE : 15 MAI AU 15 JUIN 1907.	810
JE SAIS TOUT A LA COUR ROYALE DE SUÈDE , par CHUSSEAU-FLAVIENS (15 photographies).	811
Supplément d'Art : DOMINIQUE INGRES (10 reproductions de tableaux et 1 photographie).	819
LE RAID DES 85 DÉPARTEMENTS , Solutions et résultats du deuxième concours (voir la suite page 837).	827
Notes des Éliteurs.	828
Horoscope : COQUELIN AINÉ , par Mme DE THÈBES (2 photographies, 1 autographe, 1 horoscope astral et 1 portrait graphologique).	829
LE BAIN , poésie inédite de GEORGES DOUQUOIS, et planche inédite en couleurs de RENÉ LELONG.	830
VIE SOCIALE : 15 MAI AU 15 JUIN 1907.	832
BON VOYAGE , monologue inédit par FÉLIX GALIPAUX (5 illustrations de DE LOSQUES).	833
LE RAID DES 85 DÉPARTEMENTS , Résultats du second concours (<i>fin</i>). Solution du Concours d'honneur.	837
A TRAVERS LE GLOBE : 15 MAI AU 15 JUIN 1907.	838
TOUTS LES SPORTS : 15 MAI AU 15 JUIN 1907.	839
L'AUTOMOBILE DANS LE DÉSERT , par le BARON PIERRE DE CRAWHEZ (11 photographies).	841
LE MAJORAT (suite) , roman inédit par MARIE-ANNE DE BOVET (3 illustrations de DU MOND).	849

Les romans et les pièces de " Je sais tout " peuvent être mis entre toutes les mains

Dans son prochain numéro, *Je sais tout* publiera le compte rendu détaillé du Raid des 85 départements, et donnera la liste des GAGNANTS DU CONCOURS D'HONNEUR, dont le premier prix consiste en une
AUTOMOBILE BRILLIÉ DE 25.000 FRANCS

Nous sommes acheteurs du n° 1 de *Je sais tout* au prix de 1 fr. — Tout numéro détérioré est remplacé gratuitement : il suffit de nous le retourner accompagné d'une carte postale pour prévenir l'administration.
Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège



UN PAYSAGE TRANSVAALIEN

Au loin s'étend la plaine des hautes herbes, le Veïdt infini, coupé çà et là de cours d'eau que traversent plus ou moins aisément les chars perchés sur de grandes roues et que tirent allègrement de vigoureux attelages de mules.

APRÈS LES CANONS, LES URNES PARLENT

Faisant taire la rancune consécutive aux horreurs d'une guerre acharnée et qui dura près de trois ans, les Boërs donnent actuellement un exemple rare dans l'histoire. Ils acceptent la suzeraineté du vainqueur et ne se préoccupent plus que de collaborer loyalement avec lui à la prospérité du Transvaal. Il est vrai que, dans la victoire, l'Angleterre a fait montre d'un vrai libéralisme et le général Botha vient d'être acclamé à Londres * * * * *



N 1903, au pied des monts Drakenberg, dans le Zoulouland, devant les ruines de son ancienne et très aimée demeure dont les pierres disjointes portent encore la trace de la dynamite anglaise, Louis Botha, le grand général boër, disait à un Français :

« — Voyez cette dévastation que le paysage grandiose et les tendres verdure du beau parc planté de mes mains rendent encore plus poignante ; eh bien, je n'y changerai rien. Cette ferme démantelée,

je la laisserai telle quelle. Il faut que mes enfants puissent voir ce que nous avons souffert pour le pays. »

Il semblerait que de telles paroles soient d'un ennemi irréconciliable et, cependant, le 13 avril 1907, Botha débarquait à Southampton, afin de participer aux travaux de la Conférence coloniale britannique. Le maire de la ville vint le recevoir, se déclarant heureux de pouvoir enfin dire avec lui : « Dieu bénisse le Roi ; Dieu bénisse l'Empire ! »

Le héros de la guerre récente souscrivit

cordialement à ce langage et ajouta d'un ton de bonne humeur tandis que, de toutes parts, les mains anglaises se tendaient vers la sienne :

— Vraiment, quand les Anglais m'entouraient, là-bas, dans le *Veldt*, et que les shrapnells pleuvaient, je ne me serais point douté qu'un jour viendrait où il me serait agréable de me trouver au milieu d'eux !

Et c'est ce qui rend plus incroyable cette action commune à l'heure actuelle des Anglais et des Boërs, quand on se souvient de la formidable explosion de haines qui fit éclater la guerre. Les Boërs brûlaient du désir de venger les innombrables outrages faits à leurs droits et à leur dignité nationale et celui qui écrit ces lignes voit encore à Southampton en 1899, la foule anglaise, au paroxysme de l'exaspération, hurlant frénétiquement aux soldats embarqués pour le Sud-Afrique :

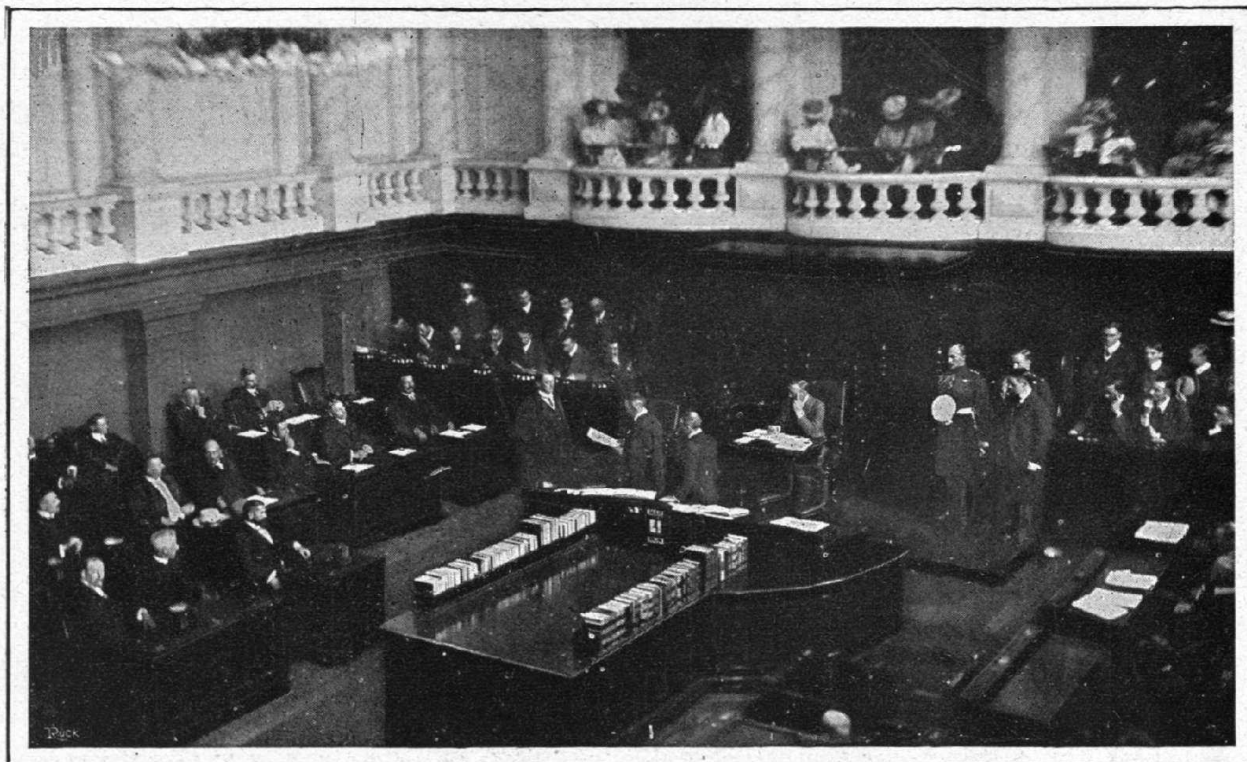
— *Remember Majuba-Hill!* (Souvenez-vous de la colline Majuba.)

Oh! ce Majuba-Hill, où le vieux Joubert défait les bandes de Jameson, qu'il fut pénible pour l'amour-propre anglais et qu'il

fut néfaste aux vainqueurs boërs dont il affola l'orgueil!

Car ceux-ci firent la guerre en dépit du bon sens. L'ingénieur français Léon, qui dirigeait leur artillerie, le colonel de Villebois-Mareuil eurent beau leur expliquer l'absolue nécessité de l'offensive, ils ne purent jamais la leur faire comprendre. Les Boërs laissèrent passer dix occasions qu'on leur montra de porter à leurs ennemis des coups presque mortels, de profiter de la lenteur anglaise et de fautes fort grossières.

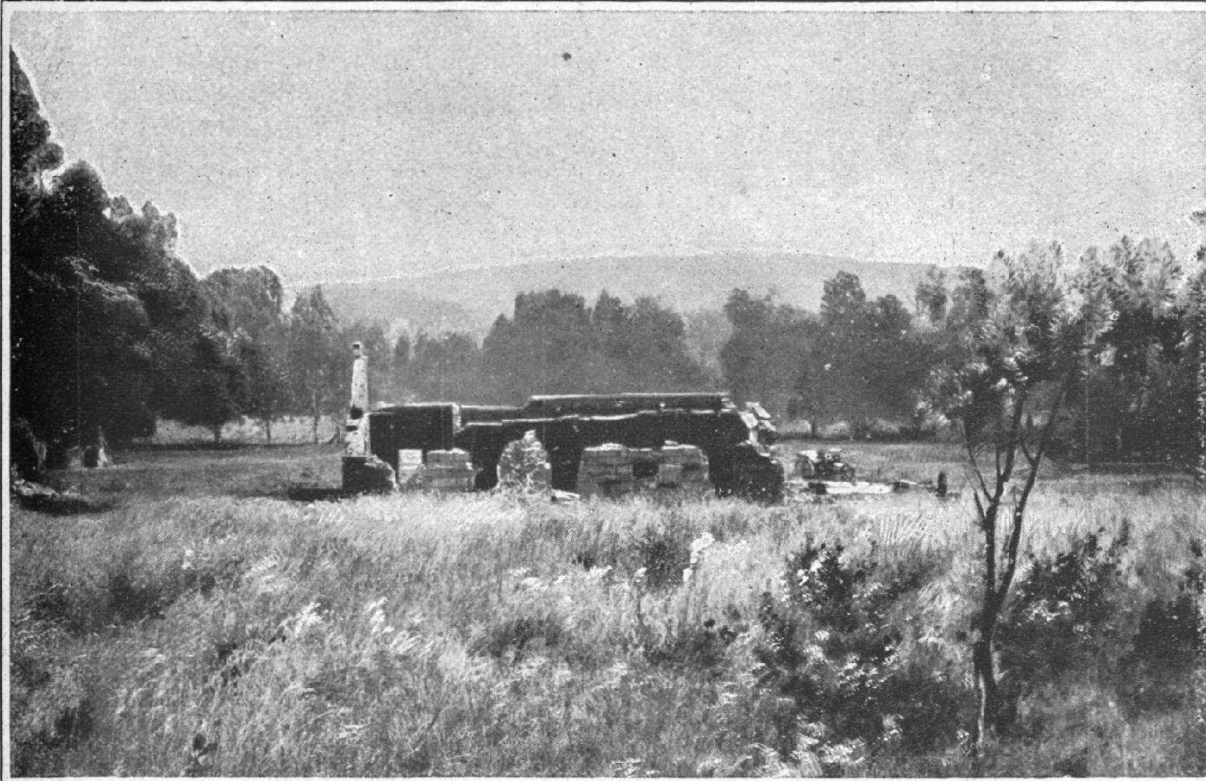
Devant Ladysmith, ils s'éternisèrent au lieu d'aller soulever en pleine colonie du Cap, leurs partisans, — ceux qu'on appelait les Afrikanders, dont beaucoup étaient de sang anglais — et de porter la guerre chez l'ennemi, lors de l'arrivée des renforts; tels Boërs qui *en avaient assez*, quittaient le front et prenaient le train, sans rien demander à personne, disant qu'on n'avait plus besoin d'eux pour le moment. Ils avaient envie d'aller un peu s'asseoir devant leur porte; il leur tardait de voir ce que promettait la prochaine moisson. Au combat, de Villebois-Mareuil les vit souvent fumer leur pipe à l'abri des ro-



LA PREMIÈRE SÉANCE DU NOUVEAU PARLEMENT TRANSVAALIEN

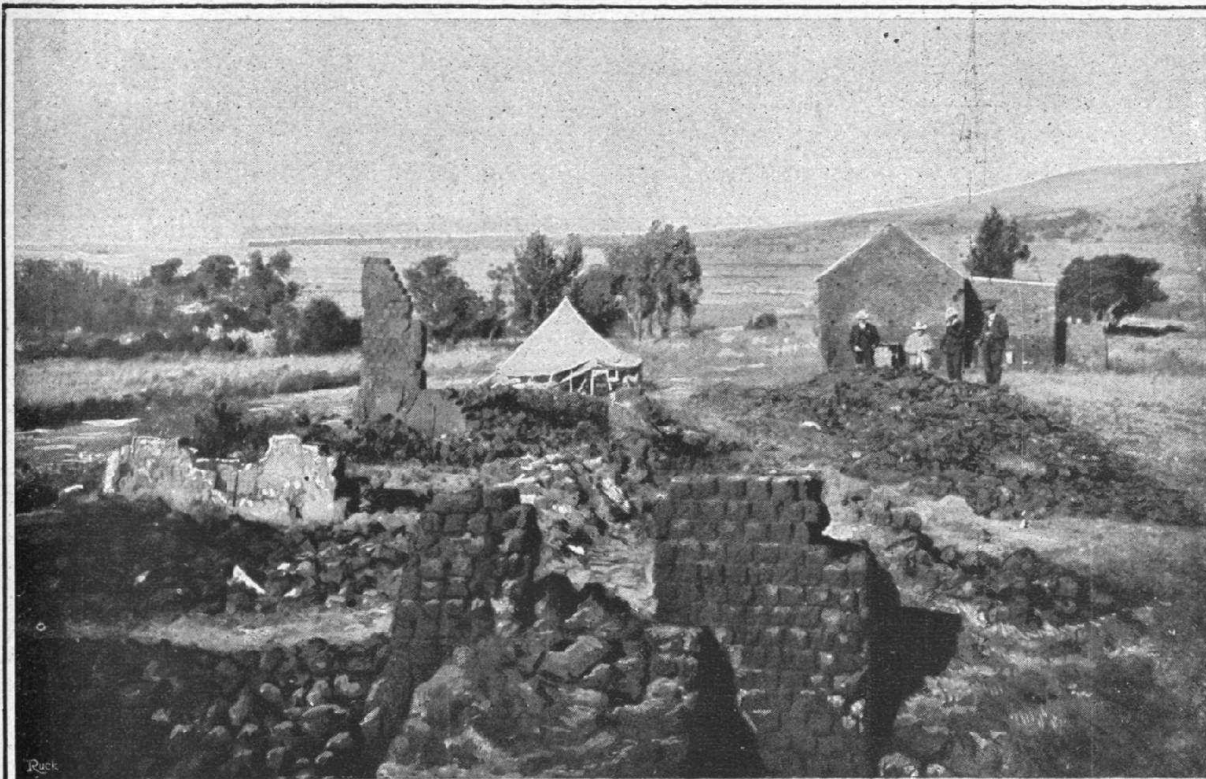
Elle eut lieu le 21 mars 1907, à Prétoria. En s'unissant aux socialistes, les représentants transvaaliens obtinrent la majorité sur les « uillanders », c'est-à-dire sur ceux qui sont venus s'installer récemment dans le pays.

Après les Canons, les Urnes parlent



RUINES DE L'HABITATION DU GÉNÉRAL BOTHA

C'était une délicieuse propriété dans le Zoulouland au milieu d'un paysage splendide. Voici tout ce qu'en a laissé la dynamite anglaise. Botha ne la reconstruira pas.



CE QU'IL RESTE D'UNE FERME PROSPÈRE

Les Anglais donnaient aux habitants dix minutes pour déménager. Après quoi, ils faisaient sauter les maisons et saccageaient les plantations. Il est encore des familles qui campent sous la tente parmi les ruines de leurs anciennes demeures.

RÉUNIONS ÉLECTORALES AU TRANSVAAL

Désormais, elles ne différeront guère des nôtres que par l'aspect de la foule, son caractère flegmatique et les grandes difficultés qu'éprouveront les orateurs à enthousiasmer ce peuple lent, rude et réfléchi dont le calme est si imposant.



chers, causant entre eux et tournant le dos à l'ennemi, le mauser entre les jambes. Soudain, ils revenaient sur la ligne, tiraient deux ou trois coups de fusil, d'ailleurs généralement bien placés et puis s'en retournaient à l'abri. Il

n'y avait rien à faire avec ces incorrigibles indolents qui considéraient la guerre comme une partie de chasse.

Un jour le colonel français de Villebois-Mareuil, s'efforçant d'entraîner à l'attaque le pauvre vieux Cronje, qui se croyait un Moltke et devait si mal terminer sa carrière à Paaderberg, s'attira cette verte réponse faite d'un ton qui n'admettait aucune réplique :

— Dites donc, Monsieur, je chassais avant vous !

L'ASPECT DU TRANSVAAL APRÈS LA GUERRE

Les Boërs ne furent vraiment remarquables que dans la guerre de guérillas qui convenait mieux à leur tempérament et s'accommodait mieux de leurs fantaisies.

Mais il était trop tard et, le 31 mai 1902, les Boërs devaient signer le traité de Vereeniging. Les Anglais qui avaient sans cesse eu la conscience du moment critique que tra-

versait leur histoire, avaient tout simplement sauvé leur empire colonial.

En 1903, lorsqu'un voyageur français, M. Huchard, parcourut le Transvaal, la dévastation était complète. Partout les herbes folles avaient envahi les plantations. Les familles boërs couchaient sous la tente. Des maisons, il restait quatre pans de murs démantelés. Ceux qui, avant la guerre, possédaient 2.500 moutons en avaient tout au plus une cinquantaine... Il ne restait pas un arbre debout dans les fermes et un eucalyptus adulte valait cent trente francs.

Certes, cela n'était pas fait pour donner aux pauvres Boërs une inclination bien vive pour les visites étrangères qu'ils n'avaient jamais aimées et notre compatriote reçut un jour une amusante réponse qui résume en un mot toute la rudesse en même temps que la finaudeur quasi-normande dont est fait le caractère boër. Il demandait à un campagnard lequel

des peuples étrangers lui était le plus sympathique.

— Les Français, répondit sans hésiter l'homme du *Veldt*... parce qu'eux, au moins, voyez-vous, ils restent chez eux... presque toujours.

En manière de vengeance, le Français

En tout cas, il nous apparaît presque invraisemblable, ce concours loyal actuellement offert par les Boërs à leurs conquérants, après tant de deuils et de ruines accumulés par la conquête, après les horreurs des camps de concentration du terrible Kitchener, où l'effrayante morta-

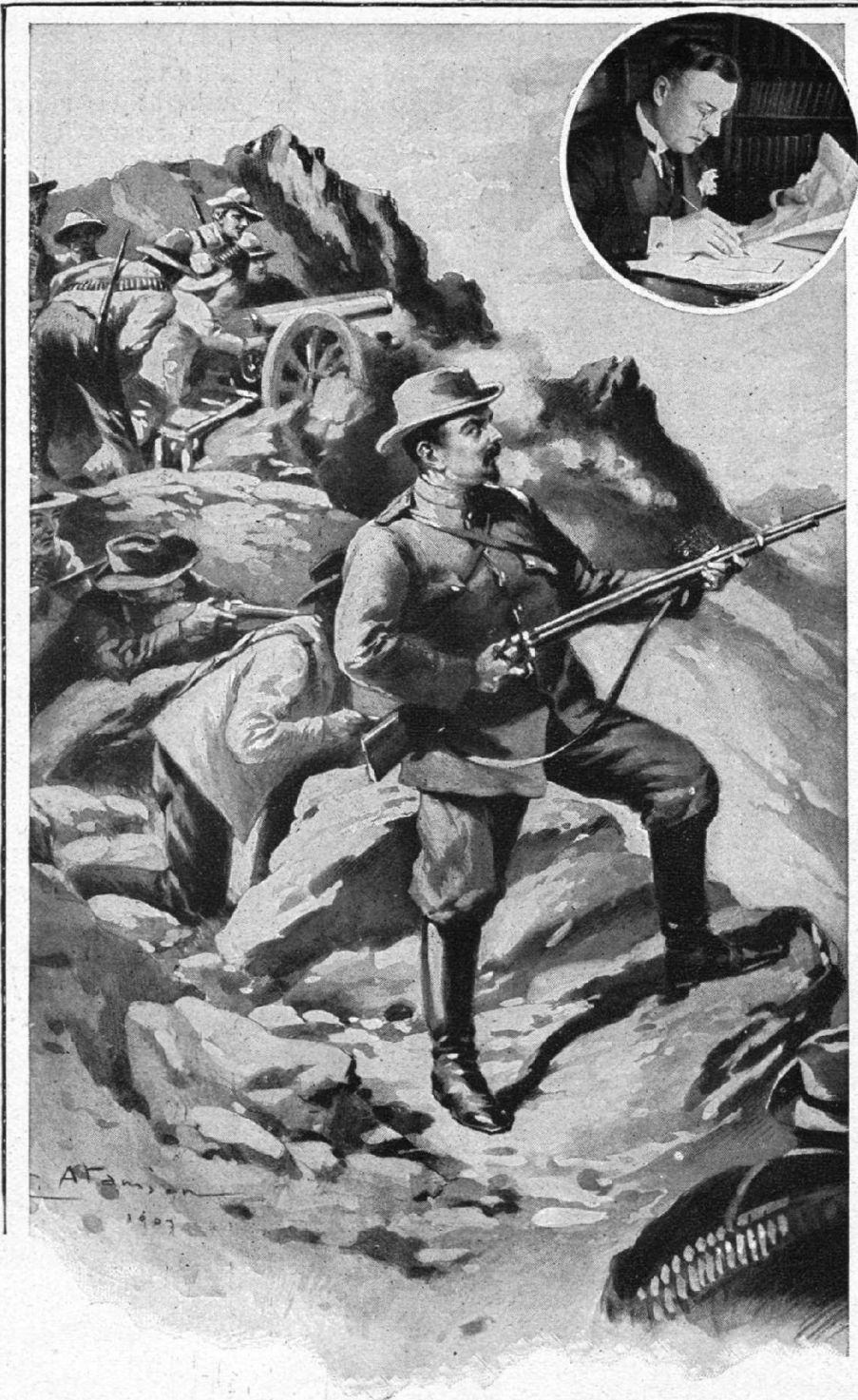


LE GÉNÉRAL LOUIS BOTHA

Le héros de la guerre boër, le seul qui ait su se montrer tacticien et stratègiste, est aussi un politique merveilleusement souple, délié et toujours capable de s'adapter aux circonstances.

aurait pu faire remarquer à son brutal interlocuteur que, si les Boërs sont au Transvaal, c'est qu'ils sont venus en chasser les Cafres, qui en sont les véritables indigènes... à moins toutefois que ceux-ci ne soient eux-mêmes venus en expulser d'autres peuplades, lesquelles... et ainsi de suite.

lité des femmes et des enfants transvaaliens qui y furent entassés atteignit par moments jusqu'à 47 0/0. Mais les Boërs ont compris que, leurs rêves d'indépendance à jamais envolés, une ère de prospérité pouvait fort bien s'ouvrir pour eux à l'ombre du drapeau britannique. Le tout



HIER : LE GÉNÉRAL BOTHA ENNEMI DES ANGLAIS

Nommé généralissime en remplacement du vieux Joubert, Botha se montra un rude adversaire des Anglais dans la guerre qu'avaient déchaînée les efforts de M. Chamberlain, dont le portrait figure en haut de ce dessin.

Botha fut le vainqueur de Colenso et de Spion-Kop.

est de savoir s'accommoder aux circonstances et les braves burghers sont les plus remarquables des opportunistes, rien ne pouvant mieux illustrer cette assertion que l'anecdote suivante :

Transvaal, le banquier alla trouver le général anglais et lui offrit son piédestal passe-partout pour y installer un groupe symbolisant la puissance anglaise ! Quoi qu'il en soit, le socle est resté indemne

Il est à Prétoria une statue représentant une femme de traits et de costume assez indécis. Entre irréconciliables, on affirme qu'elle symbolise la liberté. Pour les gens pieux, c'est la Vierge Marie et, quand on tombe sur un Anglais naïf, — ce qui n'est pas fréquent — on lui affirme que c'est la reine Victoria. Molière et son Maître Jacques sont joliment distancés par les bons Hollandais d'Afrique.

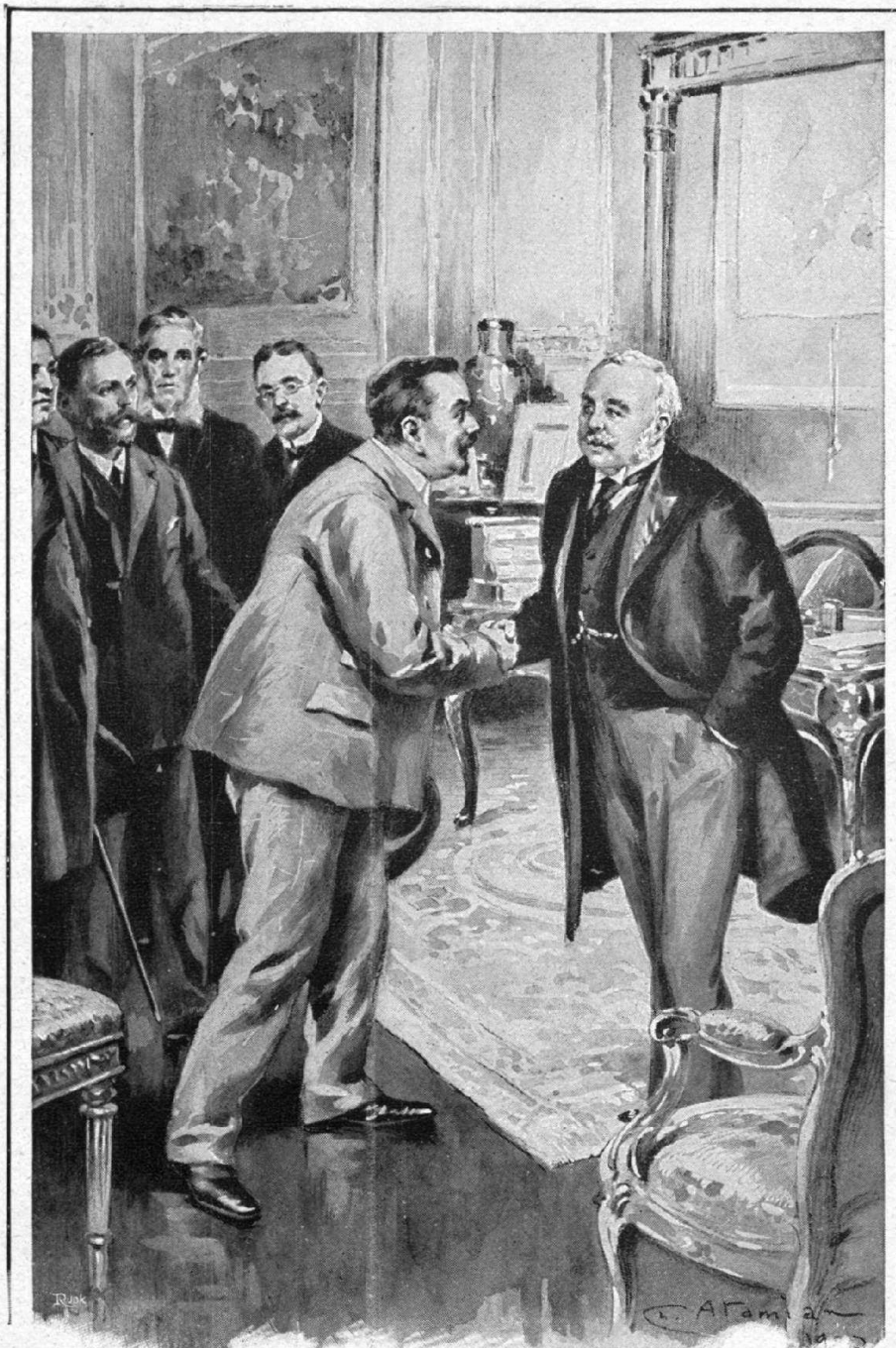
Reconnaissons cependant qu'à ce point de vue, les uitlanders ne le leur cèdent en rien. Témoin ce banquier de Prétoria qui, un peu avant la guerre, avait fait ériger à ses frais, en face de la susdite statue un piédestal destiné à recevoir un monument du président Krüger en commémoration de son admirable résistance aux prétentions injustifiées de l'Angleterre. Cependant, le banquier avait soutenu de ses capitaux et Cecil Rhodes, et Jameson. Or, lorsqu'après la fuite de Krüger Lord Roberts eut fait son entrée dans la capitale du

de toute espèce de bronze. Qu'y mettra-t-on ?

Actuellement, un grand mouvement de rénovation se produit au Transvaal. Les fermes se reconstruisent, les cultures et l'élevage reprennent leur cours et, à part quelques irréconciliables comme le rude général de Wet, les ennemis d'hier semblent décidés à vivre en bonne intelligence. Dans la constitution autonome qu'elle accorda au Transvaal, l'Angleterre fit d'ailleurs preuve d'une belle largeur d'esprit ne craignant pas de laisser à ses anciens adversaires la possibilité d'avoir la majorité dans le Parlement de la colonie. Si bien que, grâce à une coalition avec les socialistes, c'est en ce moment le parti boër qui a le dessus cinq ans seulement après l'écrasement de la patrie et Botha est premier ministre, ayant pour collaborateur Smuts, son ancien chef d'état-major et l'ex-général de Villiers.

Très interviewé, Botha a généralement refusé de parler aux journalistes. Cependant, un jour, il déclara que le régime autonome avait été accueilli avec grande joie par les Boërs et qu'ils s'étaient sentis très flattés de la marque de confiance que leur donnait ainsi l'Angleterre.

On sait qu'en quittant Londres, le



AUJOURD'HUI : BOTHA, CITOYEN ANGLAIS ET PREMIER MINISTRE DU TRANSVAAL .

Botha, premier ministre du Transvaal, est reçu à Londres par Sir Campbell-Bannermann et présente à celui-ci les autres ministres de la colonie ; de gauche à droite : MM. H. C. Hull, ministre trésorier ; J. C. Smuts, secrétaire colonial ; de Villiers, ministre de la justice et J. Rissik, ministre des mines.

général boër remercia avec émotion les Anglais de la cordiale et chaleureuse réception qu'ils lui avaient faite et qu'il n'oublierait jamais. Là-dessus, un journaliste français ne put se tenir de lui demander ce qu'il pensait de nous en général et si l'on nous aimait là-bas. A son tour il recueillit



LA FILLE ET LA
SŒUR DE LOUIS
BOTHÁ

Deux personnes charmantes et distinguées qui accompagnaient le général dans son voyage en Angleterre et à qui la société anglaise fit fête.



une de ces ironiques réponses qui s'accordent si bien avec le caractère boër tel que nous le décrivions plus haut, une réponse qui n'est peut-être que le développement poli de la brutale sortie du paysan :

— Mais comment donc! Très peu nombreux, les Français sont fort estimés chez nous. Ce sont de bons travailleurs et les Boërs n'oublient pas toute la sympathie que vous leur avez montrée et vous serez toujours les bienvenus chez nous... ainsi que tous les Européens en général.

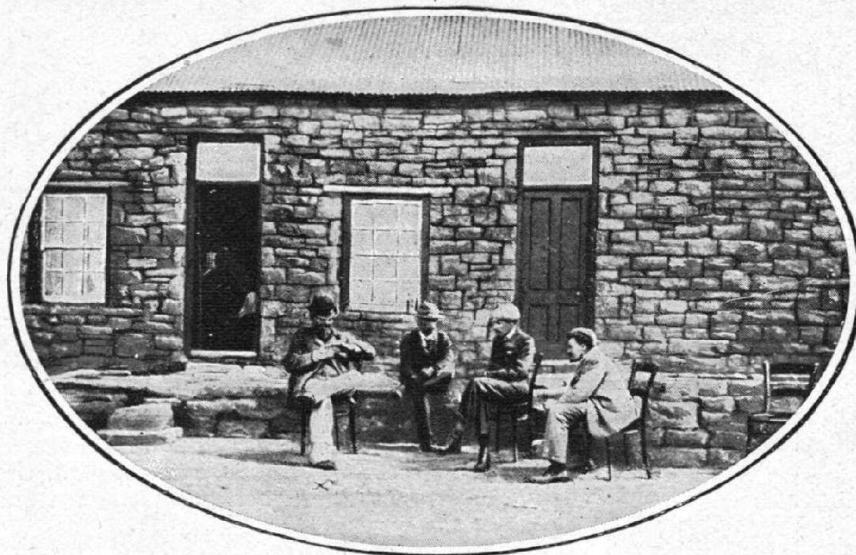
Dernièrement, à Londres, pendant la Conférence coloniale, un notable Boër causait avec un Anglais qui lui faisait re-

marquer que pour l'immensité du Transvaal, les Boërs étaient tout au plus cinquante mille et qu'ils ne pouvaient prétendre monopoliser tout un coin de la terre à leur profit.

— Venez! venez! répondit doucement le Boër. Qu'importe! Les mines d'or s'épuiseront pendant que nous, nous aurons beaucoup d'enfants... et, comme nous tenons à la terre et que nous avons le temps et la patience, nous finirons bien par avoir le dernier mot.

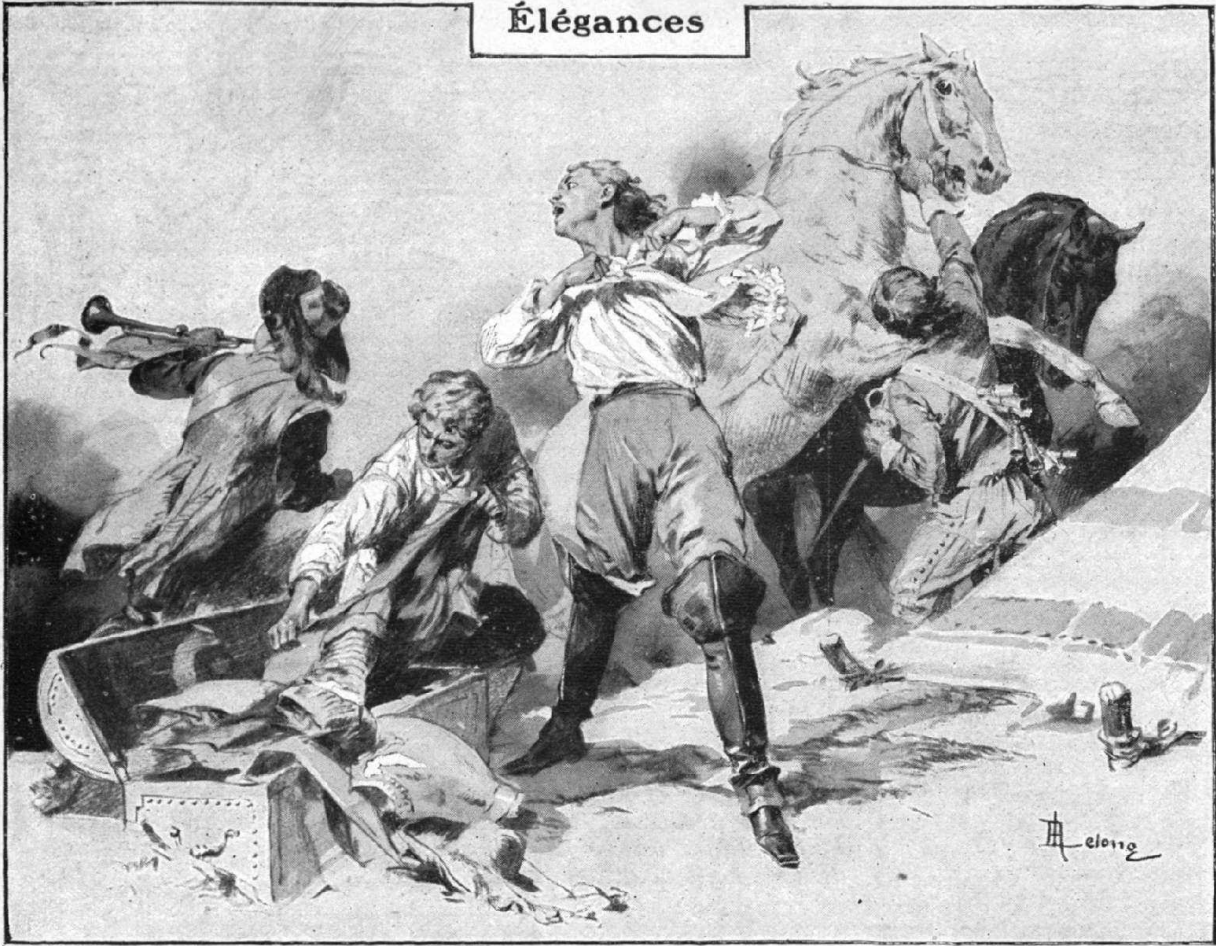
Ce Boër est peut-être bien un prophète.

CHARLES TORQUET



L'IRRÉCONCILIABLE

On voit à gauche le rude, farouche et irréconciliable Christian de Wet. L'ancien chef de commando est assis devant la porte de sa ferme avec les trois Français qu'il reçut en 1903.



UNE MODE CRÉÉE PAR DES HÉROS

A l'alerte qui précéda la bataille de Steinkerque, quelques jeunes officiers s'habillèrent avec une telle hâte qu'ils négligèrent de confectionner avec soin le nœud de leur cravate. Cette négligence, dans le port de cette dernière, devint une mode et on ne porta plus à cette époque que des cravates « à la Steinkerque ».

La Cravate, âme de l'Élégance masculine

“ La cravate, c'est l'homme ”, l'axiome est rigoureusement vrai. La cravate, somptueuse ou négligée, modeste ou insolente, révèle la psychologie de celui qui la porte ; c'est l'alpha et l'oméga de l'élégance masculine. ❧ ❧ ❧

S I Brummel, roi des dandies, revenait sur la terre, il est probable qu'il ne nous apparaîtrait plus guère que comme un fiéffé imbécile. Ses historiographes, malgré leur attachement pour cette figure originale, laissent percer leur mépris. Brummel passait sa vie à s'habiller ; il est certain qu'il serait dommage que son exemple se perpétuât à travers les âges. C'est pourtant à lui que l'on doit cet adage renouvelé

de Buffon : *La cravate c'est l'homme*. Le dictionnaire Larousse lui-même, austère et épris de nobles vertus civiques, avoue que « la science de l'habillement est tout entière résumée dans la façon de porter la cravate ». Nier l'importance de cette partie capitale du costume masculin, c'est nier le vers final d'un sonnet harmonieux, le *leit-motiv* d'un opéra wagnérien, c'est nier l'évidence même !

Assis respectueux sur le bord d'une chaise, un membre de l'aristocratie lon-



DE LA PÉROUSE

VILLARET DE JOYEUSE

ROBESPIERRE

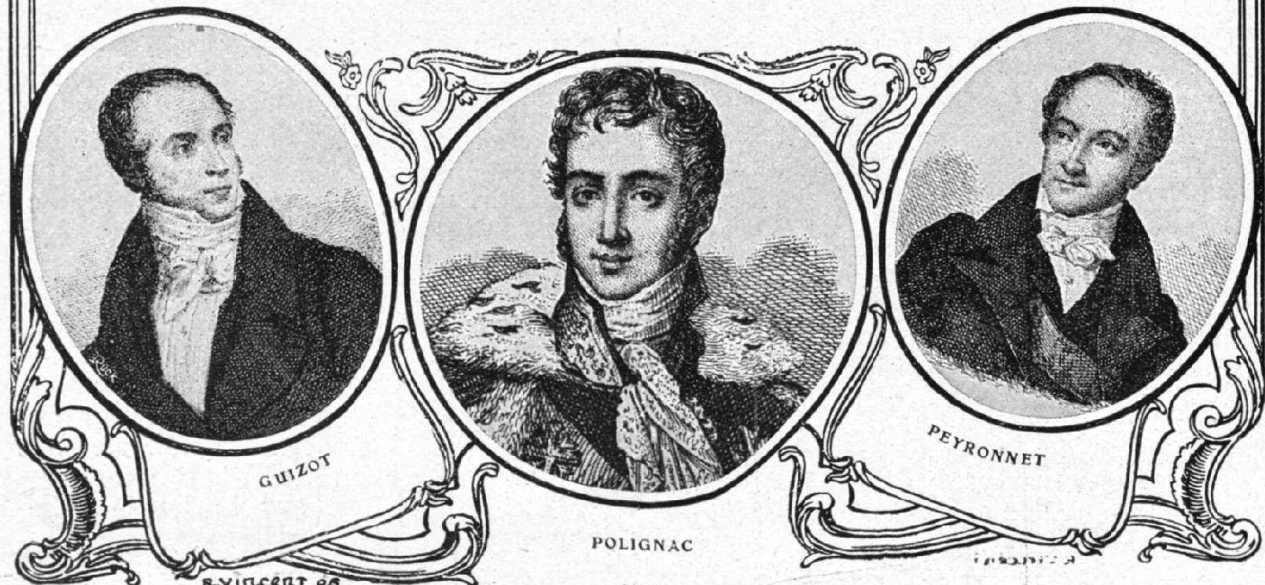
BERTRAND

CRAVATES CÉLÈBRES

Les cols de crin de l'amiral Villaret de Joyeuse et du général Bertrand, la cravate artistement chiffonnée de Robespierre, simple et hâtive de la Pérouse, doctrinale de Guizot, tumultueuse de Polignac, autant de psychologies révélées par ce simple détail de toilette — si important.

donienne attendait patiemment dans l'antichambre du suave Brummel que celui-ci eut terminé sa toilette. Un laquais passa, perdu dans un nuage de mousseline fripée et le valet clignant de l'œil dans la direction du visiteur expliqua : « quelques essais ! » Brummel, ce jour-là était nerveux ; il n'avait pas réussi du premier coup le nœud à la fois négligé et savant qui devait assurer sa gloire et qui, paraissant confectionné à la hâte, nécessitait des heures de dou-

loureuse élaboration. La vie plus difficile, les travaux plus nombreux, un sens plus assuré du but de la courte existence qui nous est assignée devait modifier cette complication d'ajustement. L'élégance est le reflet des mœurs. Savez-vous pourquoi les Parisiens renoncèrent aux sous-pieds qui faisaient coller si joliment les pantalons aux environs de 1830 ? Uniquement parce que les boursiers ne pouvaient gravir lestement les marches du temple de Plutus, incom-



GUIZOT

POLIGNAC

PEYRONNET

R. VINCENT 28



CRAVATES CÉLÈBRES

La cravate de Jean-Bart, tortillée en ficelle, de Tourville, un long et mince nœud de satin noir négligemment noué, à côté du jabot de Bougainville et de la cravate à trois tours de Dumont d'Urville; puis, c'est le nœud furibond, comme emporté par un souffle de vent de Barnave. Toutes ces cravates sont caractéristiques.

modés qu'ils étaient par les fâcheux sous-pieds. Ils y renoncèrent — et les autres à leur suite. Avant d'arriver jusqu'à nous, mince régale ponctuée d'une perle, léger papillon, lourd plastron de soie, compagnon de la redingote, par quelles vicissitudes ne passa point la cravate? Jusqu'au XVII^e siècle les hommes gardaient,

mince ou puissant, le cou nu. Un régiment de Croates vint en France, — croate, cravate! — dont les soldats portaient au cou une bande de mousseline enjolivée de dentelles. Louis XIV adopta incontinent une cravate de dentelles et le monde entier le suivit. Songez que le Roi Soleil institua la charge de *cravattier*. L'officier chargé de ce soin dis-

CHAPTAL

GALL

BARNAVE

Rene Vincent 06

posait les cravates du roi de manière qu'elles fussent prêtes à être mises. La cérémonie était solennelle. Le cravatier présentait l'objet au maître de la garde-robe et accommodait le col de la chemise de son auguste maître. Puis il passait la cravate, reculait de quelques pas, modifiait les faux plis et ajustait ensuite les manchettes endiamantées qui étaient placées aussi sous sa garde.

Blanche pour la magistrature et la Cour, la cravate fut de couleur pour le peuple. La Révolution passa, qui la respecta dans son unification démocratique du costume. Le XIX^e siècle s'ouvrit dans une tempête de gloire.

Le Romantisme naquit, avec ses exagérations magnifiques; on plia la cravate en cachant le sommet du triangle et on lui donna une largeur en rapport avec la longueur du cou; puis on la fit si large que non seulement le cou, mais encore le menton et une partie des oreilles disparaissaient dans la profondeur des plis; on la garnit intérieurement d'un col de crin

ou de bandes d'étoffe roide et dure.

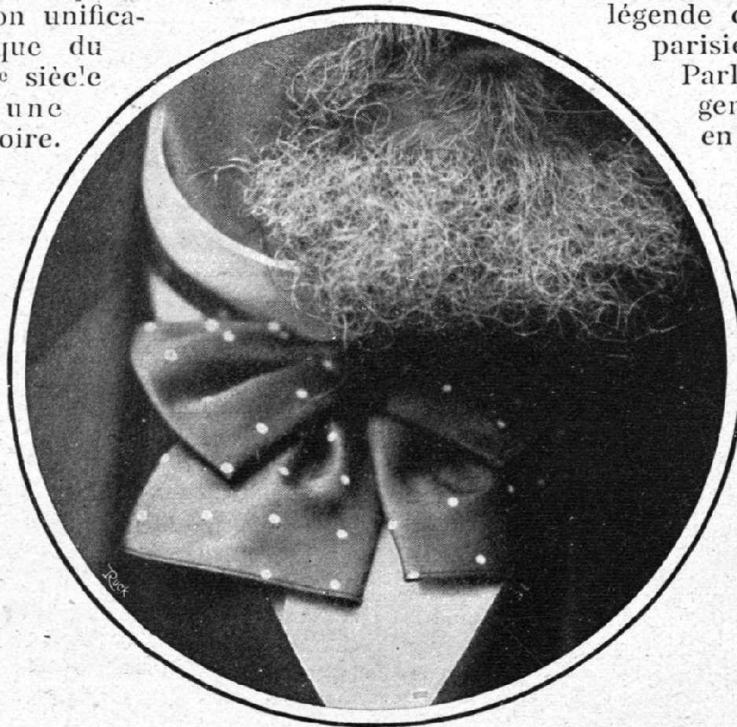
En 1835, les braves bourgeois, portaient pour se donner des airs bravache, des cravates de crin, toutes militaire d'où sortait, congestionné et pacifique, leur honnête visage encadré de favoris. Les artistes adoptèrent les cravates à la Colin, négligemment nouée. Les républicains, sous Louis-Philippe, arboraient, des cravates rouges. Quant aux romantiques, aux « Jeune-France », ils portaient des cravates extravagantes où se mariaient plus ou moins heureusement toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. En 1842, parut la cravate longue, ancêtre de la nôtre; elle faisait le tour du cou et se ramenait sur la poitrine

où elle était tenue au moyen d'une épingle d'or et de brillants...

Depuis, elle suivit la destinée des gilets, s'étalant avec orgueil sur les plastrons largement ouverts, ou bien humble, comme il y a trois ou quatre ans, semblable à un mince ruban de soie avarement montré par le gilet haut, échancré à peine. Le roi de la cravate, à l'heure actuelle est M. Le Bargy. Cette souveraineté étonne l'excellent artiste qui n'eut jamais que des soins distraits pour cette partie du costume masculin. Mais rien ne tient à une légende comme le public parisien.

Parlez cravate, des gens hochent la tête en souriant le Bargy.

Au moment le plus pathétique d'une récente pièce de M. Henri Lavedan, lors d'une scène entre MM. Mounet-Sully et Le Bargy, celui-ci apparaissait ivre de fureur, le col défait, la cravate dénouée et pendante; ce dernier détail ravit les soiristes et ranima la légende. Pourtant la souveraineté de la cravate devrait revenir à cet industriel qui en possède six cents, renou-



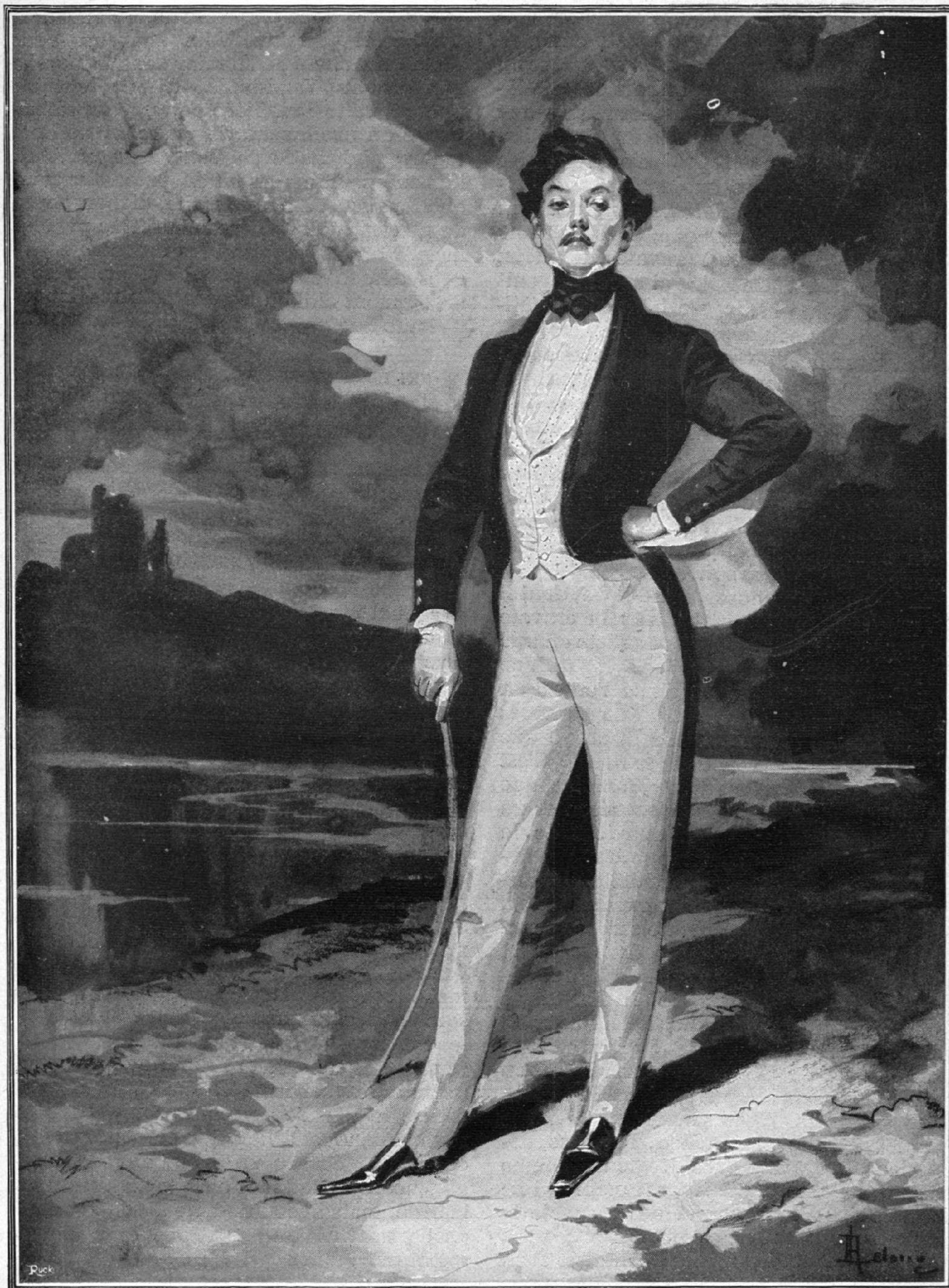
LA CRAVATE DU PRÉSIDENT

(Cl. Pirou.)

M. Fallières est resté fidèle à la lavallière bleue à pois blancs, nœud tout fait, simple et commode qu'il porte depuis qu'il est étudiant.

velées mathématiquement et disposées dans des sortes de petites armoires à panneaux mobiles où elles reprennent leur forme après avoir été froissées par la confection du nœud. Il y a là des cravates pour toutes les circonstances de la vie, des plus joyeuses aux plus cruelles! Ainsi, leur propriétaire fut piqué, il y a quelques années, de la tarentule politique. Sa fortune, son intelligence, son passé laborieux autorisaient une ambition semblable. Il choisit donc un fief électoral, un courtier actif, l'emplacement de sa permanence... et une cravate! Les plastrons de soie somptueusement brochés, les régates mourantes, les papillons aux ailes irisées, d'un jaune d'or ou d'un ver-

La Cravate, âme de l'Élégance masculine



LA CRAVATE 1830

Romantique, la cravate à trois tours, immortalisée par Alfred de Musset, était la cravate des « beaux ténébreux »; elle faisait merveilleusement ressortir le pâle visage des dandies poétiques de l'époque.

d'émeraude ne pouvaient convenir à la simplicité des électeurs. Il achète donc, — *horresco referens!* — un *nœud tout fait*; ce fut un énorme sacrifice de la part de cet élégant pour lequel ce nœud antiartistique et désuet jurait autant qu'une faute d'orthographe dans une lettre d'universitaire puriste. Je dois dire que, malgré ce sacrifice l'échec fut complet. Le candidat n'en garde d'autre souvenir que, dans un tiroir secret de son armoire à cravates, le hideux petit nœud de satin noir qui accompagnait sans doute une redingote hâtivement taillée et un chapeau dépourvu de reflets!

J'ai interrogé, pour la documentation de cet article, un comédien et un élégant. Ce n'est pas tout à fait la même chose. Les classiques de l'élégance jugent sévèrement la toilette masculine au théâtre. Les hommes chics y portent *toujours* des bottines vernies, qui ne doivent, selon le code strict, être mises qu'avec l'habit. Ce comédien s'est mis à ma disposition avec la bonne grâce la plus spirituelle :

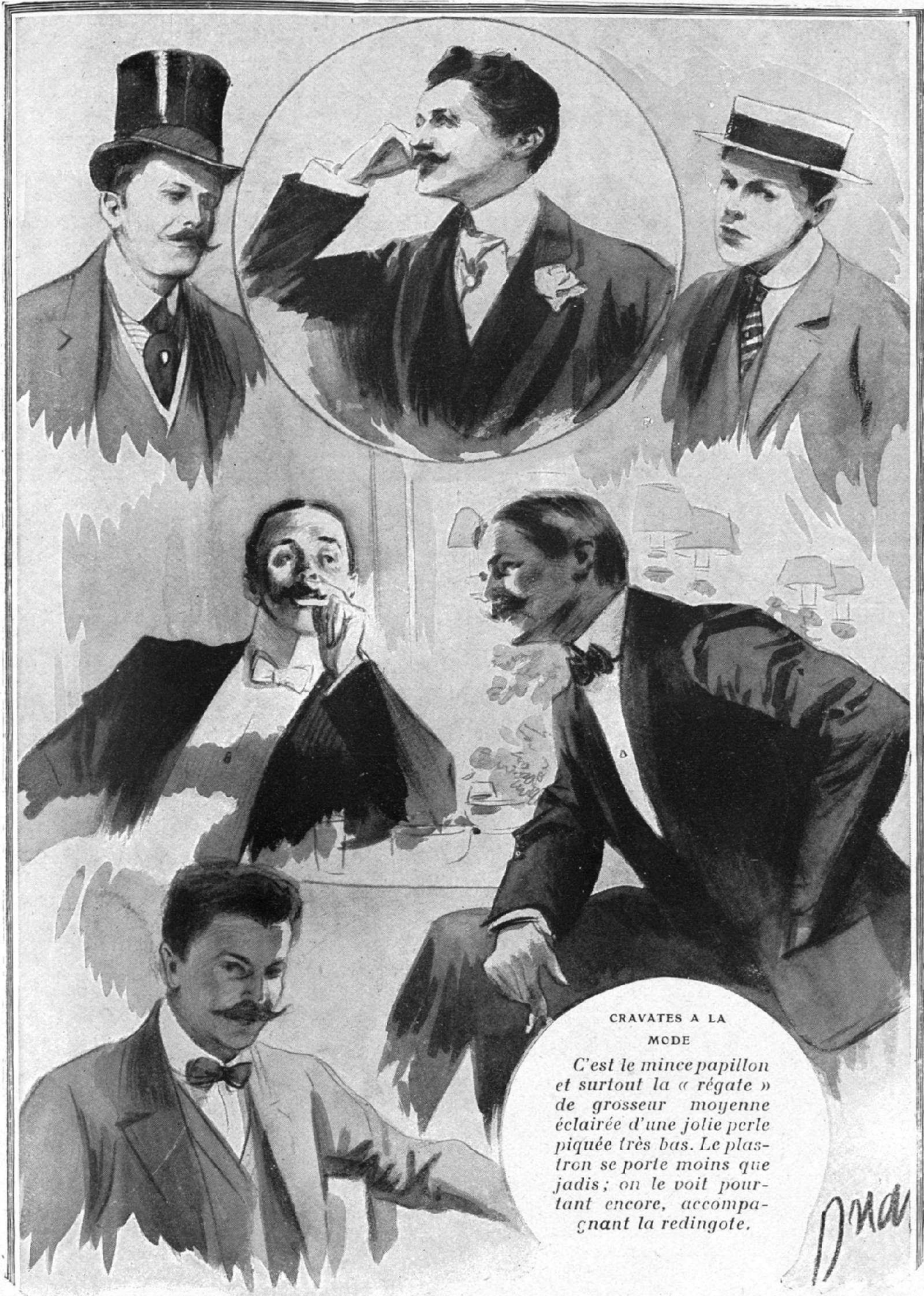
— Il y a deux choses, m'a-t-il dit, dont il ne faut pas abuser au théâtre : la cravate et la Légion d'honneur. Tout artiste chargé de représenter un personnage sympathique l'adorné immédiatement d'une rosette ou d'un ruban rouge; il y a autant de membres de la Légion d'honneur sur la scène que d'officiers d'Académie dans les rues. C'est une erreur. Pour la cravate, à moins que nous ne soyions chargés de représenter un personnage grotesque, il convient de la choisir neutre — autrement on ne regarde qu'elle. Dans une comédie du Palais-Royal, le pauvre Francis personnifiait un rastaquouère dont la cravate sang de bœuf provoquait les rires. Comme, dans la pièce, un autre personnage lui montrait précisément un plastron vermillon, il disait avec un accent inimitable : « Pas mal! Pas mal! Elle n'est pas assez rouge! » La cravate esthétique, importée d'Angleterre a fait son entrée à la Comédie-Française : M. Grand, dans ses rôles d'amoureux léger, n'hésite pas devant elle; il a raison. Manions, cependant, la cravate avec doigté : l'homme élégant, ne l'oublions pas, est celui qui ne se fait point remarquer et qui respecte la mode sans la suivre aveuglément; vous sentez la nuance! Un peu de fantaisie dans une soie violette brochée noire, ou noire brochée blanc ou saphir relève l'austérité de la redingote. Le papillon paraît bien étriqué sur la scène, on doit lui préférer la régates mais de teinte douce, encore plus atténuée si c'est possible qu'à la ville : « de

la douceur, de la douceur, de la douceur », conseillait Verlaine. Vous souvenez-vous de la cravate de M. Janvier dans la *Marche nuptiale* au Vaudeville. C'était tout un poème, cette lavallière pauvre et prétentieuse du professeur de piano et de quel tendre pichenette sa fiancée en rectifiait l'harmonie, au moment de présenter celui qu'elle aimait à l'amie riche, dispensatrice de places. La lavallière éclairait le personnage. Nous avons aussi les cravates blanches démodées des pères nobles, la soie artistique chiffonnée des peintres lancés — toute une psychologie par la cravate!...

UN ÉLÉGANT INTERROGÉ DONNE SON OPINION AUTORISÉE SUR CE QUI DOIT SE PORTER ET SUR CE QUI NE SE PORTE PAS!

L'élégant nous a tenu un langage moins lyrique. Il répudie les bleus esthétiques, les ors éteints, les turquoises mortes de ces extraordinaires cravates anglaises que l'on paie vingt-cinq sous dans les grands magasins de Londres et 4 fr. 75 à Paris, — par quel mystère? Le modern-style vert chou, jaune paille et pseudo-saphir lui lève le cœur : « autant mettre, assure-t-il, une feuille de salade à son plastron ». — Il excommunie avec la même rigueur les crosses d'opale, les pierres mystérieuses, plus ou moins porte-bonheur, les monnaies anciennes et en général toutes les fantaisies de l'épingle de cravate ne gardant que la perle qu'il veut d'un orient parfait et fixée, pour la régates, à quelques centimètres plus bas que le milieu de la cravate. Tout au plus permet-il aux sportsmen le fer à cheval en brillants et rubis, voire la miniature hippique sous verre grossissant. Des teintes fondues, mais franches; jusqu'à l'été des régates de soie floue et de couleur plus sombre que le costume, quand le costume est clair. Contre l'Angleterre et l'Amérique qui professent l'exclusivisme de la régates, il préconise le plastron pour accompagner la redingote, à condition que ce plastron soit confectionné avec un art parfait, sans négligence, puisqu'il s'agit d'un costume habillé, mais avec une hâte attentive, « on doit y sentir « une main » et par conséquent une âme! »

C'est tout ce qu'il a consenti à me dire, le reste étant affaire d'inspiration. Bien entendu il exige pour l'habit la cravate de mousseline taillée chez soi selon son goût personnel et nouée correctement, sans plus, de même pour le nœud de satin mat



CRAVATES A LA
MODE

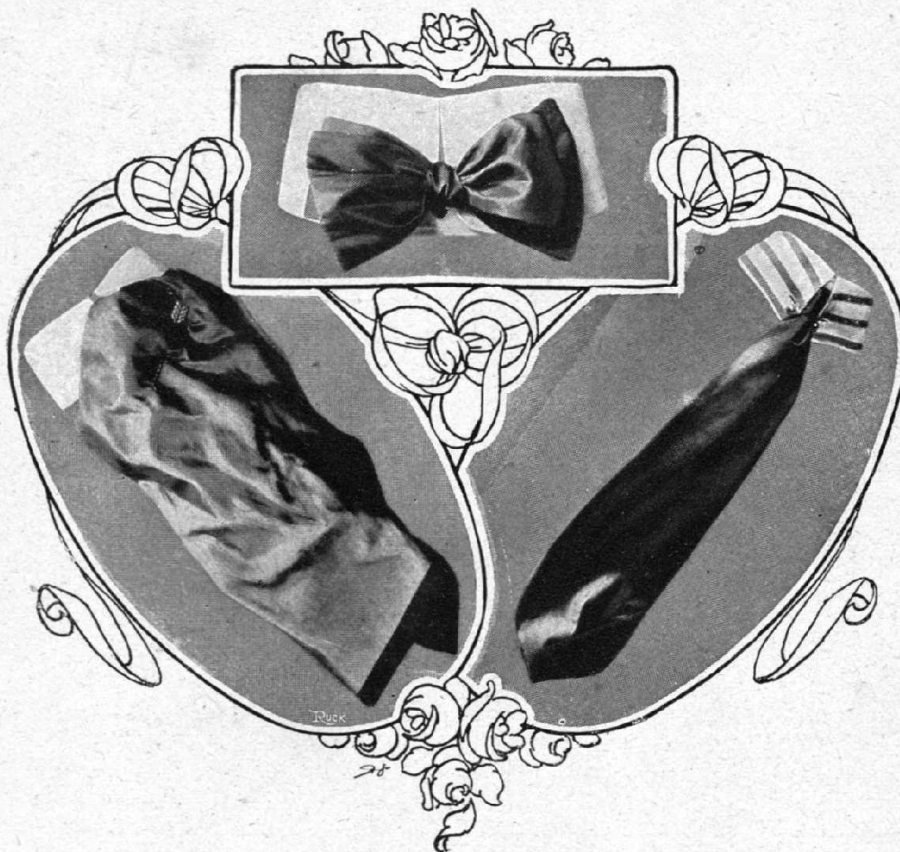
*C'est le mince papillon
et surtout la « régale »
de grosseur moyenne
éclairée d'une jolie perle
piquée très bas. Le plas-
tron se porte moins que
jadis; on le voit pour-
tant encore, accompa-
gnant la redingote.*

qui accompagne le smoking et qui doit être assez large et épais...

On voit qu'en somme la cravate est assez simplifiée à notre époque. Quelques écrivains, — parmi lesquels un célèbre critique qui ne renonça jamais à sa lavallière blanche, — en tiennent encore pour le nœud flottant par lequel se distinguaient les artistes de la génération précédente. Mais les illustrations de la littérature actuelle sont d'une correction parfaite. Le gentleman, bien habillé, sans nul écart de costume, qui passe dans cette allée du Bois, c'est M. Paul Bourget, à moins que ce ne soit M. Paul Hervieu ou M. Marcel Prévost ou M. Maurice Donnay... Il n'y a plus de lavallière qu'une charmante artiste des Variétés qui joue avec une délicieuse fantaisie vinaigrée les pièces de M. Henri Lavedan. Le théâtre de l'Œuvre, voici quelque dix ans vit, les dernières cravates flamboyantes des « espoirs » litté-

raires. Ils mettent maintenant des nœuds sages et l'on comprend leur littérature. Quelques louangeurs du temps passé gardent, des dernières années du second Empire, la cravate flottante bleue à pois blancs. Certains vieux médecins conservent le papillon de mousseline blanche qui les distinguait jadis, de même que le bonnet pointu de leurs ancêtres. Mais on voit aux séances de l'Académie de médecine des régates dernier cri, piquées de la perle qu'offrit sans doute quelque cliente dans une explosion de reconnaissance, et les peintres en font autant... il n'y a plus que quand ils posent pour la postérité devant l'appareil d'un photographe qu'ils mettent une cravate à la Colin, souvenir de Schau-nard et des peintres de la Bohême qui finirent d'ailleurs leur existence tumultueuse engoncés dans des cravates de doctrinaires!

HENRI DUVERNOIS.

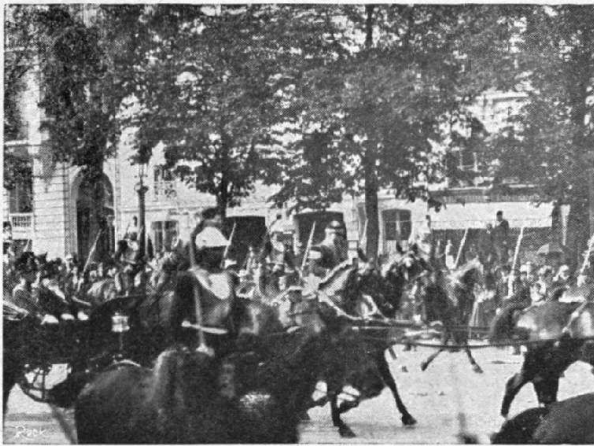


TROIS CRAVATES PARFAITES

Ces cravates ont été artistement chiffonnées par un maître du genre; c'est ainsi, serré au milieu, que doit être porté le papillon aux ailes épanouies, à gauche, l'écharpe de soie; à droite, la longue régates des bains de mer faite pour les gilets évasés.

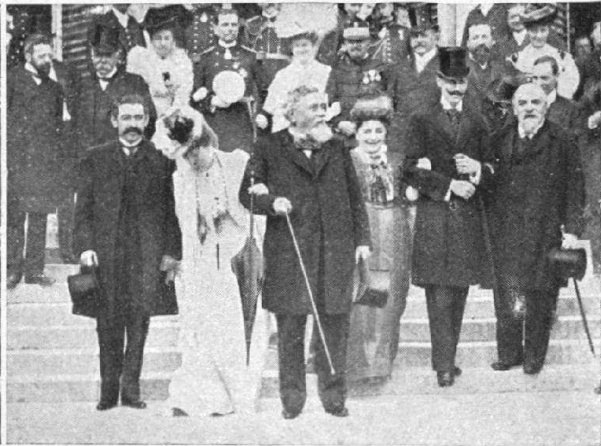


LE VOYAGE DES SOUVERAINS NORVÉGIENS A PARIS (27-30 mai)



LE CORTÈGE PASSE DEVANT "JE SAIS TOUT"

Le roi Haakon VII, roi de Norvège, fils du roi Frédéric de Danemark, et la reine Maud, fille du roi Edouard VII, sont arrivés le 27 mai à Paris, et Paris leur a fait fête. Nous avons pu les acclamer de nos fenêtres. M. Fallières doit leur rendre leur visite en septembre prochain.



UN BEAU CLICHÉ

A Versailles, tout le cortège a bien voulu poser devant l'armée des photographes. On voit au premier rang, de gauche à droite, M. Briand, la reine Maud, le président, Mme Fallières, le roi, M. Dujardin-Beaumetz. Dans l'angle de gauche, M. de Nolhac et M. Clemenceau.



LE ROI EST GAI

Aux Invalides, à l'Hôtel de Ville, au Panthéon, au gala de l'Opéra, à Versailles, le roi Haakon VII (prononcez *clonne*) s'est montré le plus gracieux des souverains et il n'a pas manqué de dire plusieurs fois combien il était heureux de son voyage à Paris.



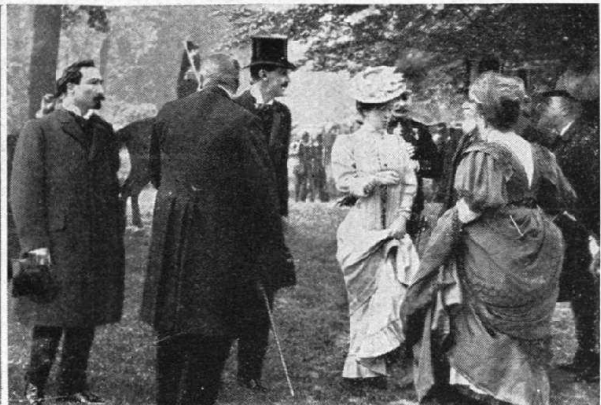
A L'ARRIVÉE ET AU DÉPART

M. Mollard Précédé par M. Mollard, directeur du protocole, le président de la République s'avance donnant le bras à la reine de Norvège; derrière eux, le roi et Mme Fallières. L'arrivée et le départ se sont effectués par la gare du Bois de Boulogne.



L'ACCIDENT DE TRIANGON

Le 29 mai, pendant la promenade à Trianon, dans un tournant dangereux, sur le pont du hameau, trois chevaux de la voiture de la reine Maud et un postillon sont tombés dans la rivière et ont failli entraîner la voiture. Il y eut un moment de vive émotion. Puis, la reine n'eut qu'une préoccupation, la santé du postillon. Tout le reste de la visite à Versailles et aux Trianons, sous la direction de MM. Dujardin-Beaumetz, directeur des Beaux-Arts, et de Nolhac, conservateur du Château de Versailles, s'est très bien passé.



LA REINE RACONTE SON ACCIDENT AU PRÉSIDENT



LE DUC JEAN-ALBERT DE MECKLEMBOURG, qui, malgré les efforts de la Prusse, est choisi comme regent de Brunswick.



Kuroki

UN VOYAGE SENSATIONNEL. — Le général Kuroki dont on connaît le rôle pendant la guerre russo-japonaise, voyage à travers le monde avec sa fille. En juin, il était à New-York. Il va venir en France.

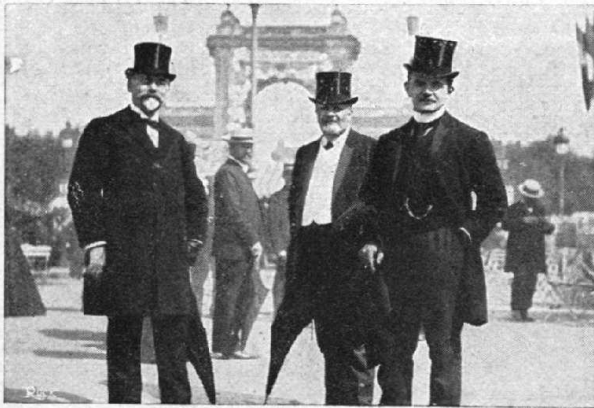


General-major Akijama



Contre-amiral Schimamura

LE JAPON ET LA PAIX. — Le Japon a envoyé à la Conférence de la Haye deux représentants importants, le gén. Akijama et l'amiral Schimamura.



M. Th. Barclay

DÉLÉGUÉS COMMERCIAUX ANGLAIS A LYON. — M. Thomas Barclay, chef de la délégation, est photographié sur une place de Lyon.



M. Gardner

VISITE DE L'UNIVERSITÉ DE LONDRES. — M. Gardner, le principal délégué de l'Université de Londres, accompagné par M. Liard, arrive à la Sorbonne.



HÉLÈNE WESTERMARK, l'une des femmes élues députées à la Diète de Finlande, une des premières grandes victoires du féminisme.



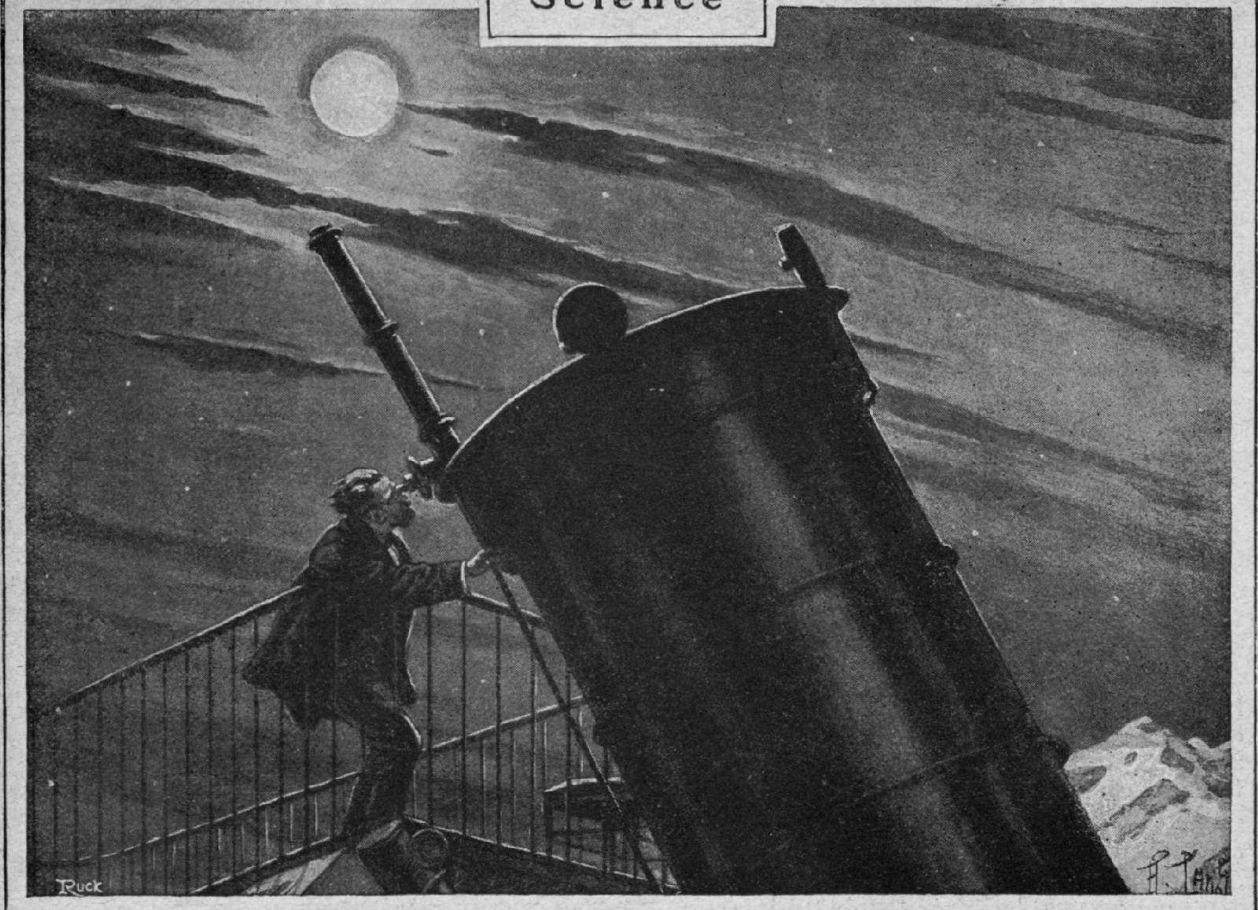
LA CRISE VITICOLE. — A Carcassonne le 26 mai, les viticulteurs furent 268.000; à Nîmes, le 2 juin, 225.000; à Montpellier, le 9 juin, clôture des manifestations par 500.000 manifestants qui portent Marcelin Albert en triomphe et acclament la grève des maires. Dans une lettre rendue publique, M. Clemenceau refuse d'accepter ces démissions (13 juin).



M. KLOBUKOWSKI, envoyé extraordinaire de la France près de Ménélik, est arrivé au commencement de juin à Addis-Ababa, capitale éthiopienne.

COMLOT CONTRE LE RÉGIME IMPÉRIAL. — Le gouvernement a découvert que la fraction parlementaire des démocrates socialistes a organisé une association pour agir de concert avec le Comité de contrôle du parti socialiste démocrate, en vue de renverser le gouvernement impérial et de le remplacer par un gouvernement républicain. Le 14 juin, à l'ouverture de la séance, M. Stolypine a exigé la discussion im-

médiate de la décision du juge d'instruction, demandant de faire traduire en justice 55 députés. M. Golovine a proposé d'en référer à la Commission, mais M. Stolypine a demandé l'exclusion des 55 députés et l'autorisation immédiate d'arrêter 16 socialistes-démocrates, parmi lesquels MM. Iseretchi, Alexinsky, Djaperids et Oseol. Par un ukase du 16 juin, la deuxième Douma a été dissoute.



L'ASTRONOME AU TÉLESCOPE

Voici l'heure exquise où toute la nature se recueille dans le calme d'une nuit silencieuse. L'œil à l'oculaire de son télescope, oublieux de notre bas-monde, l'astronome s'efforce de percer le voile qui recouvre ce monde lunaire, si proche de nous et si lointain!

UN VOYAGE DANS LE CIEL PAR CAMILLE FLAMMARION

Sous la direction de l'éminent savant, nos lecteurs entreprendront, avec autant d'intérêt que de fruit, un voyage vertigineux dans le ciel, en s'arrêtant cette fois-ci à la première étape : à l'astre le plus familier, et qui est de beaucoup le plus proche puisqu'il n'est éloigné de nous que de 384.000 kilomètres : la Lune * * * * *

La Lune était brillante et dormait sur les flots.

VICTOR HUGO.

DANS le calme silence de la nuit, loin des bruits et des agitations du monde affairé dont les tumultueux artifices rongent la vie de la majorité des hommes, et tandis que le disque pâle de la Lune règne en paix au-dessus du miroir de la mer sans bornes, nous contemplons l'un des plus sublimes spectacles qui soient au monde : l'infini de l'Océan, l'infini des cieux.

Notre pensée s'élève vers cet astre solitaire qui semble, de son côté, regarder notre séjour et ne nous être pas tout à fait étranger.

En nous élevant, l'œil armé du télescope, vers notre voisine la Lune, nous restons encore un peu dans notre domaine, car ce monde est presque un faubourg de la cité terrestre. C'est sur notre satellite qu'il faudrait placer la douane où les messagers de l'infini devraient s'arrêter avant d'entrer chez nous si des échanges pouvaient s'opérer entre les mondes. Une visite à cette île céleste est donc tout naturellement la pre-

mière étape d'un voyage dans le ciel.

La distance de la Terre à la Lune est de 384.000 kilomètres, ou 96.000 lieues de 4 kilomètres, soit une distance, égale à trente fois le diamètre de la Terre. Cette distance, calculée par la géométrie est, on peut l'affirmer, déterminée dans la mesure ordinaire des distances terrestres. Si téméraire que puisse paraître cette affirmation, il n'est pas contestable que la distance qui sépare la Terre de la Lune est plus exactement connue que la longueur précise de la route de Marseille à Paris.

C'EST CE QUE L'ON CONNAIT DE LA LUNE.

Essayons, maintenant, de concevoir cette distance par la pensée. Un boulet de canon, animé d'une vitesse constante de 500 mètres par seconde, emploierait 8 jours 5 heures pour atteindre la Lune. Le son voyage à raison de 332 mètres par seconde, dans l'air, à la température de 0° centigrades. Si l'espace qui sépare la Terre de la Lune était entièrement rempli d'air, le bruit d'une explosion volcanique assez puissante pour être entendue ici ne nous parviendrait que 13 jours 20 heures après l'événement...

Le volume de la Lune est la 49^e partie de celui de la Terre. Il faudrait donc 49 Lunes réunies pour former un globe de la grosseur du nôtre. Il en faudrait 62 millions pour en former un de la grosseur du Soleil!

Ainsi donc, un pont de 30 globes terrestres suffirait pour réunir notre Terre à son satellite. Cette grande proximité fait que de toutes les sphères célestes, la Lune est la mieux connue et qu'on a pu tracer sa carte avec une précision comparable à celle de nos cartes géographiques.

A mesure que le télescope nous rapproche de la Lune, nous voyons s'évanouir l'aspect habituel qu'elle nous présente. La figure humaine vague et sans expression que l'imagination populaire se plaît à y tracer depuis des siècles disparaît. Les yeux, la bouche deviennent des plaines immenses; les joues et le menton se hérissent de montagnes, et nous nous trouvons en présence d'une terre du ciel.

Ces vastes cirques de plusieurs kilomètres de profondeurs, de cent, cent cinquante ou deux cents kilomètres de large; ces Alpes colossales, ces Apennins géants dont certains pics mesurent, six, sept kilomètres de hauteur, et davantage; ces montagnes annulaires et creuses aux remparts abrupts, ces vallées profondes, ces cre-

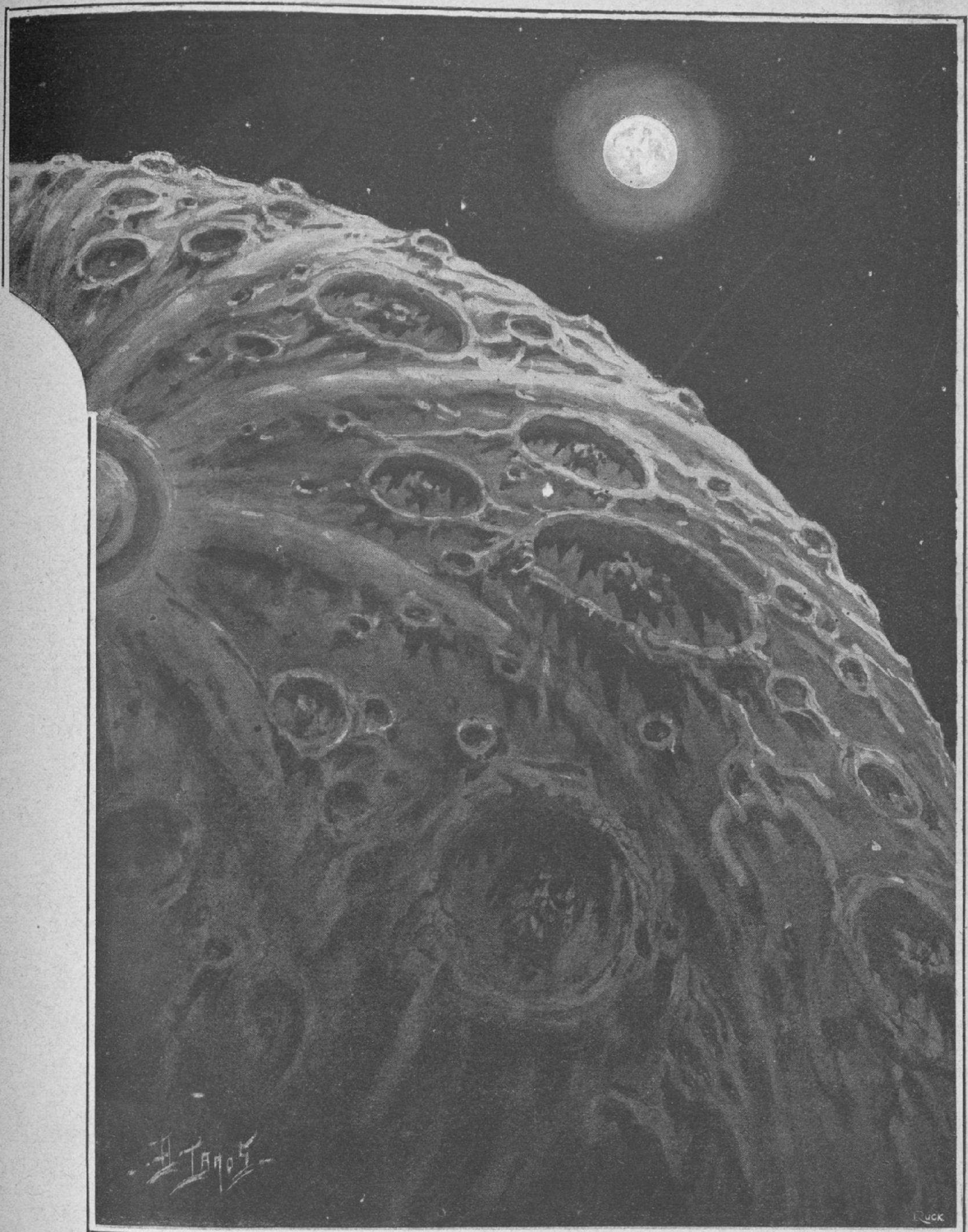
vasses si nombreuses, ces mille détails topographiques du sol lunaire sont successivement amenés devant nos yeux comme ils le sont dans le champ du télescope, car l'instrument qui agrandit une image donne le même résultat qu'un rapprochement équivalent. Nous discernons d'une manière assez précise, et mieux que nous le ferions si nous étions sur leurs rivages, les contours, et la forme générale des grandes taches grisâtres de la mer des Crises, de la mère de la Sérénité, de l'océan des Tempêtes, de toutes ces formations dont la nature est encore si mystérieuse et auxquelles on a donné le nom de « mers » à une époque où l'on ne soupçonnait pas leur état de sécheresse et où l'on croyait voir là-bas un miniature de notre globe.

MM. Lœwy et Puiseux ont fait, à l'Observatoire de Paris, de très belles photographies du monde lunaire. Ces photographies ont été prises aux environs de la phase du premier quartier vers le méridien central du disque lunaire. Les épreuves obtenues permettent de se rendre compte de bien des choses : Le soleil éclaire par la gauche ces terrains lunaires dont le relief s'accuse ainsi.

On reconnaît à première vue la forme circulaire caractéristique de cette orographie. Le grand cirque de droite, dont le fond est remarquablement plat, est le cirque de Ptolémée l'un des plus gigantesques qui existent à la surface de notre satellite : son diamètre est de 185 kilomètres et la chaîne montagneuse circulaire qui le délimite s'élève en certains points à 2.000 et 2.500 mètres de hauteur.

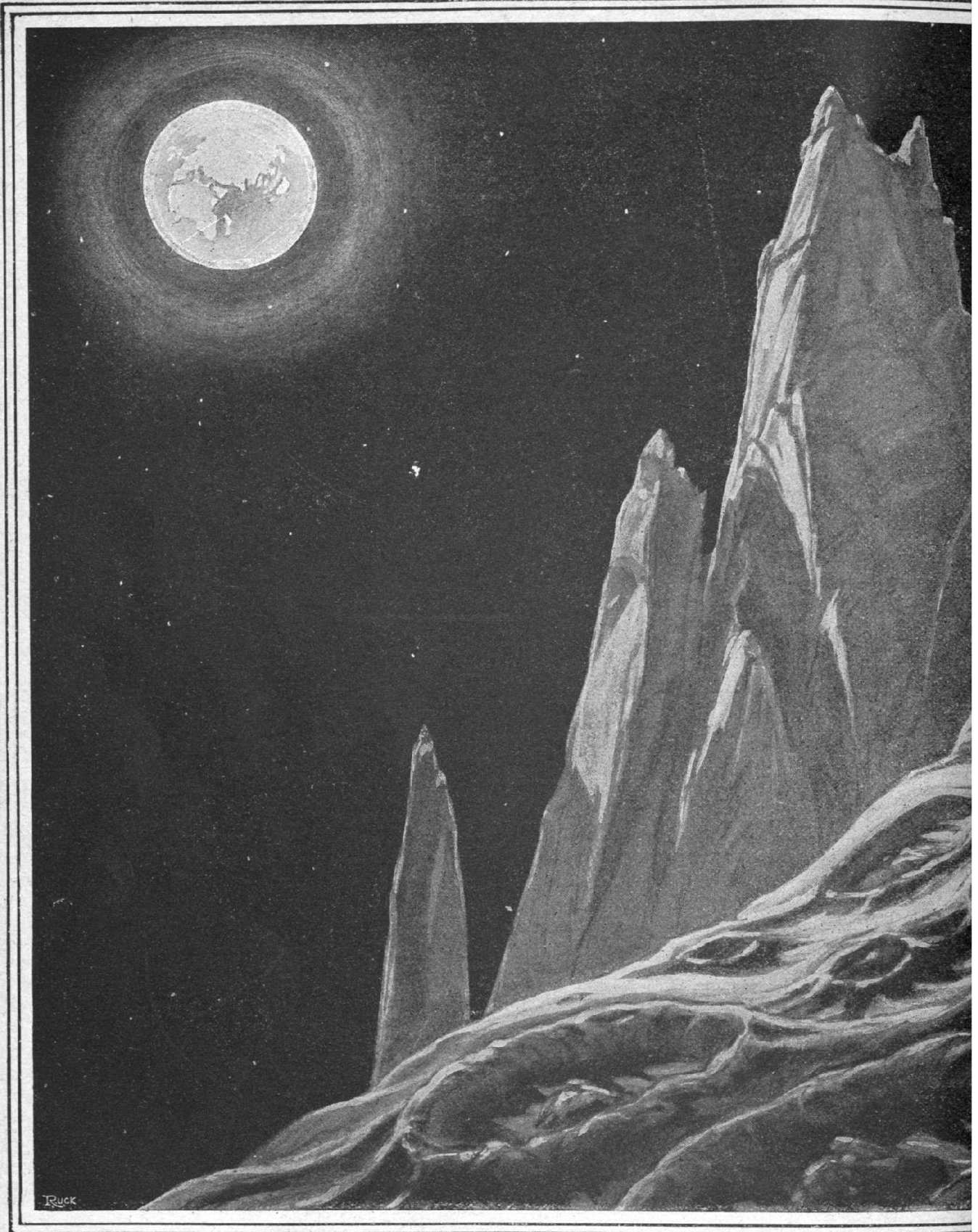
Le grand cirque de gauche porte le nom d'Albatigni, l'astronome arabe. Au-dessous de Ptolémée, on peut remarquer un petit cirque très noir, dont la lumière du soleil n'atteint pas le fond, c'est Herschel dont le diamètre mesure 39 kilomètres, et dont la profondeur dépasse 3.000 mètres. Tout près de là, j'ai moi-même une petite propriété, le cirque Flammarion, dont le diamètre est d'environ 85 kilomètres.

On ne peut s'empêcher de remarquer le nombre considérable de cirques de toutes dimensions qui se touchent et empiètent même les uns sur les autres. Cette topographie est toute différente de celle de notre globe. Ce ne sont pas des cratères volcaniques, car on n'y voit pas, en général, de cône central, et l'on ne s'expliquerait pas comment les matériaux issus des éruptions auraient pu former des cirques plats de l'étendue de Ptolémée, par exem-



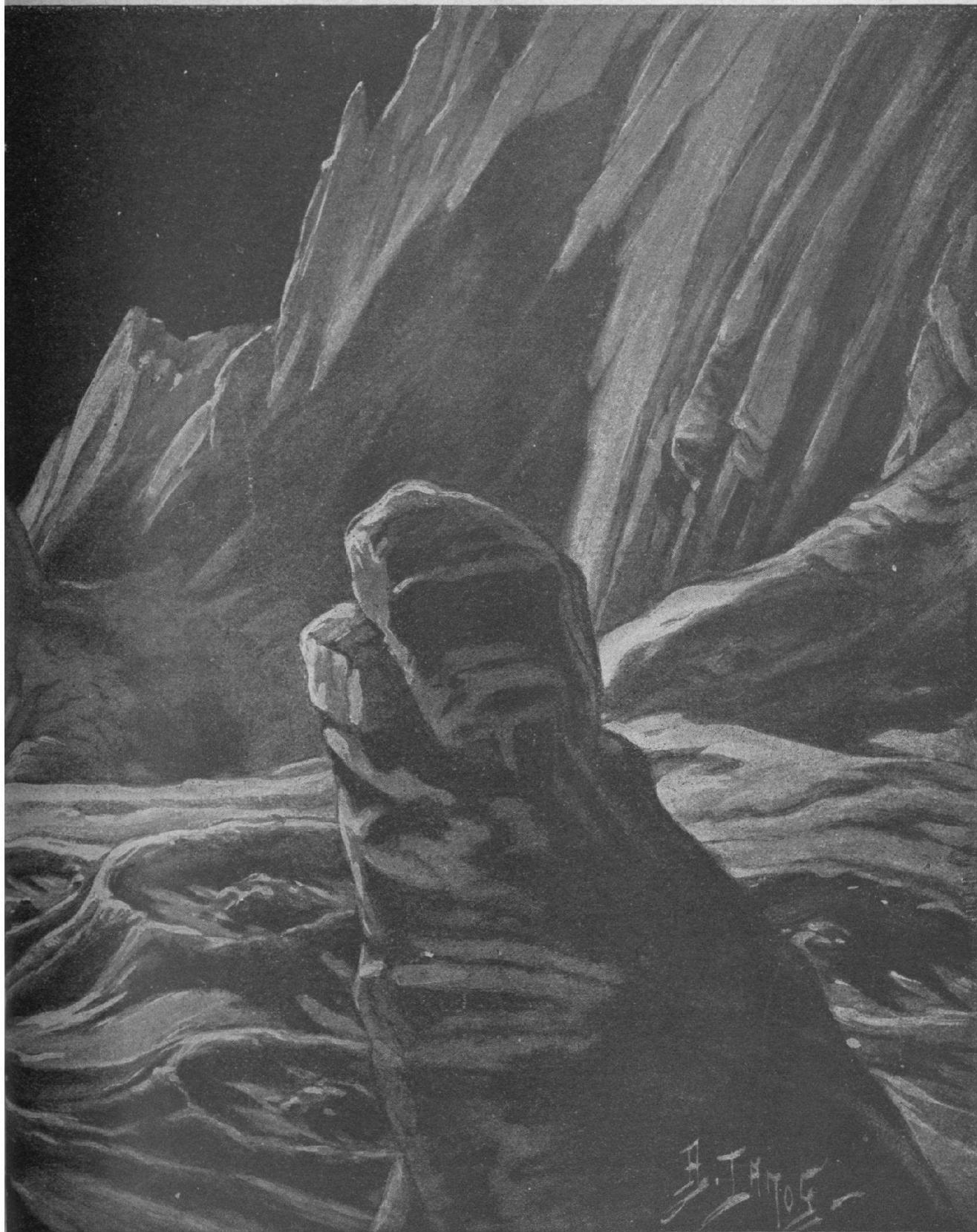
ASPECT TÉLESCOPIQUE DE L'ÉCORCE LUNAIRE

Côtes, rainures, immenses cratères éteints, la Lune, telle que nous la voyons, donne l'impression pénible de certains fruits à l'écorce tourmentée. Et pourtant, encore qu'elle semble bien malade, elle n'est peut-être pas morte.



LES MONTAGNES DE LA LUNE

La Lune est couverte de montagnes dont beaucoup ont jusqu'à sept mille mètres d'altitude et plus et qui doivent avoir un aspect formidable, s'élevant presque à pic sur le sol plat des plaines sur lesquelles elles projettent au loin leurs ombres immenses. Cependant, le disque d'argent de la Terre



ET LA TERRE DANS LE CIEL

monte dans le ciel, couvrant l'étrange paysage d'une lumière éblouissante et quatorze fois plus forte que celle que nous recevons de la Lune. Quant à l'aspect du sol lunaire, notre dessinateur l'a figuré en suivant les indications précises de la photographie télescopique.

ple. Il semble que ce soient des bulles de gaz provenant de l'intérieur du globe lunaire qui soient venues crever à la surface, les plus vastes étant les plus anciennes et datant de l'époque à laquelle la croûte extérieure n'était encore qu'une mince pellicule. On aperçoit là le résultat géologique de forces perturbatrices prodigieusement actives dans le passé : boursofflures énormes, gouffres insondables, éboulements gigantesques ! Il semble que le globe lunaire ait été le théâtre d'un fantastique combat des éléments, et que ceux-ci n'aient accordé la paix à notre satellite qu'après avoir complètement épuisé leurs forces !

LE DOMAINE DU CALME ET DE LA TRANQUILLITÉ.

Et maintenant, rien ne trouble la tranquille sérénité de l'astre. En approchant de la Lune, on ne remarque aucune des causes physiques qui font de la Terre un vaste laboratoire où les éléments travaillent sans cesse à s'unir ou à se repousser. Point de ces tempêtes tumultueuses, point de ces ouragans qui descendent en trombes agiter les flots de la mer. Nul vent ne souffle, aucun nuage n'assombrit le ciel. Jamais la pluie ne tombe, jamais la neige ni la grêle. Ce globe si pur paraît être le domaine du calme et de la tranquillité. Mais cette tranquillité lui vient, selon toute apparence, de sa vieillesse prématurée, car la Lune, fille de la terre, est plus âgée que sa mère, ayant parcouru plus vite les phases de sa vie astrale, et cet astre auquel nous donnons les noms charmants de Diane et de Phœbé, semble usé par plusieurs millions d'années de vie intense et désordonnée.

On n'y constate aucun effet d'une évaporation des eaux ou d'une condensation des vapeurs atmosphériques ; l'atmosphère elle-même, si elle existe encore, ne peut être que d'une extrême raréfaction. Cependant, il ne faudrait pas trop se hâter de prononcer l'oraison funèbre de la Lune, car il n'est pas prouvé que ce soit un monde mort. Tous les astronomes qui, depuis des siècles, ont étudié avec une attention soutenue les détails de notre satellite ont cru y remarquer certains changements. Déjà, il y a deux siècles, Fontenelle racontait dans ses spirituels *Entretiens* qu'on avait vu dans la Lune une figure de demoiselle qui avait sensiblement varié.

« Elle avait un assez beau visage, dit-il, ses joues se sont enfoncées, son nez s'est

allongé, son front et son menton se sont avancés ; de sorte que tous ses agréments se sont évanouis, et que l'on craint même pour ses jours. »

— Que me contez-vous là ? interrompt la marquise.

— Ce n'est point une plaisanterie, reprend l'auteur. On apercevait dans la Lune une figure particulière qui avait l'air d'une tête de femme qui sortait d'entre les rochers, et il est arrivé des changements dans cet endroit-là. Il est tombé quelques morceaux de montagnes, et ils ont laissé à découvert trois points qui ne peuvent plus servir qu'à composer un front, un nez et un menton de vieille.

Les récentes investigations télescopiques et l'examen minutieux des clichés photographiques conduisent à penser qu'effectivement des changements énigmatiques s'accomplissent encore à la surface de ce petit monde. A l'une des dernières séances de la Société Astronomique de France, M. Puiseux et M. Deseilligny ont signalé des variations probables dans certaines contrées lunaires. Cependant, on n'y voit rien de comparable à ce que nous voyons sur Mars ou sur Jupiter, aucun de ces grands mouvements qui, en peu de temps, transforment l'aspect d'une planète. La Lune donne l'impression d'un monde endormi, silencieux et désert. Terre sans eau, sans atmosphère, et par conséquent sans ciel, sans couleurs et sans voix (car la voûte azurée qui couronne la Terre, les teintes magnifiques qui colorent notre ciel de l'aurore et du crépuscule, les mille voix de la nature, rien de tout cela n'existe sans atmosphère). Ce seraient donc là des conditions d'existence dont nous nous accommoderions certes fort mal.

Ce n'est pas une raison pour affirmer que la vie soit à jamais bannie de cette terre du ciel. La nature est si riche en procédés, si variée dans ses productions, si multiple et si complexe dans ses effets, qu'elle peut avoir créé sur notre satellite des organes très différents des nôtres, mais appropriés à l'état physiologique de ce globe. Autre monde, autres êtres. Nos moyens actuels d'investigation sont encore trop insuffisants pour nous permettre de conclure pour ou contre l'habitabilité de la Lune.

Les plus grands instruments d'optique construits jusqu'à ce jour supportent un grossissement pratique de 2.000 à 2.500 fois. Exceptionnellement, lorsque l'air est parfaitement calme, et que l'atmosphère n'est traversée par aucune onde chaude ou

froide, on peut aller jusqu'à 3.000. C'est le maximum, encore peut-on en faire usage non pas dans les grandes villes où l'atmosphère est trouble et saturée de poussières, mais seulement dans les observatoires situés sur des points élevés. Dans les meilleures circonstances, nous pouvons donc n'être séparés de la Lune que par une distance de 128 kilomètres, correspondant à un grossissement de 3.000. Or, que peut-on distinguer à 128 kilomètres?

Vue d'un ballon planant à une hauteur de quatre ou cinq mille mètres, la surface de la Terre paraît déserte et silencieuse!

Il serait d'ailleurs très regrettable qu'il n'y eût personne sur la Lune pour contempler notre globe, car, vue de cette distance, la Terre est une véritable merveille...

Ne nous humilions pas jusqu'à supposer que les habitants d'un monde vassal du nôtre pourraient mieux raisonner qu'un grand nombre des citoyens de leur planète suzeraine qui ne voient dans le ciel étoilé que des points lumineux, flambeaux célestes, allumés dans l'infini pour éclairer nos nuits et ne pensent jamais aux humanités, sœurs de la nôtre, qui naissent, vivent et meurent sur les mondes semés à profusion dans les profondeurs sidérales.

Dans l'opinion populaire, la Lune aurait une action sur les changements de temps, sur l'état de l'atmosphère, sur les plantes, les animaux, les hommes, les œufs, les graines, les pierres des monuments, sur tout au monde. La lune est entrée dans toutes les for-

mes du langage, depuis la *lune de miel* jusqu'à la *lune rousse*. Qu'y a-t-il de vrai dans ces traditions? Tout n'est certainement pas exact, mais tout n'est peut-être pas faux non plus.

« Je suis charmé de vous voir réunis autour de moi, disait un jour Louis XVIII aux membres composant une députation du Bureau des Longitudes, car vous allez m'expliquer ce que c'est que la Lune rousse et son mode d'action sur les récoltes. »

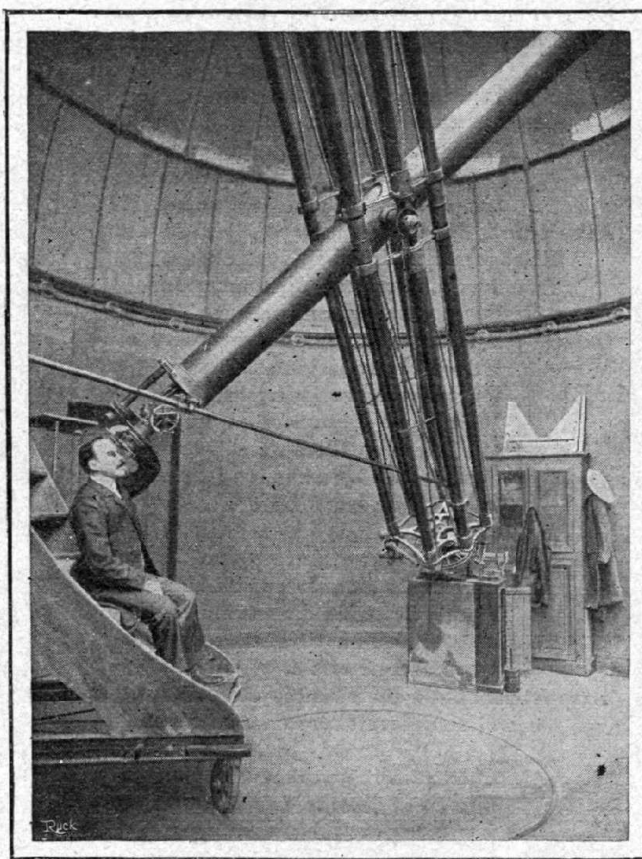
Laplace à qui s'adressaient plus particulièrement ces paroles, resta comme atterré; lui qui avait tant écrit sur la Lune, n'avait jamais songé à la Lune Rousse. Et le soir, pendant son jeu, le roi s'égayait beaucoup de l'embarras où il avait jeté les membres de son Bureau des Longitudes.

On sait maintenant que c'est par suite de la pureté du ciel que la congélation nocturne des plantes s'opère. La Lune n'y contribue aucunement; qu'elle soit couchée ou sur l'horizon, le phénomène a également lieu. Beaucoup d'autres méfaits

sont ainsi mis sur le compte de la Lune qui en est fort innocente. De toutes les questions que j'ai faites à ceux qui l'accusaient, il résulte qu'aucun ne m'a jamais affirmé avoir fait lui-même une seule expérience concluante.

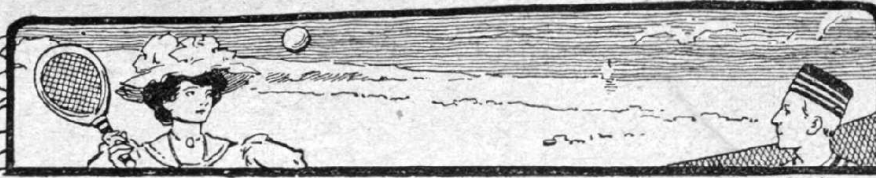
Sans que nous puissions rien nier d'une manière absolue, l'observation et la discussion ne nous autorisent pas à partager les croyances populaires. Or, la science ne peut admettre que ce qui est constaté.

C. FLAMMARION.



EN OBSERVATION

Grâce à un mécanisme fort délicat et précis, la coupole et le bâtis de la lunette tournent du même mouvement que l'astre observé dans le ciel.

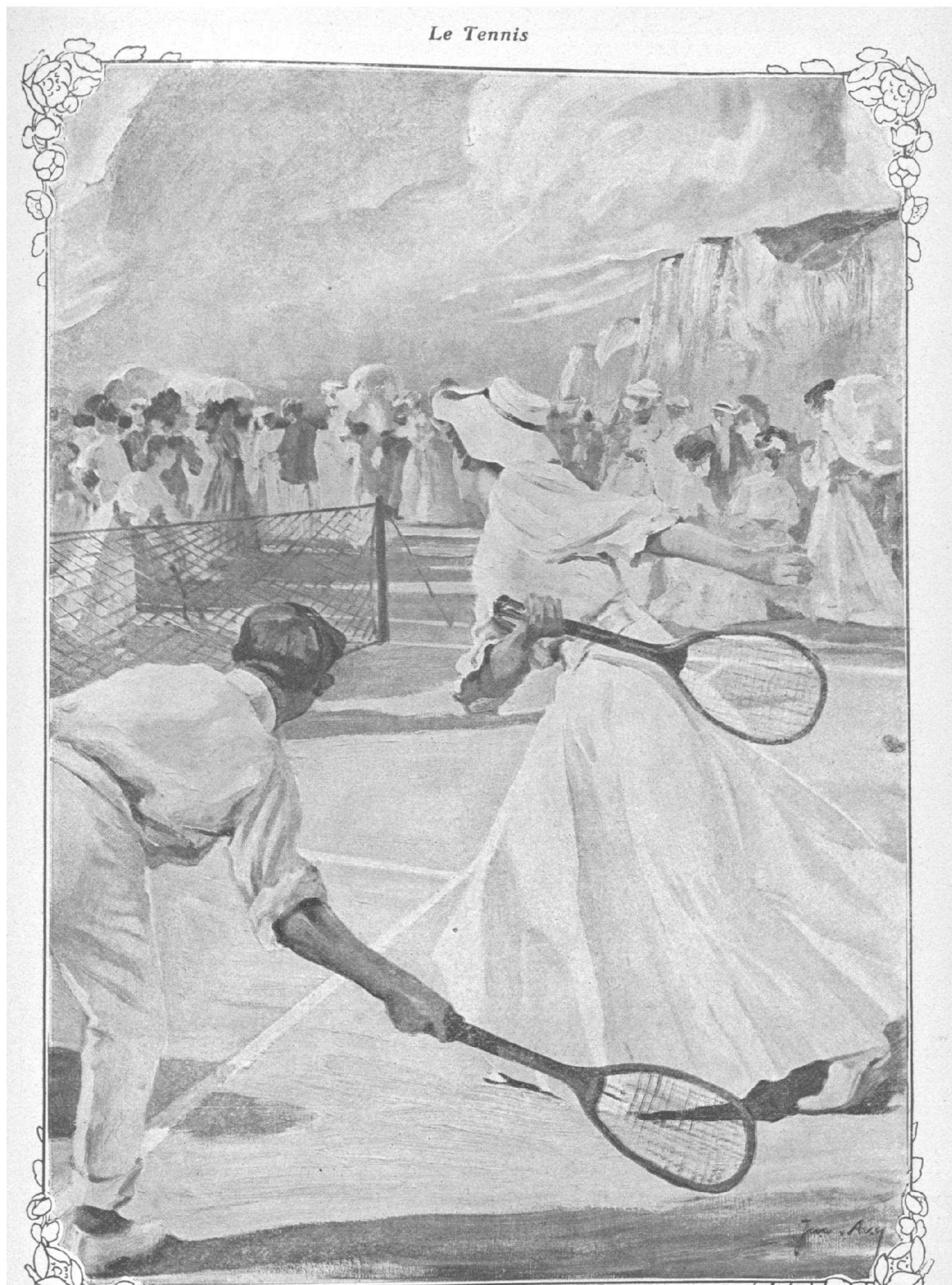


LE TENNIS

« L'Été par-ci, l'Été par-là »
Tels sont les papillons collés sur les murailles
Pour convaincre les bons bourgeois et leurs marmailles
D'aller vivre à l'hôtel ou dans quelque villa ;
Vous vous imaginez peut-être
Que les municipalités
A vos yeux vont faire apparaître,
Soit la vertu des eaux de leurs localités,
Soit le climat propice aux gens débiles,
Ou bien encore les arrêtés prudents
Contre les chauffeurs trop ardents
Qui bouffent du piéton à coups d'automobiles !
Vous croyez qu'on vous vantera
Le pittoresque extra
De la montagne ou des falaises,
Les lits moelleux et sans punaises,
La fraîcheur du poisson qui revient de Paris
Enfin pour le bouquet l'existence à bas prix ?
Folie ! illusion ! mirage !
Pour vous inciter au voyage,
Chaque pays breton ou bien normand
Vous promet simplement
Le tennis le plus confortable
Le plus beau du département,
Avec courts cimentés et saupoudrés de sable,
Engagements des meilleurs champions
Douches, chalets et consommations,
Enfin prix de toute nature
Offerts par la mairie et la sous-préfecture.
Et voilà que la jeune miss
Rêve de battre Decugis ;
Voici que minces et coquettes
Les blondes filles de seize ans,
Bustes moulés sous les jaquettes
A l'abri de leurs bérets blancs
Sentent frémir dans leurs mains les raquettes.
Dès le début chacun est plein d'entrain
Et c'est exquis de voir ces demoiselles
Fouler le sable du terrain
Si gentiment qu'on dirait des gazelles.
Les garçons vifs et vigoureux
Rispostent coups pour coups et dans tout ce manège
Il semblerait que chacun d'eux
Jongle avec des boules de neige.
Quelques balles dans les filets
Tombent comme des oiselets...
Et c'est presque une allégorie,
Qui sait si tous ces cœurs ardents et pleins de vie
Ne vont pas tomber à leur tour
Dans les filets tendus par les larrons d'amour ?

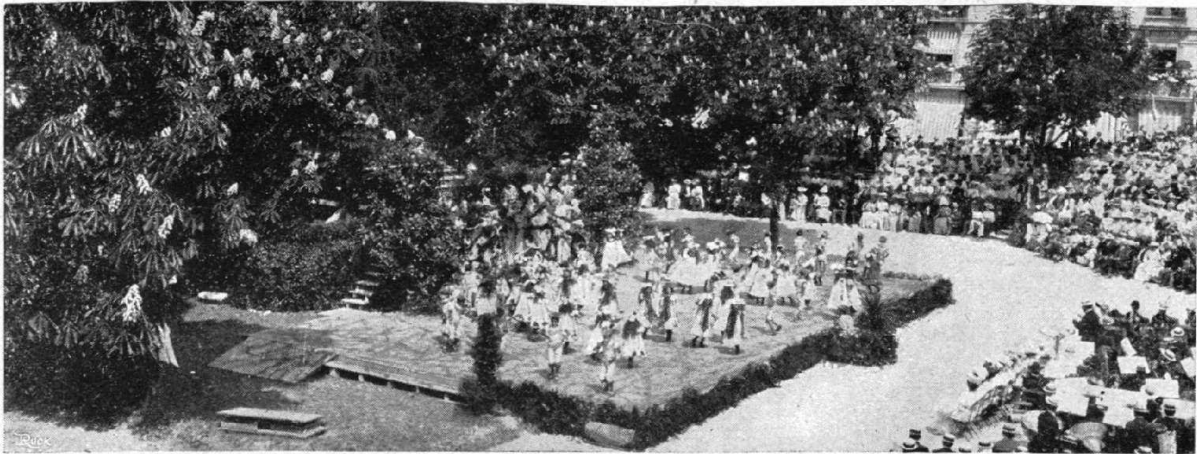
JACQUES REDELSPERGER,





LE TENNIS, composition inédite de J.-M. Avy

Nous voici bien loin de la serre chaude des salons d'hiver. Sous l'éblouissant soleil qui farde de rose naturel ses joues délicates, la Parisienne déploie une grâce mouvementée, décidée et rapide, une grâce « sportive » qui rend aussi jolis que savants les grands coups de raquette où elle semble s'envoler.



LE BALLET DES NARCISSES A MONTREUX. — Montreux qui est une des stations les plus élégantes des bords du lac de Genève avait organisé cette année les plus charmantes fêtes. Le ballet des narcisses donné en matinée, à la fin de mai, avec la collaboration du soleil a été le clou de ces réunions mondaines et artistiques.



ROBE EN VOILE rayé. Le bas de la jupe est garni d'un large ruban. Etoile de filet formant col et descendant, par devant, jusqu'au bas de la robe. Guimpe de dentelle. Manches courtes. Volants garnis de deux filets. (Cl. Félix)



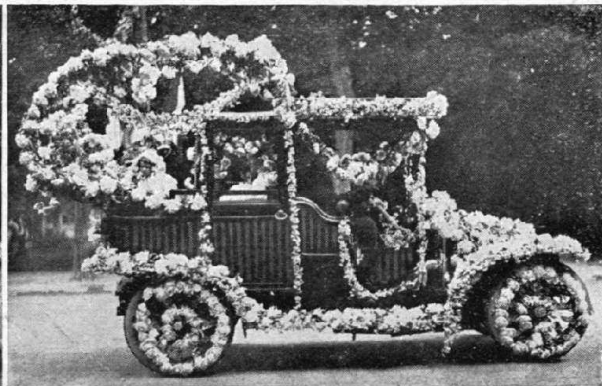
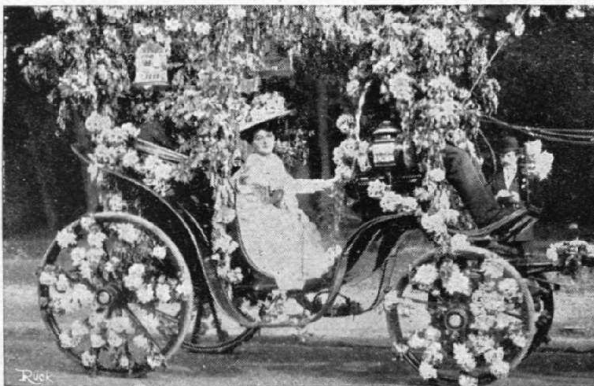
LE DERNIER CHAPEAU D'EDOUARD VII. — Instantané pris à Epsom le 5 juin. Le roi, sous son pardessus, porte une redingote. Puisque nous sommes au chapitre des chapeaux ajoutons que le chapeau haut de forme se porte cette année, avec le veston.



CHAPEAU DE BAIN DE MER ÉLÉGANT. Grand chapeau paille d'Italie. Deux grosses roses sur le devant et ruban rose formant bride et s'attachant près de l'oreille. Ce chapeau se porte très en arrière, comme une auréole. (Phot. Femina)



ROBE DE MOUSSELINE de soie avec plissé au bas de la jupe, large entre-deux de grosse broderie. Ceinture cerné. Corsage avec manches courtes et volant et sorte de boléro de dentelle. (Phot. Femina)



LA FÊTE DES FLEURS AU BOIS DE BOULOGNE. — Les 7 et 8 juin, le Bois de Boulogne fêtait les fleurs comme chaque année en ornant de leurs guirlandes les voitures de toutes sortes. Les automobiles étaient en fort grand nombre. Le premier des grands prix fut décerné à peu près d'enthousiasme à Mme Jeanne Derval, dans un coupé entièrement décoré d'hortensias bleus, d'œillets et de roses. Trois autres grands prix furent accordés à Mmes Wagata, Chiquita, de la Tour d'Affaure, (Cl. "Je sais tout")



LA VIE D'UN HOMME ENTRE LES MAINS!

C'est au moyen de ces cordes que maintiennent ses compagnons que le chasseur d'œufs gagne les points inaccessibles où se cache son gibier. Il s'agit de tenir ferme et de ne point glisser car les accidents ne sont pas rares.

UNE CHASSE DANS L'ABIME

Il n'est pas souvent question des Iles Féroé, perdues au Nord de l'Europe, entre l'Écosse et l'Islande, toujours ensevelies dans les brumes ou brûlées par les vents furieux. L'une d'elles est presque inabordable. Elle est cependant habitée par quelques Danois qui n'y vivent que des innombrables colonies d'oiseaux de mer gîtant au creux des falaises à pic ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



L'AUTRE soir, en un salon où ne se réunissent guère que des gens notoirement cultivés, une dame, ayant à se plaindre des procédés malveillants d'une amie, et s'en plaignant, termina sa diatribe par ce cri vengeur :

— Tenez, je voudrais la voir aux îles Féroé!

— Féroé? fit quelqu'un, qu'est-ce que c'est encore que ces îles-là? Où ça perche-t-il?

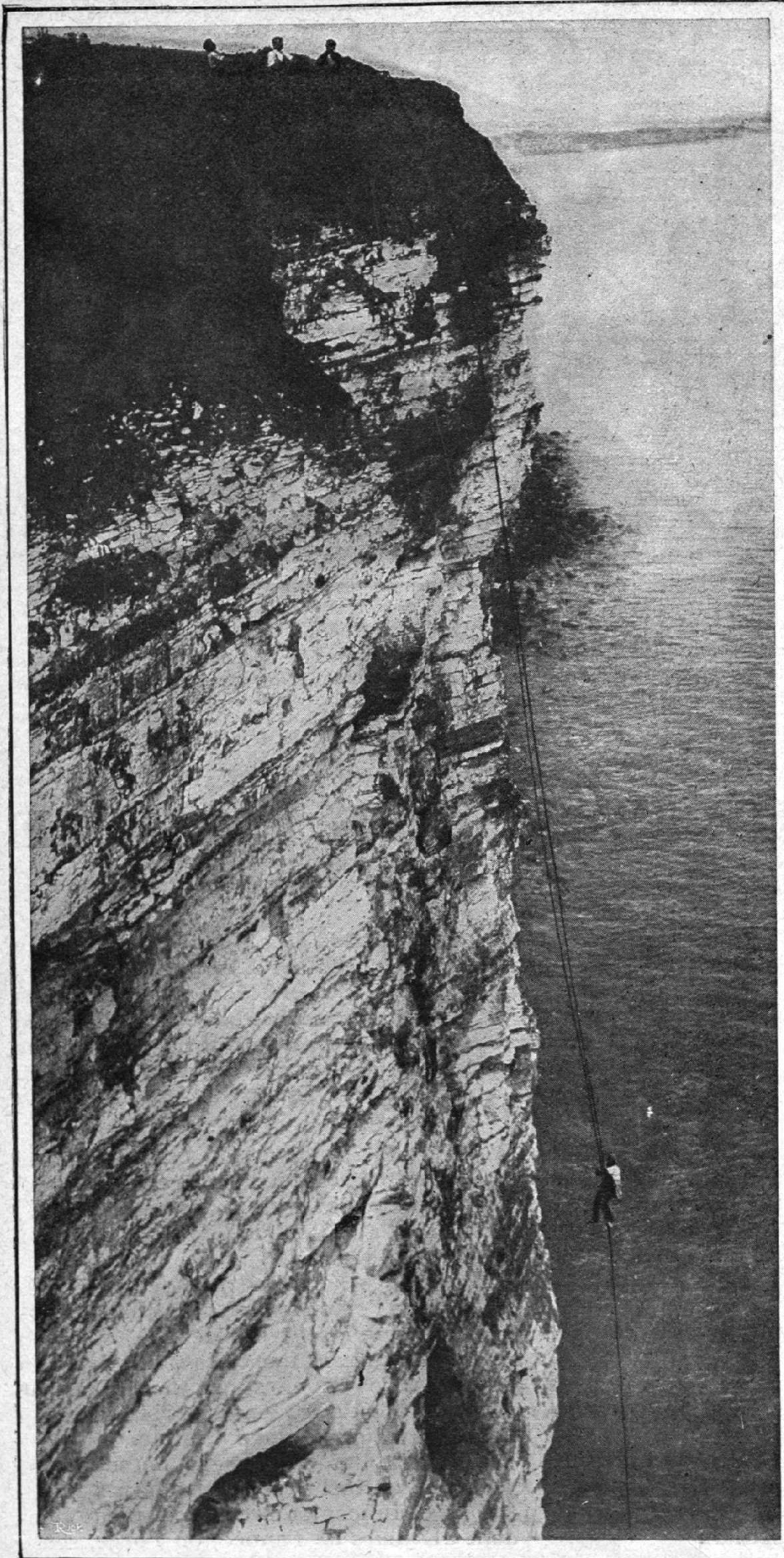
— Est-ce que je sais! répondit la dame, quelque part au diable, en Océanie, sans doute!

Un vieux monsieur rectifia :

— En effet, Madame, on est assez porté à mettre toutes les îles en Océanie. Cependant, excusez-moi de vous dire que les Féroé sont au Nord de l'Europe, entre les Shetland et l'Islande.

Il y a gros à parier que, deux minutes plus tôt, si l'on eût pris à part chacune des personnes qui se trouvaient là, et qu'on leur eût « poussé une colle » relative à la situation de ces îles peu familières, le pourcentage des réponses satisfaisantes se fût montré singulièrement faible.

C'est que les voyageurs ne montrent point de curiosité pour ces terres misérables et inhospitalières où il pleut pendant 317 jours de l'année, où l'orge, seule



culture possible en un sol aussi pauvre, ne fructifie qu'une année sur trois, où les vents sont à ce point furieux qu'en fait d'arbres, on trouve à peine quelques rares bouleaux tapis dans les étroites vallées, le plus magnifique de ces géants de la forêt mesurant tout au juste 1 m. 47 de haut.

L'accès de ces îles est fort difficile, défendues qu'elles sont par quantité de récifs et de dangereux tourbillons qui se reforment périodiquement aux heures du flux et du reflux et il semble qu'il faille une forte dose de résignation aux gens de race danoise qui peuplent ces contrées désolées pour ne pas aller voir au fond de la mer et la tête la première si l'au-delà ne serait pas plus fertile en plaisirs que leurs ombres capitales Thorshavn. Ils ont quelques rares moutons presque sauvages qui paissent l'herbe maigre et ne se font point scrupule de montrer leurs côtes. Ils vivaient surtout du produit

LE VOLEUR

Suspendu entre le ciel et l'eau, pareil à une araignée au bout d'un fil, le dénicheur descend le long de la falaise.

de la pêche aux dauphins, mais voici qu'à l'exemple de nos petites sardines, les gros cétacés, sans doute las de se voir trop assidûment massacrés, font mine de quitter des parages fatals à leur espèce.

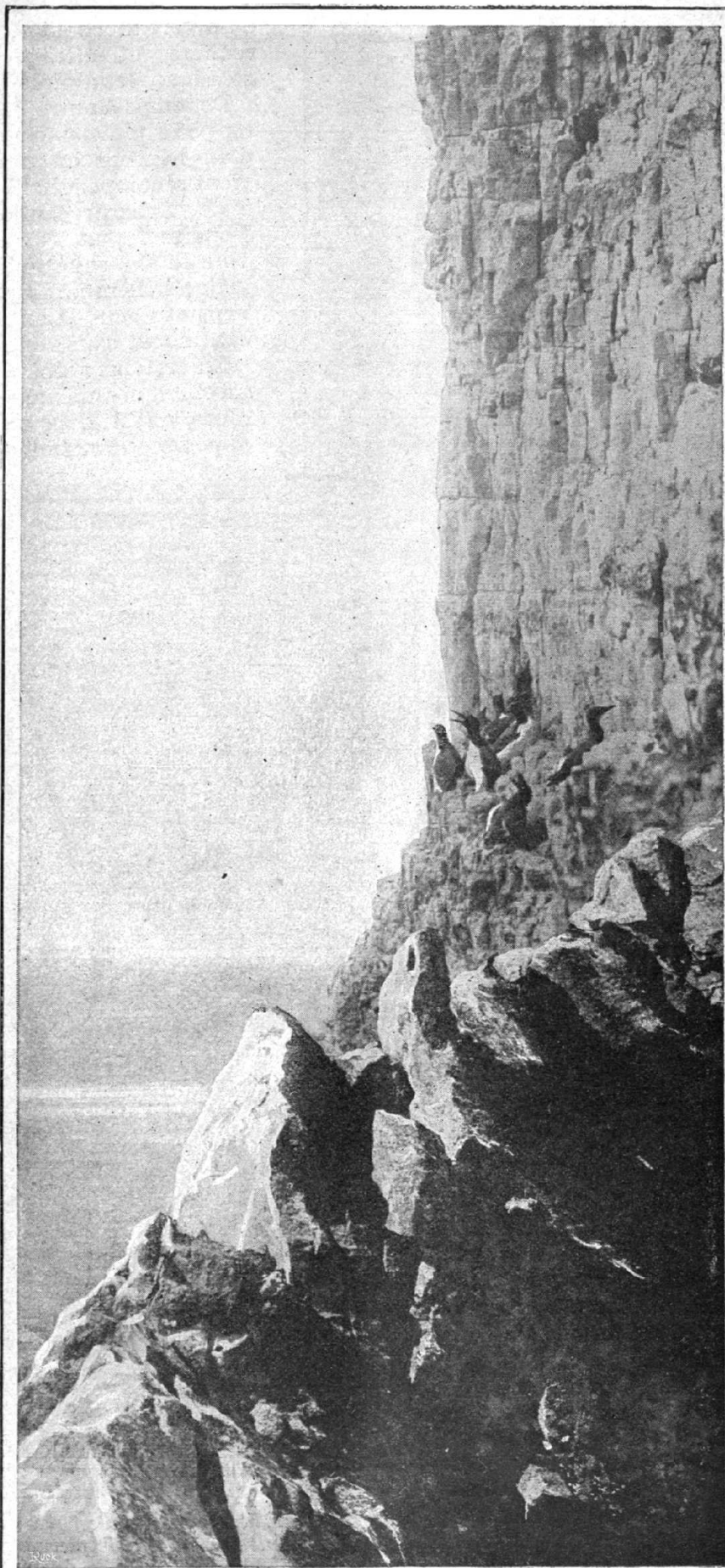
Bientôt les pauvres Féroïens en seront réduits à l'exploitation des innombrables colonies d'oiseaux de mer établies dans toutes les anfractuosités de leurs formidables falaises et dont la plus importante, celle qui peuple la Grande-Dimon, l'une des plus petites de ce groupe de vingt-six îles est aussi certainement le plus fréquenté de tous les rendez-vous de la gent ailée dans le monde entier.

Le plateau supérieur de la Grande-Dimon ou *Montagne-des-oiseaux*, — *fogleberg* en danois, — est habité par un fermier qui emploie dix hommes et vingt filles dont l'unique travail consiste en la capture des oiseaux, de leurs œufs qui leur servent d'aliment principal, et en la préparation des peaux dont il se fait là un grand commerce.

On imagine sans peine quelle incomparable dose de sang-froid, quelle agi-

LES VOLÉS

Macareux et grands stercoraires se croyaient bien à l'abri dans leur retraite escarpée. Voici pourtant qu'ils sentent leurs trésors menacés.





OHÉ, LA HAUT!

Après une première station, le dénicheur prévient qu'il veut continuer sa descente.

lité, quelle adresse prestigieuse nécessite un pareil métier alors qu'il doit s'exercer le long de parois à pic à cent mètres au-dessus de la mer ou, pis encore, de rochers où se briser à la moindre faute. On voit là des jeunes filles s'aventurer le long de corniches dont on dit qu'elles sont commodes lorsqu'elles ont vingt-cinq centimètres de large, grimper comme des mouches contre de vrais murs de prison d'où saillent, à peine visibles, d'étroits rebords de pierrailles. Imaginez ce que ce pourrait être, comme sport, que l'ascension des murs d'un gratte-ciel de New-York au moyen de marche-pieds aussi spacieux que des coquilles de moules et parfois éloignés les uns des autres de près d'un mètre! En haut le rude ciel gris; en bas la mer

d'un vert méchant ou le noir entassement des rochers, et allez-y voir, si cela vous dit, messieurs les alpinistes.

De temps à autre, on trouve à se reposer sur un petit plateau en surplomb, de la largeur d'un bénitier où une ample récolte d'œufs vient récompenser le courage de l'ascensionniste. Avec précaution, la douce et robuste Danoise les met dans son sac, puis elle renvoie le sac sur son dos et reprend sa promenade périlleuse... Les accidents sont fréquents, mais ces gens-là ont le diable au corps et ils continuent, sans s'en montrer autrement émus.

En certains points de la falaise, ces exercices acrobatiques même deviennent impossibles. Alors, on fait dans un câble ce que les marins appellent un nœud de chaise et quatre cama-

rades vous affalent d'en haut, pareil à une araignée au bout de son fil. Le mieux est qu'ils tiennent bon et ne se laissent pas glisser, ce qui pourrait terminer brusquement la chasse d'une façon très fâ-



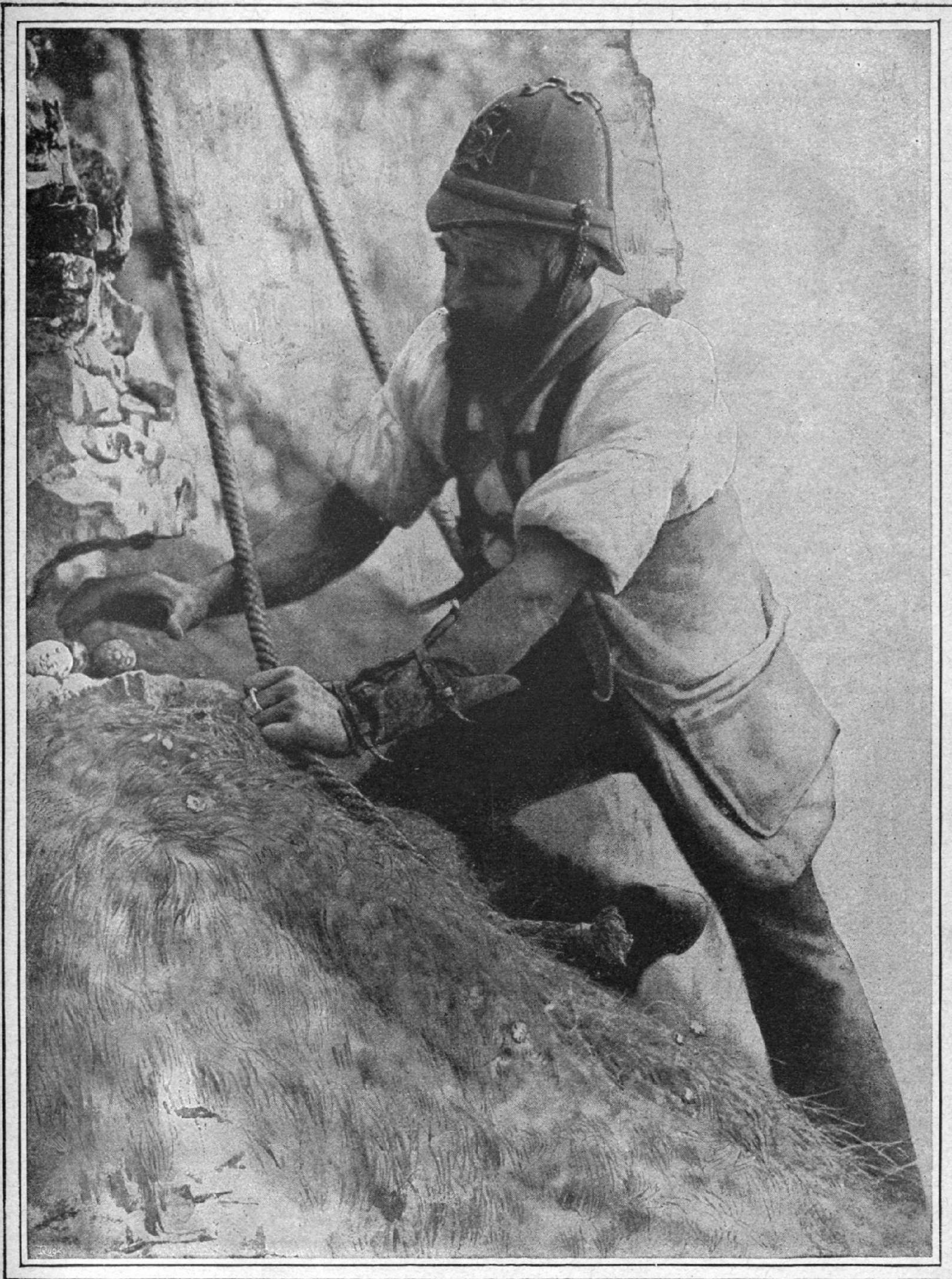
RUDE MÉTIER

Il descend : ses bras et ses genoux s'écorchent aux saillies de la pierre.



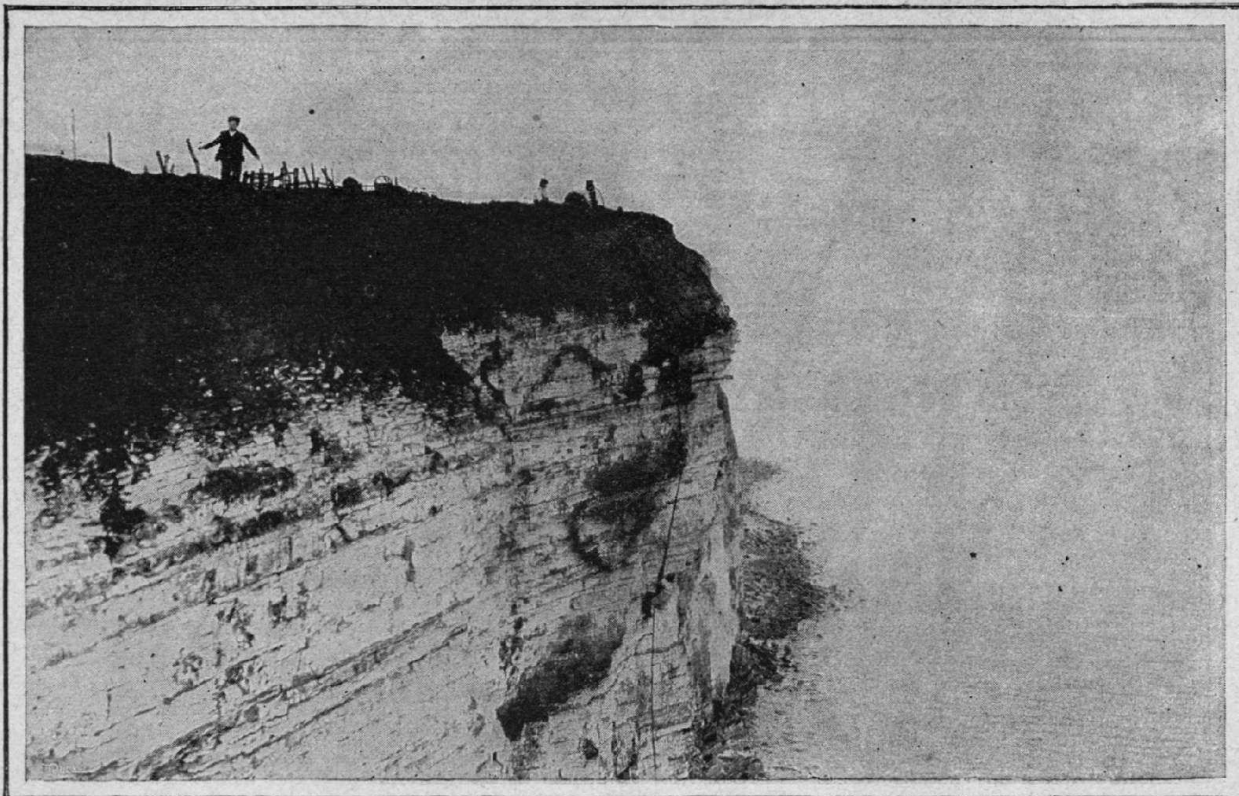
TROUVAILLE

Le sac s'emplit. Le casque n'est pas de trop pour garantir la tête contre les chutes de pierres et les coups de bec.



LE RAPT

Le forfait s'accomplit. Quand ils rentreront ce soir, le père et la mère trouveront le nid vide et la nichée envolée avant même que d'être sortie de l'œuf. A moins qu'ils ne rentrent plus tôt et alors, gare les yeux, car les parents savent défendre leur progéniture.



LA REMONTÉE

Le dénicheur a fait une bonne récolte d'œufs et, sur son appel, est remonté par ses camarades restés sur la falaise et qu'il a prévenus en imprimant une secousse à la corde.

cheuse pour le chasseur et ses compagnons.

De-ci, de-là, le dénicheur est forcé d'appuyer le pied sur quelque saillie de rocher et de se lancer en arrière d'une bonne poussée pour aller retomber à portée d'un point où il espère trouver des œufs. Se trouve-il en présence d'une grotte profonde et où, par conséquent, la chasse promet d'être exceptionnellement fructueuse, il se débarrasse de son ascenseur primitif, fixe le câble autour de quelque aiguille du roc et, le sac à la main le voilà ravissant aux hôtes de ces lieux l'espoir de leur race et de leur nom.

Après quoi, il revient, reprend son harnachement et, d'un cri, d'une secousse imprimée à la corde, annonce aux amis de là-haut qu'il faut à nouveau raidir leurs muscles pour lui permettre la continuation de son exploration.

L'AVENTURE ANGOISSANTE D'UN DÉNICHEUR

Mais cela seulement à condition qu'il ne lui arrive pas l'aventure qui échet il y a quelques années à un certain Estrup, Féroïen renommé pour son audace et l'étonnante sûreté de son pied.

Dans l'une de ces grottes, à quelque soixante mètres au-dessus de la mer et à quarante du plateau supérieur, il venait de faire une récolte superbe, dépassant toutes ses espérances et s'était ainsi attardé plus qu'il n'est d'usage. Quand il revint à l'orée de son trou, un grand frisson lui parcourut l'échine : sa corde n'était plus là !

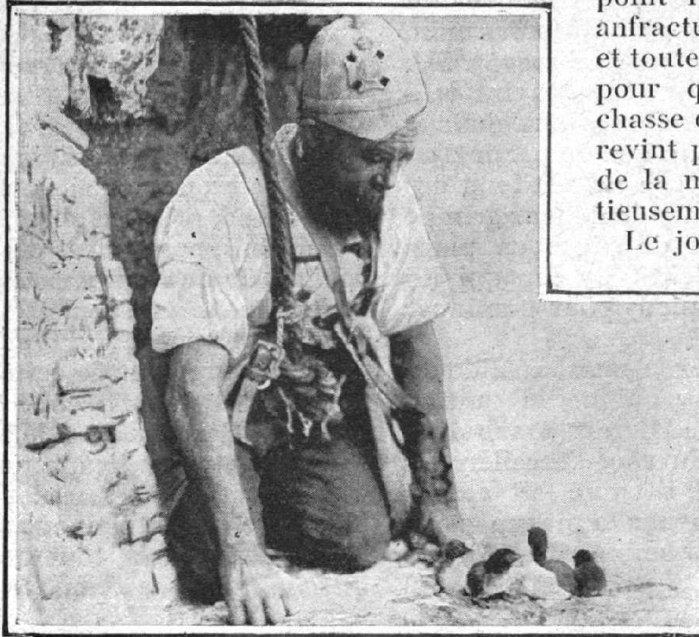
Le soir approchait. Il cria du plus fort qu'il le pût et sa voix se perdit au loin sur la mer sans éveiller aucune voix amie.

Il entreprit donc de se rendre un compte précis de son cas afin d'aviser aux solutions opportunes, si toutefois il en existait. L'examen des rocs à l'entrée de la grotte lui permit de reconstituer exactement ce qui s'était passé. La forte aiguille à laquelle il avait fixé sa corde avait disparu. Pas de doute : deux grands oiseaux, en se battant à proximité de la falaise avaient imprimé à cette corde une secousse de même nature que celle convenue entre Estrup et ses aides pour commander la remontée. Trompés, ceux-ci avaient vigoureusement halé sur le câble, si bien que la pierre sur laquelle il se trouvait fixé avait cédé. Peut-être avait-elle glissé dans le nœud de la corde et, pendant qu'elle

avait chu dans la mer, les porteurs, surpris par la brusque disparition de toute résistance à leur forte traction étaient tombés à la renverse.

Alors, ils s'étaient regardés avec angoisse, convaincus que la falaise avait fait une victime de plus et, avertis de la parfaite inutilité des recherches en ce lieu de mer profonde et de courants violents, ils avaient soigneusement halé et levé leur câble. Et puis, en pleurant, ils avaient repris le chemin de la ferme. Maintenant, sanglotant sans bruit, sa femme et sa fille, là-haut, le croyaient mort.

Et, à la réflexion, il n'en valait guère mieux. Sûrement, on le croyait à la mer. Ses camarades n'auraient donc



point l'idée de visiter les anfractuosités de la falaise et toutes les chances étaient pour qu'au cours de la chasse du lendemain on ne revint plus sur une partie de la muraille déjà minutieusement explorée.

Le jour baissait de plus en plus et les myriades d'oiseaux commençaient déjà leur assourdissante prière du soir. D'après les œufs qu'il y avait trouvés, cette grotte était habitée par de grands stercoraires, oiseaux

formidables et combattifs, de plus d'un mètre d'envergure, au bec acéré et qui ne craignent pas de défendre sauvagement leur progéniture. Avec eux, la lutte est terrible et hasardeuse. L'homme n'y a pas toujours le dessus; ils s'efforcent de lui crever les yeux. Il est même fréquent que les chasseurs d'œufs se défendent contre leurs attaques au moyen d'un couteau aigu fixé sur le devant du front.

Aveugle, il ne lui resterait plus qu'à se pré-



UNE NICHÉE — SUR LA FALaise — LE TRI

En haut, le voleur est volé : Ou les œufs sont trop vieux ou les oiseaux trop petits. Au milieu, les dénicheurs, remontés, vident leurs sacs dans des paniers. La chasse fut bonne. En bas, on a mis là tous les œufs pêle-mêle; il s'agit maintenant de les trier.

cipiter dans l'abîme pour mettre un terme à une atroce agonie. Alors Estrup se vit réduit à une entreprise incroyable, unique chance de salut. Il se souvint qu'il avait aussi pratiqué la chasse aux œufs à la Petite-Dimon, où, au lieu de partir d'en haut, on monte du rivage tout le long des rochers. Le plus habile dénicheur grimpe le premier en fixant de place en place dans la paroi des fiches de fer qui lui servent à poser ses pieds pour continuer son escalade.

Il n'avait pas de fiches mais, à l'aide du fort couteau suédois qui ne le quittait jamais, il allait se tailler des crans dans les parties tendres du roc, desceller des pierrailles... Aussitôt dit que fait et sur l'heure, Estrup commença la plus mortelle ascension que jamais homme ait tentée. Ce fut effroyable. Il montait d'environ un mètre par quart d'heure, suspendu par la seule force des doigts de ses pieds et de ses mains à des saillies où il avait à peine prise !

Rien qu'à imaginer nettement une pareille situation, les cheveux se dressent sur la tête, un vertige douloureux vous empoigne et on se sent déjà tomber comme une pierre dans le gouffre. Estrup, lui, y resta dix heures ! De temps en temps, il atteignait une corniche, et s'y pelotonnait pour se reposer un peu. Et la nuit était tombée et il montait à tâtons le long de cette muraille à pic. A ce travail épouvantable, ses doigts déchirés et toujours plus fatigués le faisaient horriblement souffrir.

Enfin, après dix heures d'ascension vertigineuse et torturante, il atteignit le faite. Il était sauvé. Sa fatigue était telle qu'il tomba et s'endormit brusquement. Cependant, au bout d'une heure, le froid l'éveilla. Il se traîna jusqu'à sa maisonnette où sa femme et sa fille priaient en pleurant.

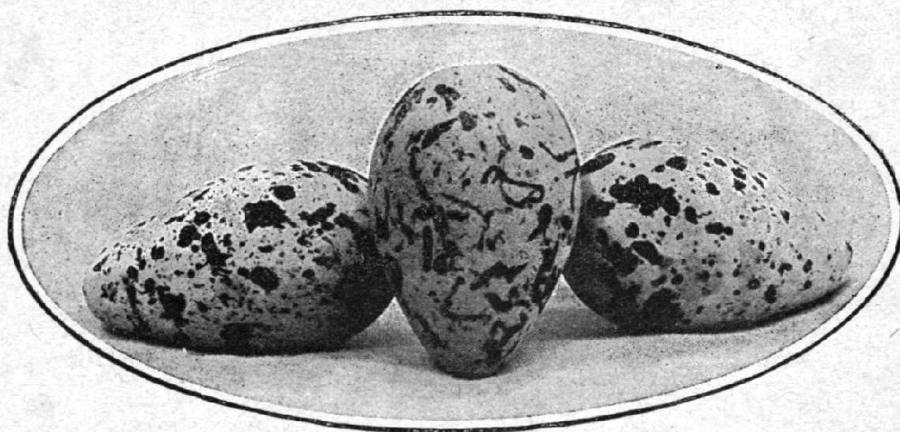
A sa vue, prises d'effroi, elles s'enfuirent en hurlant, persuadées d'avoir affaire à un *nikkar*, un de ces *hommes de la mer*, génies malveillants qui se plaisent à tourmenter les pauvres pêcheurs, Il eût quelque peine à les faire revenir de cette prévention.

Quand il raconte cette histoire de cauchemar, c'est à peine si le tranquille Estrup fait de temps en temps un geste. Un sourire bonasse ride seulement parfois sa figure de cuir et il avoue :

— Oh ! j'étais tout de même *un peu taquiné*, sûr que *ce que je faisais là, c'était impossible*.

De pareilles aventures n'empêchent pas ces braves gens de continuer à faire leur métier de lézards laborieux. Jamais on ne les remonte autrement que couverts d'écorchures et de contusions. Et savez-vous la chose admirable ? Ils l'aiment, ce métier d'horreur qui les passionne autant que peuvent se passionner des Danois. Ils aiment leurs sombres Féroé éternellement frissonnantes sous la colère vengeresse de la farouche et cruelle Freya ; ils ne les changeraient ni contre vos papotages au thé, ni contre vos Champs-Élysées si doux, ni contre vos saisons de casinos.

Au fait, peut-être que ce sont les Féroïens qui vivent et nous qui végétons ?



POUR QUOI ON RISQUE SA VIE

Tels sont les œufs des macareux (au milieu) estimés les plus délicats, et ceux des guillemots (sur le côté) qui leur ressemblent fort.



Prince royal
de Suède

Prince Roland
Bonaparte

Princesse
Ingeborg

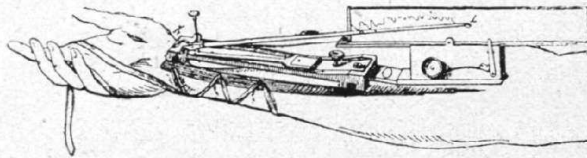
Prince
Carl

Prince
Gustave-Adolphe

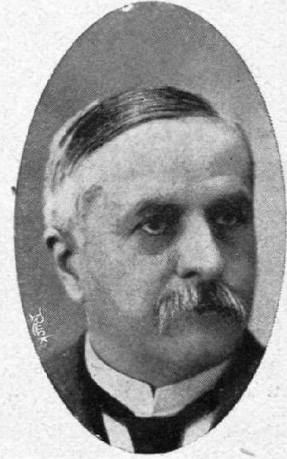
LE 200^e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE LINNÉ a été célébré solennellement à l'Université d'Upsal, en Suède, devant le prince héritier, la famille royale et les représentants des Académies d'Europe, entre autres le prince Roland Bonaparte représentant notre Académie des sciences. Linné professa pendant trente-sept ans la botanique à Upsal. Le roi de son temps lui conféra l'ordre de l'Etoile Polaire dont aucun homme de lettres n'avait été revêtu avant lui. On voit que le roi d'aujourd'hui ne renie pas l'acte de son prédécesseur.



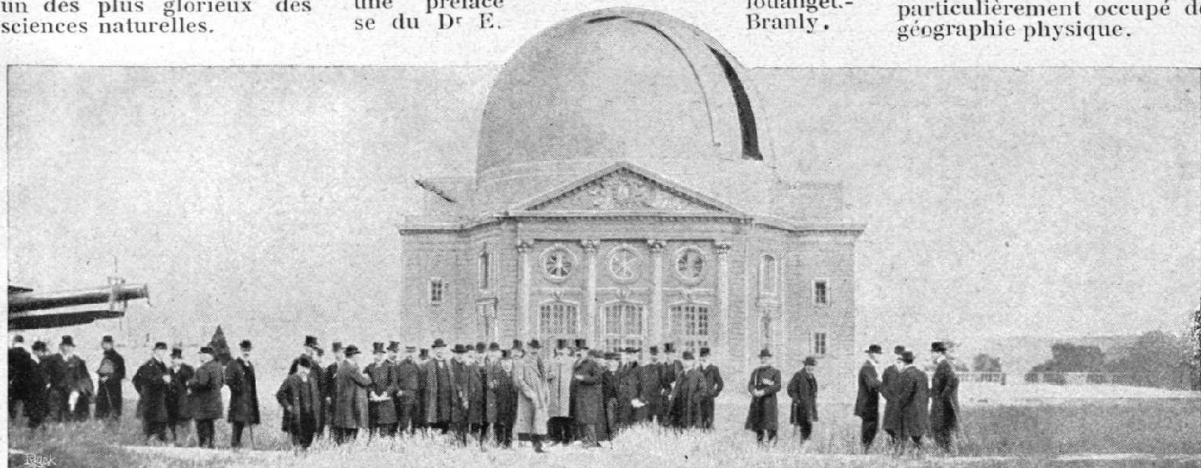
CHARLES LINNÉ (fragment de son monument à Upsal). — Né en 1707, mort à Upsal en 1778, célèbre naturaliste, le créateur de la méthode en botanique. Très considéré de son vivant, son nom reste un des plus glorieux des sciences naturelles.



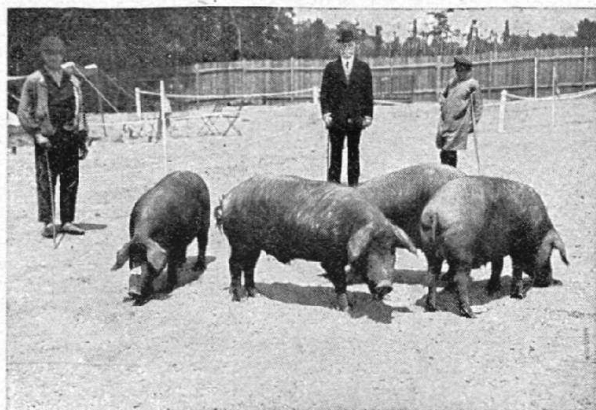
SPHYGMOGRAPHE APPLIQUÉ SUR LE BRAS D'UN HOMME donnant le tracé du pouls radial. Figure extraite de *La Santé par l'hygiène*, par Nestor Gréhan, professeur au Muséum et membre de l'Académie de médecine. « Soyons pratiques et tâchons, dit l'auteur, d'être utiles à nos concitoyens, en leur donnant les conseils qui leur permettent de conserver la santé, avec l'énergie physique et intellectuelle. » — AUTRE VOLUME: *La Télégraphie sans fil et la Télémechanique* (à la portée de tout le monde), par E. Monier, ingénieur; avec une préface de M. Branly.



LE GÉOLOGUE ALBERT DE LAPPARENT, successeur de Berthelot comme Secrétaire Perpétuel de l'Académie des sciences (14 mai), né à Bourges, professeur de géologie à l'Institut catholique. Il s'est particulièrement occupé de géographie physique.



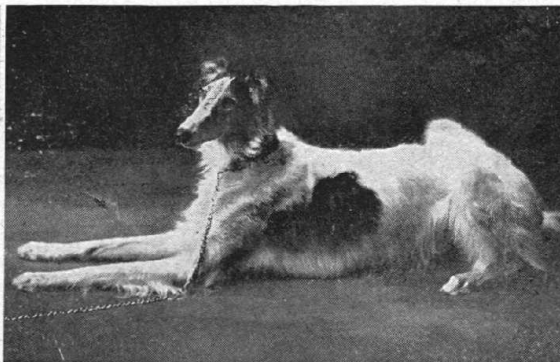
LE CONGRÈS DU SOLEIL, qui se tient tous les deux ans, s'est réuni le 20 mai à l'Observatoire de Meudon sous la présidence de M. Janssen, directeur de cet observatoire. Les principaux pays d'Europe et d'Amérique y avaient délégué leurs plus grands astronomes. Le Congrès s'occupa spécialement cette année de l'activité des rayons du soleil et des taches solaires. La photographie a été prise dans le parc de l'observatoire au cours de la visite générale, faite sous la conduite de M. Deslandes, astronome.



Concours agricole de Madrid.

LOT DE PORCS NOIRS, à M. D. Manuel Vazquez qui a obtenu le 1^{er} prix du ministère de l'Agriculture.

COTORRITO, bélier du domaine de M. Ibarra qui a obtenu le 1^{er} prix du ministère de l'Agriculture.



POIGNÉE DE LOUVETEUX. Au Tier Garten de Berlin, trois louveteaux, que leur mère refusait d'allaiter, ont été vendus, à raison de 125 francs chacun, à un amateur qui les fait nourrir par une brave chienne, de la race des retrievers.

A PROPOS DE L'EXPOSITION CANINE (mai), Oural de Taverny, l'un des lauréats des lévriers.

LE BUFFALO DES INDES, qui vit à l'état sauvage dans les jungles de la vaste péninsule, est le fauve le plus redoutable, à en croire les amateurs de grande chasse. Il est plus agressif que le tigre lui-même.

SUR LES VIPÈRES. — Tous nos lecteurs ont rectifié la coquille de la petite note sur les vipères (n° de juin) qui sont ovo-vivipares; l'instantané que nous donnions montrait une quadruple naissance de couleuvres.

ZOOLOGIE APPLIQUÉE. — MM. Jacques Pellegrin et Victor Cayla font paraître un *Traité de zoologie appliquée en France et aux Colonies* qui est une véritable nouveauté; le chapitre consacré à l'art de collectionner les animaux de toutes sortes rendra de grands services.



Roses thé (section de l'Art Floral).

Gerbe de phalénopsis. M. Massat, horticulteur.

Œillets Cottage, médaille d'or.

L'EXPOSITION HORTICOLE de 1907, aux serres du Cours-la-Reine, a été inaugurée par M. Ruau et l'on a remarqué particulièrement les collections de pavots, capucines, verveines, l'Eremurus, le Rehman-

nia angulata, les chrysanthèmes « étoile d'or », les parterres d'œillets, les plantes alpines sur leur rocher et les roses, les rhododendrons, les phalénopsis et orchidées de toutes sortes. (Cl. " Je sais tout ")

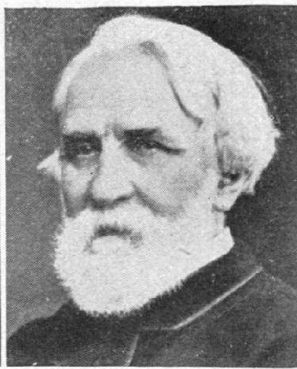
LE BANANIER. — M. Paul Hubert, qui avait déjà fait paraître un livre sur le Cocotier, publie sur le Bananier, dans la Bibliothèque pratique du Colon, un ouvrage qui sera un guide exact et sûr pour tous ceux qu'intéresse la culture de cet excellent arbre.



HIPPOLYTE TAINE, le fameux philosophe mort en 1893, dont on fait paraître le III^e volume de la *Correspondance*, corollaire de ses grands ouvrages que personne ne doit ignorer.



LÉON HENNIQUE, l'auteur d'*Un Caractère* et de *la Mort du duc d'Enghien*, l'un des légataires univ. d'Edm. de Goncourt, succède (27 mai) à Huysmans comme président de l'Académie des Goncourt. (Phot. Femina)



IVAN TOURGUENEFF, le grand romancier russe, mort en 1883, dont Halpérine-Kaminsky publie, annotées, les *Lettres à Pauline Viardot*, la célèbre cantatrice à qui il dut de connaître les grands écrivains français.



MÉDAILLON DE PIERRE DE QUÉRILLON, par F. Sicard, placé sur sa tombe, à l'occ. du 3^e anniv. de la mort (7 juin) du jeune auteur des *louis d'Hélène*, de *Céline, fille des champs*, et de *la Boule de vermeil*, qui paraît le 25 juin.



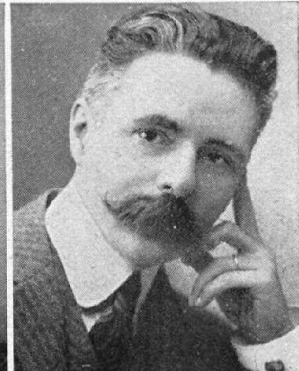
ADOLPHE RETTÉ, critique et poète réputé par ses audaces, donne *Du Diable à Dieu*, préfacé par F. Coppée, où il commente poétiquement sa conversion.



Le Dr CABANÈS publie la 4^e série des *Indiscrétions de l'histoire* où il démontre que « Madame n'est pas morte d'appendicite », parle du régime de Napoléon, etc.



ANDRÉ LICHTENBERGER, l'auteur bien connu de *Mon petit Trotte*, et de *la Mort de Corinthe*, publie un beau roman de résignation philosophique : *l'Automne*. (Ph. Fem.)



GABRIEL TRARIEUX, l'auteur de *l'Otage*, publie le même mois *Elie Greuze*, dramatique roman dont l'intrigue se mêle aux diverses phases de l'affaire Dreyfus. (Phot. Femina)



PAUL FAURE, portrait, par Edm. Rostand, de l'auteur de la charmante *Chapelle enchantée*.



LES TRAGIQUES TRAVESTIS, histoire d'Aurore de Moncontour, par François de Nion, illustr. d'Atamian.



CONTRE LE SORT, roman féministe fort poignant par ces curieux artistes, les frères Rosny.



MÉMOIRES D'UNE DANSEUSE DE CORDE (M^{me} Saqui) publiés par Paul Ginisty.

RAYON DE L'HISTOIRE. — De Fréd. Masson, *l'Affaire Maubreuil*; de G. Maugras, *la Marquise de Boufflers et son fils le chevalier*, deux livres des plus attachants.

RAYON DES ROMANS. — Pierre Valdagne, de piquantes

nouvelles : *Les Femmes charmantes*; Ch.-Henry Hirsch, une nouvelle édition de *Poupée fragile*; H. Davignon, de charmants *Croquis de jeunes filles*.

MORT DE CLOVIS HUGUES, poète et politique (10).



C. GRESLAND, *Fontaine en marbre* achetée par l'Etat.

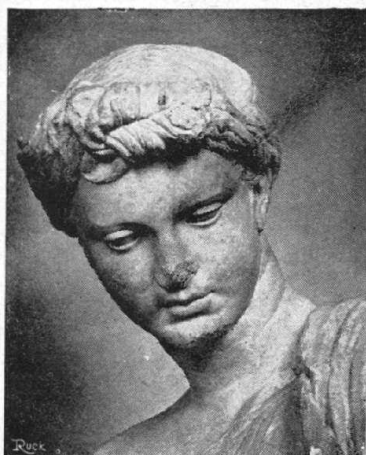


VALLGREN, *Fontaine en bronze* commandée par la ville d'Helsingfors.



MAX BLONDAT, *Jeunesses*, fontaine en marbre.

Ces trois fontaines, comme nous le constatons dans le dernier *Je sais tout*, étaient parmi les envois les plus intéressants de la sculpture au Salon des Artistes Français. Citons aussi de M. V'riou.



TÊTE DE LA STATUE DE PRÊTESSE GRECQUE retrouvée dans une muraille à Porto d'Anzio (l'antique Antium de Néron) et payée 450.000 fr. par le gouvernement italien.



LE PIFFERARO, ravissante et vivante silhouette d'Eugène Pirou, et un coin de l'Exposition des Beaux-Arts à Rome, qui s'est ouverte en mai et où l'on a remarqué plusieurs fort belles œuvres. (Photographie de notre correspondant).



MARTYR, buste de Naoum Aronson, original sculpteur russe (Société Nationale des Beaux-Arts) auteur du *Beethoven*, donné dans notre numéro de mars et attribué à un autre artiste.



Rodolphe Bérény.



Mlle H.



Mme Charlotte Wiehe.



UN COIN DU SALON DES HUMORISTES (ouvert le 25 mai au Palais de Glace). De gauche à dr. Albert Guillaume, Caran d'Ache, Quentin-Bauchart, Lucien Métivet, Léandre.

L'EXPOSITION CHARDIN-FRAGONARD. — Le 10 juin s'est ouverte, galerie Georges Petit, une très belle exposition des œuvres principales de Chardin et de Fragonard. Voir à ce propos les suppléments d'art de juillet 1906 et février 1907 de *Je sais tout* et le magnifique numéro de juin de *l'Art et les Artistes*.



LA TRAHISON

On était à l'automne, au temps des jours brefs, entre chien et loup... Instinctivement, le vieillard serra plus fort la main de l'enfant. (Page 766, col. 1.)

Composition de Géo Dupuis.

LA MARE AUX GOSSSES

NOUVELLE INÉDITE

PAR JACQUES DES GACHONS

L'auteur de la grave et dramatique *Maison des Dames Renoir* et de *Mon Amie*, exquis roman sentimental, M. Jacques des Gachons, a écrit, spécialement pour nos lecteurs une nouvelle où il a pu donner libre carrière à ses naturelles qualités d'émotion ❧ ❧ ❧



REGARDE-MOI ce vieux jô qui couve sa ch'tit' vipère (1)!

— Passez votre chemin, mauvaise engeance.

— Ah! non, il est rien fier le père nourrice.

Les petits paysans ricanèrent, et, avec un instinct pareil, ils ramassèrent une motte de terre. Le vieux Bernard tendit le dos pour protéger le petit garçon assis près de lui. Les vauriens

(1) Regarde-moi ce vieux coq qui couve sa mauvaise vipère.

se sauvèrent comme s'ils avaient commis un extraordinaire forfait; ils savaient bien cependant que le père Bernard était accoutumé à leurs mauvaises farces et qu'il ne se plaignait jamais. Sans doute, ils pensaient avoir atteint la « ch'tit' vipère ».

Il n'en était rien. Le vieillard ouvrit ses larges bras et sourit au petit être qu'ils enfermaient comme un grand reliquaire une minuscule relique.

C'était un pâle garçonnet aux grands yeux bleus craintifs.

— Ils sont méchants, dit-il à voix basse.

— C'est l'âge qui veut ça, répondit le vieux.

— Pourquoi s'en prennent-ils à toi?

— Parce que je suis vieux.

— A l'école on nous dit : respectez ceux qui sont vieux.

— Ah! à l'école, à l'école... on apprend des choses... Et puis on les fait pas.

— Moi, je te veux pas de mal, je t'en fais pas, je t'en ferai jamais.

Le père Bernard hocha la tête lentement, sans répondre. Il savait ce que valent les promesses des enfants. Des larmes, malgré tout, brouillèrent un instant ses yeux. Il était heureux. Et tout de suite, il eut peur de cette aubaine imprévue :

« Prends garde, vieille bête, se dit-il à lui-même : tu payeras ça en gros. »

Le petit Félicien n'aimait pas ces silences dans lesquels se murait souvent son grand compagnon. Il secoua le bras du vieillard :

— Grand-père! Allons nous-en.

— Pourquoi, petit?

— J'ai peur, ici.

Le jour tombait. Ils étaient assis sur le bord d'un chemin creux qui allait, le long de l'ancienne levée de César, de la ferme de Chantecaille au hameau. Les charrues seules et les gamins de l'école buissonnière le fréquentaient. Quelques vieux ormeaux en des poses de vieux chemineaux harassés, le bordaient, de loin en loin. A mi-chemin un sentier s'en détachait et menait à la « mare aux gosses » où les animaux venaient boire avant de rentrer à l'étable et où les enfants des environs prenaient les grenouilles.

Un talus, en hémicyclé, la contournait, s'élevant à droite, en pente douce, — jusqu'à deux grands peupliers, debout sur ce tertre, — puis redescendant à gauche jusqu'au sable de l'abreuvoir.

Au crépuscule, dans cette lande plate et déboisée, cette mare solitaire avec un dernier reflet comme un regard sous la paupière du talus et son sourcil diabolique de peupliers pouvait donner de l'effroi à un garçonnet pas encore habitué à la vie des champs, mais, au soleil, c'était le plus joli coin du pays.

Les peupliers chantaient leur romance éternelle, les crécelles des grenouilles les accompagnaient et les roseaux pressés, les pieds dans l'eau, la tête penchée en arrière, se balançaient en mesure.

Le vieux Bernard obéit à son petit compagnon. Ils rentrèrent à Chantecaille, mais le jeudi suivant Félicien demanda à revenir à la mare et à pêcher les grenouilles.

Félicien était un petit garçon de six ans que l'Assistance publique avait confié aux

Bernard, cultivateurs sans enfants et que le vieux père Bernard était chargé de garder à toute heure et de mener à l'école. Et le vieillard, comme le lui criaient les petits paysans, « couvait » le pauvre orphelin.

ES PREMIÈRES ESCARMOUCHES

Le père Bernard était un grand vieil homme, sec comme une latte, avec des petits yeux de souris, vifs et méfiants. Il n'avait guère que soixante-dix ans, mais les rudes travaux de la terre usent leur homme de bonne heure. Depuis des années, logé par son plus jeune fils, il s'employait aux menues besognes de la ferme : il balayait le dallage de la salle commune, il faisait cuire la soupe, il donnait la pâtée aux cochons et le grain aux volailles. Même, il avait grand air, lorsque, dans la cour solitaire, — il était toujours le premier levé — il s'avancait à grand pas, la manne à la hanche, et que, arrêté sous le vieux hêtre, il lançait d'un geste large les petites graines que le soleil dorait un instant et que picoraient à mesure, poules, coqs, pintades, dindons, sans parler des moineaux qui s'invitaient sans façon à ce déjeuner matinal et des pigeons aux yeux gourmands qui descendaient du toit sur ses épaules et jusque sur le rebord tressé de la manne nourricière.

C'est que le père Bernard avait eu son temps : il avait mené des gens et commandé aux bêtes. Ses fils avaient travaillé sous lui, rudement. Aussi le matin, il n'avait pas l'allure d'un valet quelconque qui donne à manger aux volailles, il reprenait pour un instant ses gestes de maître du logis : il gouvernait la basse-cour. La petite troupe roucouillante et pépiante l'aimait et le redoutait. Règne éphémère. La fermière, sa bru, n'était pas plutôt levée qu'il rentrait dans le rang :

— Eh! vieux, faut tirer de l'eau...

Le père Bernard reprenait son pas lourd, ses épaules se tassaient et il allait vers le puits, le seau de zinc au bout du bras, comme un roi dépossédé, réduit à l'esclavage.

Mais dès qu'il revoyait le petit Félicien, il reprenait courage et goût à la vie. La main dans la main, ils allaient, par le chemin vert, jusqu'à la petite école du village. Quand ils approchaient, les grenouilles de la mare les saluaient amicalement au chant de leurs castagnettes de cristal.

D'autres matins, c'étaient les gamins qui lorsqu'ils ne s'étaient pas réveillés avec l'humeur batailleuse, leur criaient de loin bonjour : Joseph Pailloux, Louis Coquerot, Armand Brunat, et le plus terrible de tous, à

l'ordinaire, le meneur, Robineau-tout-court.

Joseph Pailloux avait les joues pleines et de drus cheveux noirs, il était le plus fort de la bande : c'était aussi le moins malin ; Louis Coquerot était maigre, jaunâtre, quasiment difforme, et avait l'habitude de ne jamais regarder les gens en face ; Armand Brunat, était un petit rouquin aux yeux de ce bleu trop pâle qui donne la chair de poule, des yeux de vision tragique. Petit, trapu, vif, le regard insolent, avec l'esprit prompt de la méchanceté qui ne calcule pas, Robineau-tout-court était physiquement, moralement, le capitaine naturel de la petite troupe. Il savait ordonner et courir en avant. Après les prompts décisions, il était brave devant le danger. Ce n'était pas seulement ses trois compagnons qui lui obéissaient sans répliquer, c'était l'école entière qui tremblait devant lui. Le maître lui-même, qui était de ceux à qui la violence en impose, avait peur de lui et ne le punissait jamais quoi qu'il le méritât souvent. Dans sa famille, à la Tuilerie, Robineau n'était pas moins redouté : ses frères, ses cousins qui portaient le même nom que lui avaient, pour ainsi dire, abdicqué : on les appelait par leur prénom.

— Il n'y a qu'un Robineau, s'était écrié un jour le jeune luron. Je ne m'appelle ni Pierre, ni Paul. Je suis Robineau-tout-court.

Les quatre garnements qui s'en venaient tous de domaines éloignés se réunissaient chaque matin à un carrefour du chemin vert et Robineau-tout-court disait ses volontés, traçait le plan de sa journée.

Bien entendu, il leur arrivait parfois de se disputer entre eux, mais le père Bernard était le plus souvent le but de leurs polissonneries. Ils n'osaient pas aller l'attaquer à Chantecaille de peur des autres Bernard. Mais, sorti de la ferme, tout le long du chemin, il leur appartenait. Cachés derrière un buisson, ils lui faisaient des peurs, ou bien, le soir, ils tendaient des cordes pour le faire tomber. Grimpés sur un arbre, ils laissaient choir sur les épaules du vieillard quelqu'objet malplaisant.

Il y avait des mois qu'ils le torturaient. Pour lui ces tourments-là faisaient partie du grand tourment de la fin de la vie. Il n'y prenait pas garde. Mais lorsqu'on lui confia l'orphelin, il se redressa et devint un autre homme. Il avait une responsabilité et il tint à se montrer digne de la confiance qu'on avait en lui. Il avait son honneur à soutenir.

Il agit avec une brusque maladresse.

Aux premières taquineries, il riposta avec une furie comique. Lâchant la main du petit qui tremblait, il se mit à courir après les mauvais drôles, il leur lança de la terre et

même des cailloux de taille respectable qui mirent le désarroi dans la jeune troupe.

Robineau-tout-court fut exaspéré ; quand il vit le vieux apaisé, il revint sur ses pas, grave comme l'ambassadeur d'une puissance vaincue et, frappant sur le bras du père Bernard, il lui dit :

— Mon vieux papa, si tu ne nous paye pas cela en détail, ton gosse fera la monnaie.

C'était la guerre ouverte.

Bernard eut peur des conséquences ; il tâta le terrain des réconciliations. Il s'exerça à rire des attaques et à applaudir à certaines facéties :

— Sacré Robineau ! y en a pas deux pour les niches !

Mais Robineau, profondément offensé par sa récente défaite, n'était pas sensible à la vanité.

La lutte continua sourdement. Le père Bernard ne sachant plus quelle contenance adopter, laissa la fatigue le dominer et peu à peu il reprit cet air indifférent et grave des vieillards parvenus au terme de leur voyage terrestre. De temps en temps, il criait :

— Sacré vermine !

D'autrefois, il se contentait de hausser les épaules. Le plus souvent, il n'entendait pas les lazzis, ni le bruit mat des projectiles lancés maladroitement.

Il se rapprochait davantage du petit Félicien et forçait le pas pour arriver à l'école. Là, l'orphelin était en sûreté. Le père Bernard, du moins, le pensait.

L A TRAI TRISE DU PETIT FÉLIC IEN

C'était, au contraire, l'endroit où Robineau avait le plus de prise sur le petit garçon... Félicien n'avait pas été longtemps avant de remarquer l'importance de son hardi camarade. Le maître comptait avec Robineau. Tous les autres écoliers l'admiraient. Il fit comme les autres et il rêva, ne le quittant plus des yeux, de devenir son ami. Ce n'était pas très difficile. Robineau-tout-court, caressait le même dessein, avec la certitude que c'était Félicien qui ferait les premiers pas.

L'après-midi, vers le milieu des heures de classe, il y avait une sorte de récréation durant laquelle Robineau exerçait son pouvoir souverain. C'est lui qui organisait les jeux de barre ou de l'ours ; il n'avait pas son pareil à saute-mouton pour enfoncer son poing dans le dos du patient. On aimait jusqu'à sa méchanceté. Celui qui recevait, de lui, une bourrade, en était tout gonflé d'orgueil ; c'était une façon d'être distingué entre tous.

Le jour où Félicien reçut son premier coup de poing du maître de la cour, il pleura rapidement, par acquit de conscience, puis il regarda Robineau avec des yeux si humbles, que le distributeur de torgnolles ne put s'empêcher de demander :

— Eh bien! quoi?

L'orphelin ne trouvait pas la force de parler.

— Voyons, dégoise! Est-ce que je t'ai fait mal?

— Oh! non, murmura enfin le petit, au contraire...

Et il tendit la main à Robineau.

— Bravo, on fera quelque chose de toi, s'écria le puissant capitaine.

Félicien était enrôlé...

A partir de ce moment, il fit, à l'école, partie de la troupe malfaisante.

Dehors, tout le monde fit comme s'il ne s'était rien passé. Il s'agissait de tromper le vieux Bernard qui était du reste à cent lieues de songer à une telle alliance.

Il remarqua seulement une sorte d'accalmie dans les allures batailleuses des quatre amis. Robineau, malin, n'abandonnait pas son souffre-douleur, mais, pendant quelques jours, tout se passa en simples apostrophes. Pendant quelques jours seulement...

L E MARTYRE DU PÈRE BERNARD

Un soir, à la sortie de l'école, Bernard et son petit camarade avaient pris les devants. Robineau et sa troupe suivaient à quelques pas. On était à l'automne, au temps des jours brefs, entre chien et loup. Les gamins, observaient un silence qui ne présageait rien d'heureux. Instinctivement, le vieillard serra plus fort la main de l'enfant.

Au carrefour, il sentit que la petite main essayait de se dégager. Il résista. A ce moment, une voix cria :

— Lâche-le, lâche-le donc!

Félicien, d'un coup sec, retira sa main, puis il fit quelques pas à droite, sans oser regarder, ni le vieillard, ni ses nouveaux amis.

— Tire-toi de là, tire-toi de là, espèce de gourde, reprit Robineau.

Le petit se décida à courir en avant.

Les gamins arrivaient au galop. Le père Bernard ne comprenait pas encore ce qui allait se passer. Robineau et Brunat le dépassèrent d'un côté, Pailloux et Coquerat de l'autre et il sentit que quelque chose le frôlait dans le dos; il se retourna, il vit trop tard qu'il s'agissait d'une forte corde; déjà les quatre sacripants s'étaient croisés, ceux de droite couraient vers la gauche, ceux de

gauche vers la droite. Le pauvre vieux essaya en vain de gesticuler. En deux tours, la corde lui serrait les bras le long du corps. Puis ce fut le tour des jambes. Quand il fut ligotté, Robineau donna le signal du départ.

Le vieux Bernard, debout, immobile, muet, quasi indifférent, regarda fuir ses tourmenteurs. Ils essayèrent de rire, mais la course ou la peur coupait leur élan et leurs rires n'étaient que de petits ricanements pitoyables. Sur le chemin vert, du côté de Chantecaille, une maigre silhouette s'apercevait encore. C'était celle de Félicien; tête basse, à pas furtifs, le petit complice, qui n'avait pas un instant osé regarder ce qui se passait, s'en retournait penaud, au gîte, sans son compagnon habituel...

Qu'importait au vieux Bernard le rire des mauvais drôles qui décampaient, leur vilaine besogne accomplie. Ce qui le décevait profondément, c'était la trahison du petit! A un mouvement qu'il fit pour reprimer un sanglot, il tomba de tout son long sur l'herbe, puis il ne bougea plus, comme ces vieux chevaux usés qui une fois à terre ne songent pas se relever...

Une brume légère enveloppait le chemin. La lune ne se levait pas. La mare était silencieuse. C'est ainsi que le père Bernard pour la première fois se sentit tout à fait seul au monde.

Quand il rentra à la ferme, avec une heure de retard, la corde enroulée autour de son poing, la soupe fumait sur la table :

— Tiens, voilà le père saucisson, cria son fils en riant très haut.

La femme fit chorus, et les deux petits bouviers et la bergère, au bout de la table. Une chandelle éclairait mal les visages. Le vieux n'osa pas fouiller du côté de Félicien... Lui aussi riait, le bonhomme s'en doutait.

Et tout le soir, l'aventure du père Bernard fit les frais de la conversation.

— T'es trop bête, disait le fils.

— V'êtes trop bon, ça devient de la maladie, disait la bru.

Et la bergère, qui avait la langue bien pendue, raconta une foule d'histoires de revenants et de diableries où la corde jouait le principal rôle.

Le lendemain, le vieux ne fit aucune allusion à la scène du carrefour seulement, en le menant à l'école, il ne donna pas la main à Félicien. Ils marchèrent côte à côte, sans parler. Ils s'en revinrent de même. Les quatre vauriens ne se montrèrent pas.

Mais, à l'école et aux yeux de Félicien, Robineau s'était grandi de cent coudées, car



LE MARTYRE DU PÈRE ESNARD

Le vieux Bernard, debout, immobile, muet, quasi indifférent, regarda fuir ses tourmenteurs.

(Page 766, col. 2.)

Composition de Géo Dupuis.

c'était Robineau qui avait eu l'idée du ligo-tage.

Il vécut sur ses lauriers tout l'hiver. Quelques escarmouches avec, comme projectiles, des boules de neige, ne valent pas la peine d'être consignées... Robineau-tout-court, à qui ses succès avaient donné de l'orgueil, ne s'intéressait plus qu'aux entreprises un peu compliquées. Il réfléchissait longuement, penché sur son pupitre, comme un général sur une carte d'état-major. Entre temps, il s'acharnait à abêtir son féal, Pailloux, robuste et borné et qui devenait petit à petit, entre ses mains expertes, un chenapan redoutable.

Le père Bernard n'avait pas besoin de nouvelles secousses. Depuis la trahison de Félicien, il vivait en lui, sombrement. Ayant jugé, une fois pour toutes, que son « p'tit » était passé à l'ennemi, irrévocablement, il ne fit rien pour le reconquérir. L'amitié de Félicien avait duré quelques mois à peine, sorte d'été de la Saint-Martin dans l'extrême automne de sa vie. Mais il y a des mois que le souvenir dilate jusqu'à leur donner des figures d'années.

La mémoire du père Bernard ne remontait plus bien haut. Le beau temps de sa vie n'était plus, même en lui. Comme les bœufs au pâturage, il avait oublié les herbes qui avaient nourri sa jeunesse. Il ruminait incessamment l'amitié spontanée mais hélas! fugitive de ce petit être qui n'avait plus d'autre parent que lui, d'autre toit que celui de Chantecaille...

Mais son amour à lui pour Félicien était indestructible. Le vieillard taciturne était devenu le chien de plus en plus fidèle et obéissant à mesure qu'on le bat davantage. Le garçonnet avait adopté un petit air fier, satisfait, dédaigneux qui cadrait bien aux nouvelles dispositions du père Bernard. C'était le premier qui avait l'air de conduire le second en laisse.

Plus une parole ne sortait de cette bouche ridée et figée qui les premiers jours se penchait passionnément chaque matin vers le front chétif du jeune pensionnaire.

— Tu sais, lui dit un matin, Félicien, je sais marcher tout seul et je connais le chemin. Tu peux rester avec tes poules.

Le vieux ne répondit pas. Il conduisit, comme à l'habitude, l'être qui lui avait été confié, surveillant ses gestes, épiant les embûches du chemin. Jusqu'au bout il ferait son devoir.

Cette tristesse perpétuelle et ce mutisme agacèrent son fils et sa bru qui ne lui épargnèrent aucune vexation. Tout leur était sujet de querelle. Ils le rudoyèrent comme un mauvais domestique.

— Mais parle donc bougre de feignant, cria un jour le fils dans la figure du vieux, comme s'il avait été sourd.

— Feignant? se contenta de répéter le père Bernard, mais avec un tel accent de sincérité, un tel air de reproche que l'autre n'osa pas insister.

Félicien s'enhardissait. Un soir, le vieux couché, il s'empara d'un de ses sabots et le brisa dans toute sa longueur. « Là, comme ça, se disait-il, m'en voilà débarrassé pour une journée. »

A l'heure du départ pour l'école, le père Bernard était à son poste, sa paire de sabots sous le bras, pour la faire réparer au village. Il fit tout le chemin, nu-pieds, dans la boue glacée de février.

Son martyre continua encore des mois. Car, même aux heures où les petits monstres l'oubliaient pour une autre victime, il continuait de souffrir. A la dérobée, il fixait peureusement, anxieusement son petit compagnon. Son vieux cœur battait, ses mains étaient prêtes à se tendre :

— Toi aussi, mon petit, toi aussi? Pourquoi?

Puis il sentait le froid de la solitude et du mépris lui glacer tout le corps, il baissait les yeux vers l'herbe rude du chemin, il laissait baller ses bras fatigués, il rentrait en lui, il oubliait de se plaindre...

Félicien lui cacha tour à tour, son couteau, son cache-nez, sa casquette; que de gifles, que de fessées, il eût méritées. Mais, pour le vieillard, il était sacré. Il n'était pas de la famille. On ne savait d'où il venait. C'était un petit bourgeois aux membres grêles qui n'avait pas de parents et qui inspirait de la pitié. Qu'importait au père Bernard que Félicien eût l'âme vile. Il y a comme cela des petits animaux de luxe à qui l'on pardonne plus aisément leurs méfaits qu'à toute autre bête utile... Félicien était l'angora paresseux et voleur sur lequel on ne lève pas la main...

M AIS IL Y A DES LIMITES A TOUT

Félicien raconta un matin que le père Bernard avait été fortement secoué à la ferme à cause de la perte de plusieurs volailles. Robineau-tout-court aussitôt se frappa le front. Il avait trouvé un tour inédit à jouer au vieil homme ténébreux.

Tout fut improvisé le jour même. Robineau n'aimait pas le « réchauffé ». Il se dispensa de l'école l'après-midi et à cinq heures tout était prêt.

Félicien joua son rôle en maître comédien.

Au retour du village, comme il s'en revenait au côté du vieux Bernard, — il s'arrêta tout à coup et fit signe à son compagnon d'écouter :

- Tu entends? qu'est-ce que c'est que ça.
- Ça, c'est une dinde de chez nous...
- On dirait qu'a crie du côté de la mare.
- Faut aller voir.

Le pauvre homme se prenait de lui-même au piège. C'est qu'il aimait ses bêtes et ce gloussement tragique dans la solitude des champs lui fendait l'âme.

Ils s'approchèrent vivement de la mare. Un gros dindon, un des plus beaux du troupeau, se débattait au milieu des roseaux, à quelques mètres du bord et gloussait, éperdu.

— Il est fichu, dit Félicien.

— Non, murmura Bernard entre ses dents et il dévala en courant vers la mare.

Le dindon qui l'avait reconnu se débattit de plus belle.

Le père Bernard ne réfléchit pas. Une planche à laver, appuyée d'un côté sur le bord, s'avancait vers la pauvre volaille en péril : il y courut, il s'élança. Mais la planche était mal équilibrée et à peine y avait-il posé les deux pieds qu'elle bascula et laissa choir le pauvre homme au beau milieu de l'eau. Sa chute fit un grand bruit. Le dindon effrayé, cassa la ficelle qui le retenait et s'envola lourdement, tandis que quatre éclats de rires bien connus partaient d'un buisson voisin.

La mare n'était pas profonde, mais elle était fort vaseuse et le père Bernard sentit qu'il enfonçait sans qu'il pût se raccrocher à quelque chose de solide. Les roseaux cédaient sous ses mains. L'eau lui montait jusqu'au milieu de la poitrine.

Sur le haut du talus, entre les deux peupliers, les cinq polissons se tenaient les côtes, en dansant la gigue. Tout tremblant d'impuissance et de ressentiment, le vieil homme tourna un instant les yeux dans la direction du groupe. Il ne vit que Félicien et tendit vers lui ses deux poings, tout à coup haineux.

Grelottant, boueux, sordide, nu-pieds, — car ses sabots étaient restés au fond de la vase — le père Bernard rentra seul au domaine et se mit au lit. Une fluxion de poitrine faillit l'emporter. Mais il y avait dans ses yeux une étrange volonté de vivre. Il guérit et la vie reprit comme s'il ne s'était rien passé.

Quatre fois le jour Bernard et Félicien allaient de Chantecaille à l'école et de l'école à Chantecaille. Le vieil homme n'était pas plus bavard que par le passé, mais sa grande bonté était morte en lui. Il menait Félicien à coups de taloches et Félicien filait doux, l'échine courbée.

Robineau, un moment désorienté par la maladie du père Bernard, reprit vite en main sa besogne de bourreau. L'exaspération du vieillard le cingla. C'était maintenant la vraie guerre, avec dans chaque camp l'idée de faire du mal. D'un côté, quatre vauriens sans pitié, de l'autre un grand vieil homme aux yeux sournois. Entre les deux, comme une proie, Félicien encouragé, excité par les uns, rabroué et giflé par l'autre.

La plaine vit d'étranges luttes. La terre et les cailloux volaient. Félicien maintenu par une poigne de fer servait de bouclier au père Bernard et recevait souvent des coups qui ne lui étaient pas destinés. Armé d'un gourdin, le vieux mit plusieurs fois ses ennemis en déroute, mais le gourdin fut confisqué et la jeune troupe eut bientôt constamment le dessus. Le vieux d'ailleurs s'essouffait vite et céda la place, courant lourdement vers le domaine ou vers le village, chercher un refuge.

Il n'attaquait jamais, se défendant simplement au hasard, comme une bête traquée, qui ne calcule pas ses ruades ni ses coups de dents.

Au milieu de ces luttes incessantes, une idée fixe guidait le vieux : conduire le petit à l'école. Il oubliait mille menus détails de l'existence quotidienne ; à Chantecaille, on ne comptait plus sur lui ni pour la soupe, ni pour le grain à donner aux volailles. Toute sa vie consistait à mener le petit à l'école.

Félicien, de son côté, n'avait qu'une pensée : échapper au vieillard obstiné. Dès le seuil passé, il prenait sa course jusqu'à ce qu'il ait atteint ses compagnons qui, le plus souvent, venaient au devant de lui et le prenaient sous leur protection. Parfois Bernard regagnait du terrain, les dépassait sans avoir l'air de rien, puis se retournait, distribuait des coups de sabots et empoignait par le bras Félicien, le serrait à le faire crier.

Et une nouvelle bataille s'engageait.

OÙ LA MARE VENGE LE VIEUX

Un soir, — c'était par un pluvieux jour d'octobre, — les cinq écoliers et le vieillard s'en revenaient en tas par le chemin vert. Il faisait froid et chacun était recroquevillé sous son capuchon.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la mare, des grenouilles que la pluie inspirait se mirent à coasser.

— Les sales bêtes, dit Félicien. Si on les faisait taire.

Car le petit Félicien, malgré sa maigreur et

son teint olivâtre était devenu un luron qui élevait la voix et tranchait sur tout.

— Chiche! dit Robineau. Halte!

— Y pleut! faut rentrer, grogna le vieux.

— La paix, dit Félicien. Moi, je reste ici. Tu peux t'en aller.

— Non, je ne partirai pas.

— C'est ce que nous allons voir, cria Robineau.

Et d'un brusque coup de tête dans la poitrine, il envoya le père Bernard rouler dans la boue. Les quatre autres s'acharnaient si méchamment sur lui que, moitié glissant, moitié courant il s'enfuit à travers un guéret vers un ravin enfermé dans une épaisse haie où il s'était déjà, plusieurs fois, réfugié. Son vieux cœur, usé, battait très vite, essoufflé. Jamais ses persécuteurs n'avaient mis pareil acharnement à le chasser. On eût dit qu'ils le chassaient pour la dernière fois. Jamais, de son côté, il ne s'était senti aussi désespérément malheureux. Tout son corps tremblait. Il se laissa tomber sur une grosse pierre, rugueuse et humide, au fond du petit ravin. Ses yeux avaient des éclairs et son visage était tourné vers un trou de lumière dans la haie par où il pouvait apercevoir les deux grands peupliers de la mare. On eût dit un vieux sanglier tapi dans sa bauge.

Des mots, des mots sortaient maintenant de ses lèvres qui en étaient d'ordinaire si avarés. Le trop plein débordait du vase:

— Ça ne peut pas durer... Y sont trop méchants... J'suis trop malheureux... ça ne peut pas durer... J'serai vengé... J'serai vengé...

Il se tut. La pluie avait cessé. Une brume épaisse s'étendait alentour.

Tout à coup un cri perçant troua le silence, bientôt suivi d'appels angoissés:

— Au secours! au secours! vl'à qui s'noie...

Le père Bernard ricana..

— Y s'noie, qui qui s'noie?... N'importe qui qu'c'est, c'est bien son tour.

Et il se recroquevilla dans son buisson d'épines.

La voix de Robineau reprit, altérée, méconnaissable:

— Galope à la ferme, toi. Toi, va cri (1) le vieux.

Le vieux se blottit dans une sorte d'excavation, reste d'une ébauche de carrière. Que lui importait qu'un des vauriens soit en péril... Ça devait arriver... C'était sa vengeance...

(1) Va chercher,

— Père Bernard! Père Bernard! criaient les voix des enfants.

— Père Bernard! criait un écho affaibli de la mare aux gosses.

Le vieux, obstiné, ne bougea pas, ne répondit rien.

Bientôt les voix s'éloignèrent, non du côté du village, mais bien du côté de la ferme, du côté de Chantecaille.

Les voix se turent tout à fait.

Le silence effraya le père Bernard. Il sortit enfin de sa tanière. Dans la brume, les mains en avant, les yeux mauvais, la lèvre pendante il marcha, lourdement, vers la mare.

Encore un tour sans doute qu'ils lui avaient joué. Il n'y avait personne autour de l'eau, rien ne bougeait à la surface. La brume remuait comme une fumée. Elle s'écartait un moment, puis revenait. Le vieil homme était maintenant tout près de l'eau. Qu'est-ce donc qui l'attirait ainsi? Dans les roseaux là bas, une masse sombre flottait, un petit capuchon noir, un béret... Bernard entra dans l'eau, sans hésiter... Il tira à lui le capuchon... Comme il était lourd!... Le béret resta accroché et quelque chose de blanc apparut, de tout blanc, de lumineux, rond et poli comme un visage...

Le vieux Bernard poussa un rugissement et lâcha le vêtement.

Il avait reconnu le cadavre du petit Félicien.

Mais son cœur était tout à fait usé, la source de ses larmes était tarie. Il ne pleura pas. Il ne sentit aucune peine le mordre aux entrailles.

Il tendit à nouveau la main vers l'épave, puis vers le béret. Il déposa le tout sur la berge et s'en fut vers Chantecaille.

Il rencontra la troupe des gamins et des fermiers.


— Il est neyé! dit-il simplement et il continua son chemin, vers la ferme, vers la soupe. Personne ne put lui en tirer davantage.

Depuis ce jour, le père Bernard est tout à fait tombé en enfance. Il va tous les jours, sauf le jeudi et le dimanche, de la ferme au village. Il s'arrête quelquefois près de la mare, il se tapit dans le ravin. Il court comme si on le poursuivait. Les gamins cependant ne cherchent plus à le faire souffrir. Il n'existe plus pour eux. Et ils ont raison : ils l'ont tué le même jour que leur petit camarade...

JACQUES DES GACHONS.

(Droits de traduction réservés.)





VISION DU PASSÉ

L'ÉVÊQUE. — *Je vous rebois encore valsant avec lui... Il valsait bien...*
(Page 778, col. 1).

Monseigneur en Vacances¹⁾

PIÈCE INÉDITE EN UN ACTE DE
Jules CLARETIE,
de l'Académie Française

Représentée au **THÉÂTRE FEMINA.**
le 21 mai 1907

DISTRIBUTION

MADAME BUDIN	M ^{me} BLANCHE PIERSON
MADELEINE	M ^{me} LYNNÈS
MONSEIGNEUR DURET	M. DE FERAUDY

Un salon, au rez-de-chaussée, dans une maison du XVIII^e siècle, à la campagne. Des livres, des papiers. Une table. Fenêtre donnant sur un jardin. De grands arbres. Des fleurs. Le chaud soleil d'un beau jour d'automne.

SCÈNE I

L'ÉVÊQUE, MADELEINE

Madeleine, vieille femme portant encore un vague costume de paysanne.

L'Évêque est assis près de la fenêtre ouverte. Dans son fauteuil, devant le guéridon où il va prendre son café, il regarde au loin la pelouse ensoleillée. Madeleine lui sert son café.

L'ÉVÊQUE. — Ah! Il fait bon ici! Et je ne suis pas fâché, ma bonne Madeleine,

d'échapper encore un peu aux soucis de l'administration... Mes vacances vont finir... Mon diocèse me réclame... Ah! quand il va falloir quitter ce coin de Ville-d'Avray où je me suis reposé un moment, je ne serai pas très gai, Madeleine...

MADELEINE (*souriant*). — Monseigneur sera

(1) Entered according to act congress, in the year 1907, by Jules Claretie, in the office of the Librarian of congress at Washington all rights reserved.

enchanté. Il retrouvera dans son diocèse des gens qui seront heureux, bien heureux de le revoir...

L'ÉVÊQUE. — Mes prêtres?

MADELEINE. — Vos pauvres.

L'ÉVÊQUE. — Oh! ils ont l'habitude de m'écrire dans mes villégiatures et il faut bien que je leur réponde. Ils ont eu de mes nouvelles.

MADELEINE. — Trop fréquentes, Monseigneur. Monseigneur s'est ruiné en timbres-poste cet été. Et s'il n'y avait que les timbres-poste! Mais c'est ce qu'ils recourent, les timbres-poste...

L'ÉVÊQUE. — Que voulez-vous, Madeleine, je fais des économies à la campagne. Il faut bien que je les partage...

MADELEINE. — Avec ceux qui n'en font pas!

L'ÉVÊQUE. — Ah! si vous exigez que les pauvres fassent des économies à présent!

MADELEINE. — Les pauvres, non, mais les mendiants. Ce sont toujours les mêmes qui demandent.

L'ÉVÊQUE. — Probablement, Madeleine, parce que ce sont toujours les mêmes qui souffrent.

MADELEINE. — Seulement il est inutile de se priver pour des gens qui passent leur vie à tendre la main!

L'ÉVÊQUE. — Est-ce que je me prive de quelque chose, ma bonne Madeleine? Est-ce que les œufs que vous m'avez servis tout à l'heure n'étaient pas très frais? Est-ce que le pigeon aux petits pois n'était pas excellent?... Me priver? Mais je pécherais presque par gourmandise, grâce à vous, Madeleine, qui êtes un cordon bleu...

MADELEINE. — Oh! Monseigneur!

L'ÉVÊQUE. — Un cordon bleu, je répète le mot... et qui me prenez par mon faible: le café... Je dois dire pourtant qu'il a un goût de chicorée, ce matin, votre café...

MADELEINE. — Monseigneur!... De la chicorée dans le café! Jamais. Ce serait un blasphème!

L'ÉVÊQUE. — Un blasphème?... Oh! n'exagérez pas, Madeleine. Tout est relatif. Il n'y a pas de chicorée, je veux bien vous croire puisque vous me le dites, mais votre café a le goût de chicorée, et c'est trop... A l'École Polytechnique, lorsque j'étais fourrier...

MADELEINE. — Cela m'étonne toujours

quand Monseigneur me dit comme ça qu'il a été à l'École Polytechnique...

L'ÉVÊQUE. — Et pourquoi cela vous étonne-t-il, Madeleine?

MADELEINE. — Mais, dame, Monseigneur, avec tout le respect que je dois à Monseigneur, autant Monseigneur me paraît superbe avec sa crosse d'évêque... autant...

L'ÉVÊQUE. — Autant je vous semble improbable avec le costume de polytechnicien?... C'est que je n'ai pas toujours été vénérable, ma bonne Madeleine... J'ai porté l'uniforme... J'ai failli être soldat...

MADELEINE. — Soldat!

L'ÉVÊQUE. — Parfaitement. Je serais aujourd'hui... je serais... je serais probablement mort en quelque coin d'Alsace ou de Lorraine... ou je serais général... en retraite!...

MADELEINE. — Je ne vois pas Monseigneur en uniforme de général... l'épée au côté, là...

L'ÉVÊQUE. — Je l'ai portée cependant, l'épée...

MADELEINE. — A Polytechnique?

L'ÉVÊQUE. — Et le bicorne... J'ai, là-bas, dans un tiroir du palais épiscopal, une vieille photographie effacée à demi où je me campe fièrement dans mon uniforme, à côté de camarades qui ont disparu maintenant ou qui sont devenus des personnages, des académiciens, des ministres.. Je me rappelle... quand j'apportai cette photographie à ma pauvre vieille mère, elle me dit: « Gontran! c'est toi qui as l'air le plus militaire de tous! » Et c'était vrai... Je relevais ma moustache, je m'appuyais au pommeau de l'épée. Et voilà... Eh bien, Madeleine, quand j'étais fourrier à l'École Polytechnique et que je m'occupais des vivres et du café, je vous réponds qu'il n'y avait pas de chicorée dans le moka...

MADELEINE. — Voulez-vous que je vous dise, Monseigneur? Vous n'aimez pas le café!

L'ÉVÊQUE. — Je n'aime pas le café?

MADELEINE. — Si Monseigneur aimait vraiment le café, il n'y mettrait pas autant de sucre. Ce que boit Monseigneur, ce n'est pas du café, c'est du sirop.

L'ÉVÊQUE. — Alors j'aime le sirop de café, Madeleine!

MADELEINE. — Et ce qui sent la chicorée, c'est le sucre. On fait du sucre avec tout aujourd'hui.



PÉCHÉ MIGNON

L'ÉVÊQUE. — *Un cordon bleu, je répète le mot... et qui me prenez par mon faible : le café...*
(Page 772, col. 1.)

L'ÉVÊQUE — Comme on fait tout avec rien!...

MADELEINE. — C'est égal, je voudrais bien voir la photographie de Monseigneur avec son épée.

L'ÉVÊQUE. — Vous la verrez, Madeleine.

MADELEINE. — Une épée! Quand on pense!.. Monseigneur aurait tué des gens au lieu de les secourir, de les sauver!...

L'ÉVÊQUE. — A quoi tient la vie!...

MADELEINE. — Monseigneur aurait été maréchal au lieu de devenir cardinal...

L'ÉVÊQUE. — Il n'y a plus de maréchaux, Madeleine, et je ne tiens pas à devenir cardinal.

MADELEINE. — Pourtant, Monseigneur, la robe rouge...

L'ÉVÊQUE. — A Rome, les cardinaux sont tenus de ne sortir qu'en carrosse et j'aime à marcher à pied partout, même dans la ville Eternelle.

MADELEINE. — Au fait, Monseigneur avait pour être militaire un sentiment trop profond...

L'ÉVÊQUE. — Un sentiment! Quel sentiment, Madeleine?

MADELEINE. — L'amour du prochain.

L'ÉVÊQUE. — Vous êtes plus et mieux qu'un cordon bleu. Madeleine... Vous êtes psychologue...

MADELEINE. — Psy...

L'ÉVÊQUE. — Vous ne mettez pas de chicorée dans mon café et vous lisez dans mes pensées... Oui, l'amour, l'amour du prochain... Un bien beau mot, Madeleine, et que je n'ai pas à vous expliquer, à vous qui avez aimé votre mari, élevé vos enfants, qui adorez vos petits-fils... L'amour du prochain!... Ce sentiment-là contient tous les autres... Et comme on le prodigue, ce mot! Comme on le banalise!... Aimer?... On dira : « j'aime le café... » et « j'aime les pauvres!... » Et c'est le même mot. Et c'est peut-être la même chose... Allons, Madeleine, maintenant je vais faire ma sieste... On est si bien, là!... Et jusqu'à une heure, une heure et demie, je n'y suis pour personne... Pour personne!

MADELEINE. — Bien, Monseigneur!

Elle sort pendant que l'Évêque avance un peu son fauteuil, encore près de la fenêtre, et regarde devant soi, souriant, calme, heureux.

SCÈNE II

L'ÉVÊQUE, seul

L'ÉVÊQUE. — Il y a tout de même un grand fond d'égoïsme dans l'homme! Je suis heureux parce que je suis seul. Tu es loin de ton troupeau, berger, et cet éloignement te plaît. Tu oublies, tu digères. Et cependant, là-bas, la misère continue, l'éternelle misère humaine!... Je me plains d'un café qui a un arrière-goût d'amertume et combien plus amère l'existence de milliers et de milliers de gens qui n'auront jamais, jamais, jamais l'impression de halte reposée que j'éprouve maintenant à cette minute!... J'ai pourtant la conviction de faire mon devoir, et de mon mieux, de

secourir et de sauver, d'aimer son prochain, comme disait la brave Madeleine... Aimer!... Aimer!... Dire que la solution de tous les problèmes tient dans ce seul verbe!... Il n'y a pas de question sociale, il y a une question morale, une question fraternelle... « Aimons-nous les uns les autres... » Et voilà une maudite araignée qui vient de sauter sur une mouche... Ah! nature, nature!... *(Il se lève, donne une pichenette à une toile d'araignée.)* Voilà la mouche sauvée! Oui, mais l'araignée ne déjeunera pas ce matin!... Arrangez donc les choses!... On peut du moins penser à donner à déjeuner aux hommes.

SCÈNE III

L'ÉVÊQUE, MADELEINE

MADELEINE. — Monseigneur, je vous demande pardon...

L'ÉVÊQUE. — Qu'y a-t-il, Madeleine?

MADELEINE. — Une dame... C'est une dame... très bien... qui insiste pour voir

Monseigneur... Elle sait que Monseigneur est en villégiature ici... Elle a un service à lui demander... Et elle a dit comme ça que si Monseigneur voulait bien jeter les yeux sur sa carte... Elle est d'Angers, Monseigneur, c'est une dame d'Angers...



UN PETIT EXAMEN DE CONSCIENCE

L'ÉVÊQUE. — *Tu es loin de ton troupeau, berger, et cet éloignement te plait. Tu oublies, tu digères.*
(Page 774, col. 1.)

L'ÉVÊQUE. — D'Angers? Ah! les compatriotes!... Voyons cette carte! (*Madeleine lui donne la carte.*) Madame V^{ve} Amélie Budin!... M^{me} Budin!

MADELEINE. — Monseigneur recevra cette dame?

L'ÉVÊQUE. — Moi? Si je recevrai M^{me} Budin!... Faites entrer M^{me} Budin, Madeleine!... M^{me} Budin!...

Il s'est levé, un peu agité, mais dominant bien vite son émotion rapide. Madeleine introduit M^{me} Budin, femme d'un certain âge, très simplement vêtue, presque pauvre.

SCÈNE IV

L'ÉVÊQUE, MADAME BUDIN

L'ÉVÊQUE. — Vous, Madame!... A Paris, vous!... A Paris, je veux dire à Ville-d'Avray!...

MADAME BUDIN. — Vous me reconnaissez, Monseigneur?

L'ÉVÊQUE. — Comment ne vous reconnaîtrais-je pas?... Vous n'avez pas changé malgré...

MADAME BUDIN. — Malgré les années, vous pouvez le dire, Monseigneur, et malgré les chagrins...

L'ÉVÊQUE. — Les chagrins?

MADAME BUDIN. — La vie. Vous avez eu la bonté de m'écrire un mot qui m'a profondément touchée lorsque j'ai perdu mon mari...

L'ÉVÊQUE. — J'avais été touché moi-même en voyant, par la lettre de faire part, que vous vous souveniez de moi quand ce malheur vous est arrivé... Il y a... il y a... combien de temps y a-t-il?

MADAME BUDIN. — Six ans. Et depuis six ans, seule, sans ressources... mon mari avait, avec ma petite dot, mangé sa fortune... j'ai tâché de revivre ma vie, comme on dit aujourd'hui, en la refaisant moi-même... en travaillant... Vous vous rappelez peut-être, Monseigneur, si vous daignez vous souvenir de moi, que j'avais, étant jeune fille, des velléités littéraires?... A Angers, je faisais des vers qui passaient pour poétiques... à Angers...

L'ÉVÊQUE. — Qui l'eussent été partout!

MADAME BUDIN. — Alors, n'ayant point de métier — puisque mes parents ne m'en avaient pas fait apprendre un — j'ai tâché d'utiliser mes pauvres petites aptitudes pour vivre et, comme j'eusse fait de la couture ou peint des éventails, j'ai écrit... J'ai écrit des livres... Ah de tout petits livres... pour les enfants... des livres d'éducation... qu me donnent l'illusion de croire que je suis une maman en étant utile aux

autres femmes, celles qui ont la joie d'être mères...

L'ÉVÊQUE. — Et alors?

MADAME BUDIN. — Et alors, Monseigneur, c'est à propos d'un de ces livres, que je viens commettre l'indiscrétion de me rappeler à vous... Je voudrais présenter le volume que voici à un concours de l'Académie Française... au prix Montyon... et c'est pour le porter moi-même au secrétariat que je suis venue à Paris... Je n'habite pas très loin, du reste... Vernon... La vie y est meilleur marché...

L'ÉVÊQUE. — Mais, chère Madame, un prix Montyon... L'Académie Française!... Je ne suis pas de l'Académie... Je ne comprends pas très bien...

MADAME BUDIN. — Je vais vous expliquer Monseigneur. On m'a dit que M. de Tournières... le comte de Tournières...

L'ÉVÊQUE (*avec un mouvement involontaire à peine perceptible*). — M. de Tournières! Ah!...

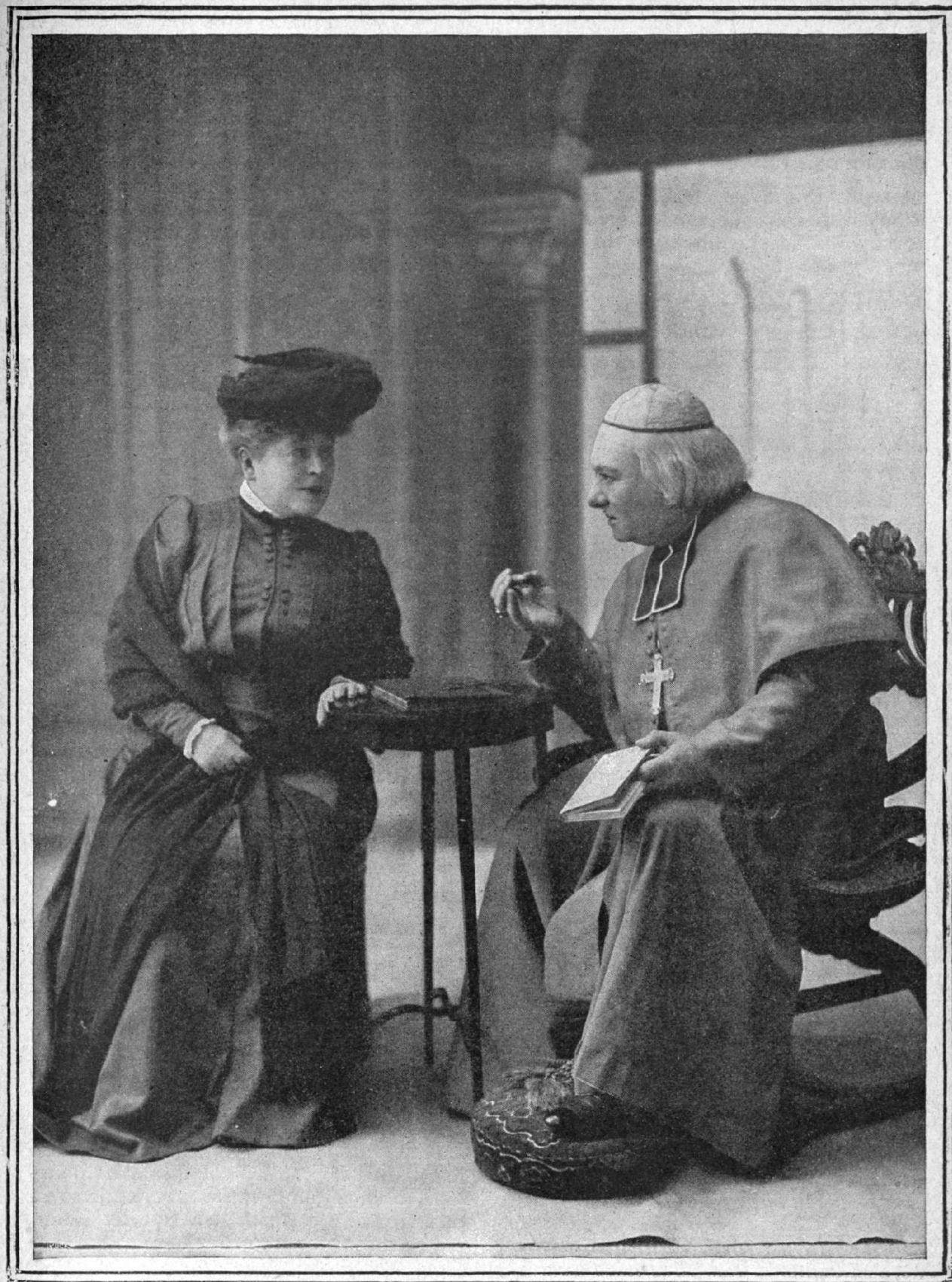
MADAME BUDIN (*timidement*). — Oui, M. de Tournières était très influent dans les commissions, très écouté, ce qui est tout naturel et que s'il voulait bien s'intéresser à mon pauvre petit livre...

L'ÉVÊQUE. — Mais si M. de Tournières est influent et il doit l'être, pourquoi ne vous adressez-vous pas tout simplement, tout uniquement à lui?... Vous l'avez connu autrefois à Angers... quand nous étions... quand j'étais jeune...

MADAME BUDIN. — Oui, Monseigneur, je l'ai connu. Et c'est précisément pour cela que je ne voudrais pas faire appel à ces souvenirs... Je serais... Je serais gênée...

L'ÉVÊQUE. — Gênée! Je comprends moins encore. Je ne comprends pas du tout.

MADAME BUDIN. — M. de Tournières ne doit, de la jeune fille qu'il a connue, avoir gardé qu'un souvenir vague... je ne dirai pas désagréable, mais...



L'ENTREVUE

L'ÉVÊQUE. — *Mais, chère Madame, un prix Montyon... L'Académie Française !... Je ne comprends pas très bien...*

MADAME BUDIN. — *Je vais vous expliquer, Monseigneur. (Page 776, col. 2.)*

L'ÉVÊQUE. — Ah! voyons, voyons!... Je n'y suis plus du tout... Mais M. de Tournières... oui, M. de Tournières... eh! bien!... mais... c'était aux bals de la Préfecture... je m'en souviens fort bien... un de vos danseurs préférés... Je vous revois encore valsant avec lui... Il valsait bien... Ah! oui, c'était un bon valseur!

MADAME BUDIN. — Mais, Monseigneur, s'il m'est permis de me souvenir, vous aussi... vous aussi vous étiez un bon valseur!

L'ÉVÊQUE. — Moi?...

MADAME BUDIN. — Vous étiez...

Elle cherche le mot.

L'ÉVÊQUE. — Dites-le... J'étais svelte... Et je ne le suis plus!... Moi, un valseur! Monseigneur Duret tournant sur la *Valse des Roses!*

MADAME BUDIN. — Des roses!... Des roses de Noël!

L'ÉVÊQUE. — Des roses de Noël! (*Il s'arrête un peu ému et regarde M^{me} Budin d'un air interrogateur.*) Pourquoi me parlez-vous des roses de Noël?

MADAME BUDIN. — Parce que le livre que je voudrais présenter à l'Académie est un livre de botanique... Ouvrage utile aux mœurs, dit le texte du concours... Il s'appelle : *Promenades à travers mes fleurs...* Je voulais mettre : *Voyage autour de mon jardin...* Mais il y a Alphonse Karr... Et, en apprenant à aimer les fleurs, j'apprends à aimer les êtres... Il y a une leçon de morale dans une pensée, une violette... dans tout...

Elle tend le volume à l'Évêque.

L'ÉVÊQUE (*parcourant le livre*). — Ombellifères! Papavéracées!... Monocotylédones!... — Oh! les pauvres enfants!

MADAME BUDIN. — Je ne cite ces noms que pour ajouter qu'il faut les savoir mais les oublier bien vite!... Par exemple, les lauréennes... je mets lauriers..., les nyctaginées, la belle-de-nuit!

L'ÉVÊQUE. — La Belle-de-Nuit!... Pour les enfants! (*Il lit.*) « La rose de Noël, fleur et sourire d'hiver... » Je tombe là-dessus comme si j'avais cherché... Croirez-vous, chère Madame, je vais vous faire un aveu, me confesser à vous, oui, me confesser. Croirez-vous que jamais ce nom « Rose de Noël » n'est prononcé devant moi sans

que je pense un peu à vous, sans que je revoie... oh! dans un lointain vapoureux... la jeune fille à laquelle un pauvre petit polytechnicien de ma connaissance qui voulait se faire soldat — dame! au lendemain de la guerre d'Italie... Magenta! Solférino!... c'était tentant — offrait, dans un bal, un de ces bals dont la musique est finie — deux ou trois roses de Noël cueillies dans le jardin de ses pauvres parents, au bord de la Loire...

MADAME BUDIN. — Je me souviens ..

L'ÉVÊQUE. — Ah! Images effacées, perdues dans du brouillard! Je pécherais si je disais dans une vapeur d'encens!...

MADAME BUDIN. — Si j'osais, Monseigneur, je vous ferais un aveu, moi aussi. Je me confesserais, en vous demandant l'absolution.

L'ÉVÊQUE. — Dites... Parlez.

MADAME BUDIN. — En songeant à ce bouquet de roses blanches — pardonnez-moi d'avance — excusez-moi, Monseigneur — oui, en y songeant, j'ai fait... j'ai écrit sous ce titre, *Les Roses de Noël*, une pièce de théâtre...

L'ÉVÊQUE. — Et vous ne venez pas me demander de la recommander à la Comédie-Française?

MADAME BUDIN. — Oh! Monseigneur!... Non. Elle a été jouée, ma pièce... dans une représentation de bienfaisance... et même à ce moment-là, si j'avais osé, je vous aurais demandé de venir au fond d'une loge.

L'ÉVÊQUE. — Oh!...

MADAME BUDIN. — Pour les pauvres!...

L'ÉVÊQUE. — Mais je n'ai jamais mis les pieds dans un théâtre depuis... depuis Angers, je crois... depuis Rachel aussi... J'allais au parterre en uniforme! — Rachel!... Horace!...

Rome, l'unique objet de mon ressentiment! Rome!...

Eh! bien, qu'est-ce que je dis?... Si l'on m'entendait à Rome!... Non, le théâtre m'est interdit, Madame Budin... Et pourtant... l'autre jour il m'est arrivé une aventure vraiment curieuse; à la fête, ici même, j'avise un prêtre, un brave homme à bonne figure de prêtre, qui, appuyé contre un arbre, fumait sa pipe non loin d'un théâtre forain. Je m'approche, je lui dis: « Fumer, n'est pas un crime, le tabac n'est pas un



APRÈS LA VISITE

L'ÉVÊQUE (*présentant son anneau pastoral à M^{me} Budin*). — *Mon anneau ! L'anneau des fiançailles avec ce qui est éternel !...* (Page 782, col. 2.)

péché, mais publiquement la pipe à la bouche, un prêtre en soutane. — Eh! bien, quoi, me répond-il, je prends l'air pendant un entr'acte! Je joue *L'Abbé Constantin*, là, à côté! » J'ai vu l'abbé Constantin sans le vouloir!... Et comme pour me railler plus encore, savez-vous ce que la musique des chevaux de bois jouait précisément pendant que tournaient, tournaient les petits cavaliers à têtes blondes?... La valse des jeunes années, la valse des bals de la préfecture, la *Valse des Roses*!

MADAME BUDIN (*attendrie, très simple*). — Eh! bien, c'est ma comédie, Monseigneur. La pauvre petite aventure d'une femme en cheveux blancs qui retrouve des roses blanches oubliées dans un livre et qui se demande pourquoi celui qui les avait données n'avait rien dit... autrefois... en les donnant!

L'ÉVÊQUE (*gravement*). — Peut-être avait-il ses raisons pour ne point parler.

MADAME BUDIN. — Il n'y avait qu'une raison... C'est...

L'ÉVÊQUE. — Ne la dites pas... Ou plutôt, puisque nous parlons de ces ombres, disons tout en leur faisant miséricorde.

MADAME BUDIN. — C'est qu'il n'aimait pas la jeune fille...

L'ÉVÊQUE. — C'est qu'il savait que la jeune fille en aimait un autre!

MADAME BUDIN. — Un autre!

L'ÉVÊQUE. — Un autre qui portait un beau nom, un très beau nom, et qui était charmant, et qui faisait déjà des vers délicieux. Il n'en fait plus. Il fait de la politique et de l'Histoire. Mais il en a fait, des vers. Et la jeune fille les écoutait et le petit Polytechnicien, fils d'un épicier d'Angers qui s'était saigné à blanc pour le faire entrer à l'École, savez-vous ce qu'il avait envie de faire, le pauvre petit Polytechnicien? Il avait envie de tirer l'épée inutile qui lui battait sur les jambes et de la croiser avec le fer de ce M. de Tournières qu'il se tenait à quatre pour ne point provoquer!

MADAME BUDIN. — M. de Tournières?

L'ÉVÊQUE. — Le comte de Tournières qui écrivait bien, qui parlait bien, qui avait un beau nom, qui battait les jockeys aux courses d'Angers et qui était un tout autre personnage qu'un humble officier de fortune offrant comme cadeau de nocces ce nom roturier de Duret... Comtesse de Tour-

nières, soit!... Mais s'appeler Mme Duret!...

MADAME BUDIN. — Et l'on s'appelle Madame Budin... Madame Veuve Budin... Et l'on demande humblement à Monseigneur Duret de vouloir bien intercéder auprès de M. de Tournières, de l'Académie Française, pour l'auteur d'un livre dont le produit, s'il y en a, servira à donner un peu plus de bien-être à de petites orphelines dont j'ai fait mes enfants...

L'ÉVÊQUE. — Intercéder auprès de M. de Tournières? Moi! Pour vous!...

MADAME BUDIN. — Pour mes fillettes sans parents... Oh! je n'ai pas de vanité d'auteur! Mais, vous savez, Monseigneur, sur un livre, ces mots: « Couronné par l'Académie Française... » la vente...

L'ÉVÊQUE. — Oui, je comprends... Eh! bien...! je réfléchirai. (*Un temps.*) Nous venons de nous retrouver après tant d'années... des souvenirs d'enfance, ce sont des plantes qui repoussent... Il y a aussi une botanique dans les sentiments, n'est-ce pas, Madame Budin?... Eh bien, j'écrirai à M. de Tournières... je le reverrai même avant de repartir pour l'évêché.

MADAME BUDIN. — Merci, Monseigneur...

L'ÉVÊQUE. — Mais puisque vous venez me parler de M. de Tournières, voulez-vous me permettre une question?

MADAME BUDIN. — Celle que vous voudrez, Monseigneur...

L'ÉVÊQUE. — Eh bien! pourquoi... oui, puisque, visiblement... M. de Tournières vous recherchait... vous distinguait... parlait, dit-on, de vous épouser. — Que c'est loin, tout cela! — Pourquoi n'avez-vous pas consenti à... :

MADAME BUDIN. — A devenir comtesse... comme vous disiez, Monseigneur?...

L'ÉVÊQUE. — Oui, pourquoi?

MADAME BUDIN. — Mais tout simplement parce que je n'aimais pas M. de Tournières...

L'ÉVÊQUE. — Ah! c'est singulier! J'avais cru deviner...

MADAME BUDIN (*doucement*). — Deviner? Non, Monseigneur, non, vous n'avez rien deviné...

L'ÉVÊQUE. — Rien? Cependant, un soir... Mon Dieu, je me le rappelle bien, ce soir-là... Un soir... dans le jardin de la Préfecture... le 1^{er} juillet... Je sais encore la date...

Je me promenais... La musique des danses m'arrivait par les fenêtres ouvertes... Je recherchais les allées sombres... J'étais triste... On est toujours triste quand on n'a pas un but bien déterminé dans la vie... Je venais de lire Lamennais : « *Jeune soldat, où vas-tu ?* » — Où j'allais, je l'ignorais... Vous ne m'avez pas aperçu, mais au fond du jardin, près de la statue du « Napoléon » de Canova, vous savez... Il doit y être toujours, le « Napoléon » de Canova dans le jardin... à moins que... les nouveaux préfets... Je vous voyais assise sur le banc, causer avec M. de Tournières, loin de tout le monde, mais si près de lui que je me suis éloigné pour longtemps... J'allais, le lendemain, déclarer à mes parents que je renonçais à porter l'uniforme et que je voulais me faire prêtre... Et il me semblait en partant que j'emportais l'écho mélancolique d'une harmonie de fiançailles!

MADAME BUDIN. — Eh bien ! Monseigneur, c'était une tout autre chanson... Un refrain d'adieux...

L'ÉVÊQUE. — Ah!...

MADAME BUDIN. — Je disais, ce soir-là, précisément, sur ce banc où vous m'aperceviez, moi qui ne vous voyais pas, je disais à M. de Tournières, loyalement, que je ne serais jamais sa femme, jamais... parce que... parce que je ne l'aimais pas... et que j'en aimais un autre!

L'ÉVÊQUE. — Un autre ?

MADAME BUDIN. — Un autre...

L'ÉVÊQUE. — Qui était?...

MADAME BUDIN. — Je ne le nommai pas à M. de Tournières. Il ne le devina pas, non plus. Seulement, il me dit qu'il ne me pardonnerait jamais la douleur que je venais de lui causer. Alors, maintenant que j'ai besoin de lui... vous comprenez... j'ai peur...

L'ÉVÊQUE. — Peur? De quoi?

MADAME BUDIN. — Je ne sais pas... Je...

L'ÉVÊQUE. — Ah ! pauvre créature humaine ! On finit toujours par pardonner — ou par oublier — et il n'y a plus de haine, allez, quand la vanité et l'amour se sont enfuis !... Les seules choses éternelles, on ne les trouve que dans l'éternité !... (*Un silence. L'Évêque feuillette doucement le livre.*) (*Lisant.*) « *Rosacées...* » « *Rosiers...* » Les roses d'autan...

MADAME BUDIN (*avec une émotion contenue*). — Il y a cependant des cœurs qui restent silencieux et qui n'oublient pas...

L'ÉVÊQUE (*continuant à lire*). — « *Bellat, done... Jusqu'ame... Le tabac...* » Ah ! tiens-le tabac aussi !... « *Du Mariage des Fleurs !...* »

MADAME BUDIN. — Oh ! c'est un chapitre de fantaisie scientifique...

L'ÉVÊQUE. — Il y a des fleurs mariées?

MADAME BUDIN. — Il y a même des fleurs veuves!...

L'ÉVÊQUE (*après un silence*). — Je lirai... Je m'instruirai... Je penserai à vous en lisant votre livre... Prix Montyon, n'est-ce pas?... C'est bien pour le prix Montyon?...

MADAME BUDIN. — Ou encore le prix Juteau-Duvignaux, ouvrage de morale... ou le prix Fabien, je ne sais pas... M. de Tournières choisira... Et, s'il réussit, grâce à vous, Monseigneur, mes petites orphelines, les pauvrettes, là-bas, à Vernon, vous béniront...

L'ÉVÊQUE. — Oh !

MADAME BUDIN. — Et moi aussi, Monseigneur, je vous bénirai, et de toute mon âme !

L'ÉVÊQUE (*très ému*). — Ne dites pas cela, chère Madame. Si quelqu'un doit bénir ici, c'est moi... D'abord, parce que c'est mon droit... Et puis, parce que je vous dois d'avoir revécu par la pensée une heure de ma vie, d'une vie qui ne me semble pas la mienne, qui me semble celle d'un autre...

MADAME BUDIN. — D'un autre ?

L'ÉVÊQUE. — Oh ! il y a toute une suite d'êtres divers dans un même être!... Eh bien ! grâce à vous, j'ai réaperçu aujourd'hui un autre moi dont l'évêque ne rougit pas... un brave garçon qui n'avait pas encore tout à fait la foi, mais qui avait tant de foi, tant de foi!... Seulement un timide, un silencieux, vous l'avez dit... Si l'on savait tout ce que contient le silence !

MADAME BUDIN. — Mais voilà, on passe dans la vie à côté d'une joie ou d'une douleur, parce qu'on n'a point parlé... On blesse l'un, on préfère l'autre... et l'autre ignore... et c'est la vie !

L'ÉVÊQUE (*après un silence*). — J'écrirai à

M. de Tournières, je vous le promets...

MADAME BUDIN. — Merci du fond du cœur, Monseigneur!...

Elle se penche pour lui baiser la main.

L'ÉVÊQUE (*lui présentant son anneau pastoral*)
— Mon anneau! L'anneau des fiançailles avec ce qui est éternel!...

Il sonne. Madeleine paraît.

SCÈNE V

L'ÉVÊQUE, MADAME BUDIN, MADELEINE

L'ÉVÊQUE. — Reconduisez Madame Budin, Madeleine... Et s'il reste encore des roses dans la petite allée, faites-lui un bouquet... Madame Budin aime les fleurs...

MADAME BUDIN. — Bien, Monseigneur!...

Elle s'efface pour laisser passer M^{me} Budin.

MADAME BUDIN (*saluant*). — Monseigneur!...

L'Évêque esquisse un geste de bénédiction qui se termine en salut accompagné d'un doux sourire mélancolique.

Les deux femmes sortent.

SCÈNE VI

L'ÉVÊQUE, seul

L'ÉVÊQUE. — Voyons, ne remettons pas au lendemain... (*Il s'assied à sa table et écrit.*) « Mon cher Ministre, j'ai reçu la visite d'une brave et noble femme... » Non, pas de cher Ministre... Et puis, il n'est plus ministre!... (*Il déchire le papier.*) « Mon cher Maître. » Non. (*Il déchire le papier.*) « Monsieur l'Académicien... » Non... Trop solennel... « Mon cher Académicien!... » Trop familier... « Mon cher Ami... » Voilà... Mon cher Ami... (*Il s'arrête, songeur.*) Il a cependant

changé ma vie!... Toute ma vie!... A quoi tient-elle, la vie!... Et c'est à lui pourtant que je dois d'être évêque!... (*Il écrit.*) « Mon cher ami, j'ai reçu la visite d'une brave et noble femme dont le nom vous rappellera peut-être... »

Le rideau tombe lentement, coupant la dernière phrase de Mgr Duret, qui écrit en hochant la tête...

(Illustrations de Loévy et Photographies Femina).



UNE SCÈNE ANCIENNE

L'ÉVÊQUE. — *Je vous voyais, assise sur le banc, causer avec M. de Tournières, loin de tout le monde. (Page 781, col. 1).*

Curiosités



M^{me} JADIS

Coiffure : pavot posé sur un vieux gant de peau. Corsage : en plume de paon sur une feuille de rosier ; collerette, papier à petits fours ; mantelet, feuille de noyer. Pendentif : petit coléoptère orné d'autres ailes de bestioles diverses.



DANSEUSE DE SIAM

Casque : corps d'un pavot découpé surmonté d'une houpette en brin de persil. De pavot aussi la gorgerette ornée de graminées. Sur les épaules, feuilles rongées par les vers. Poitrine : feuilles de navet formant guipure. Bijoux de graines.



NORMANDE

Bonnet : queue d'écrevisse cuite et décolorée avec fond de coquillage; corsage vieille broderie, garnie de plumes d'oiseaux divers, des bois et des basses-cours. Bijoux : graines des prairies enfilées dans une herbe; coccinelle en pendentif.



M^{me} PHYSALIS

Coiffure : gros insecte posé sur une coque de physalis déchirée en avant; collerette : corps de pavot; corsage feuille de chêne ouverte sur une feuille de fougère, boutons de glands; pendentif : coccinelle rouge à petits points noirs.

L'Art de sculpter les restes

On remarqua beaucoup au Salon des Artistes Français une amusante collection de marrons sculptés, costumés et ornés de la façon la plus imprévue et la plus spirituelle. Bien des lecteurs, durant les vacances prochaines, voudront s'exercer à imiter ces humoristiques figurines.

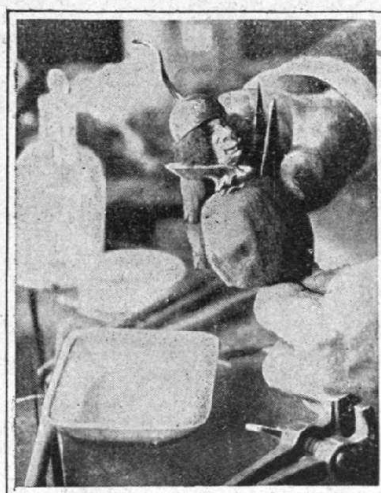


VOULEZ-VOUS, cet été, vous préparer pour l'hiver prochain un agréable et artistique passe-temps?

Collectionnez tous les coléoptères décédés que vous trouverez sur votre chemin. Saisissez-en quelques autres pour compléter la collection.

Recueillez les graines de toutes les plantes et en particulier les têtes de pavot.

Gardez vos vieux gants et même ceux de vos amis.



M. Lionel Le Couleux ornant les marrons sculptés par M. Silvain Dufour.

Ramassez les feuilles mortes qui vous paraîtront d'un joli dessin, les épines, les lichens et les mousses.

Munissez-vous de coton, de toutes les couleurs.

Cueillez les concombres et les potirons; creusez-les et faites-les sécher.

Dites à votre cuisinière de vous conserver les ailes des faisans, des perdrix, des cailles, voire des poulets qu'elle voudra bien vous servir.

Faites provision de capsules de bouteilles de champagne, de liqueurs et d'eaux minérales.

Ne dédaignez aucun bouchon! Ramassez les vieux galons, les vieux boutons, les coquillages. Et dites-vous bien que le marron est la base de l'art auquel vous vous destinez.

Rentré chez vous, exercez vos doigts à sculpter ces pauvres fruits que les hommes, n'ayant pas su les rendre comestibles, emploient depuis le commencement du monde comme projectiles.

M. Silvain Dufour, un ancien employé des postes à Paris, retiré aujourd'hui en Touraine, est devenu un maître dans cet art, après être passé par l'atelier du peintre Cormon. Il destinait d'ailleurs ses œuvres aux enfants de ses amis.

S'étant rencontré, un jour, avec l'excellent graveur sur médailles M. Lionel Le Couteux, celui-ci, à la vue des amusantes effigies, s'écria :

— Il faut les habiller!

— Collaborons, dit M. Silvain Dufour.

Le grason idée tête, acmit en jets desmenta-marrons

veur, qui avait de derrière la cepta et il se quête des oblinés à l'ornemention des petits sculptés.



MAGNAT

Coiffure : corps de gros coléoptère dont les ailerons forment l'aigrette; au centre, gros grain de mil. Epaules, ailes de hanneton. Collerette pavot. Costume en vieux galons.



CHEVALIER DE MALTE

Casque en capsule d'étain pour eau minérale; manteau en peau de gant découpé et laissant voir une vieille soierie. Croix de Malte en tête de pavot piquée sur un morceau de cuir brun découpé.



PAS-COMMOD' KAN

Coiffure, peau de mandarine surmontée d'une grande épine. Gorgerin en pavot découpé. Ceinture en large herbe des champs où sont piquées plusieurs épines poignards.



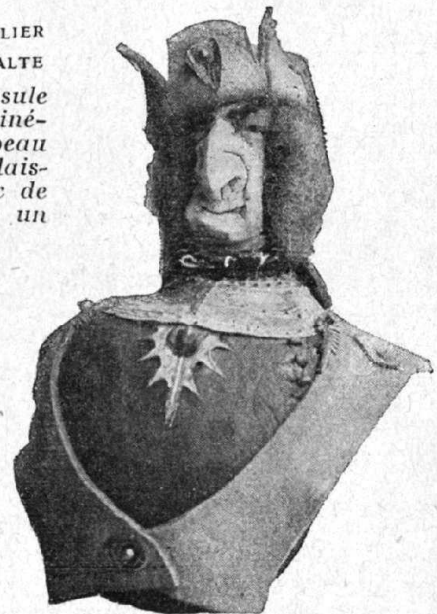
HOSPODAR

Coiffure : calotte de gourde surmontée d'un fruit de platane, d'ailes de coléoptères et d'épines d'arbre de Judée. Collet peau de gant; cuirasse feuille de châtaignier.



FLORENTIN

Coiffure : tête d'écrevisse; gorgerin de pavot; vêtement en vieux gant de chauffeur.



OLIVIER LE DAIM

Chapeau en peau de daim; poitrine en feuille de noyer; manteau de peau; gorgerin fait d'une capsule d'étain. Décoration : feuille de houx.

Quand, l'an passé, il envoya au Cercle Volney une série de ses figurines, le succès fut prodigieux.

Aussi ne fut-on pas étonné, cette année, d'en voir une nouvelle famille au Salon, auprès des bijoux d'art et des plus récentes œuvres de notre manufacture nationale des Gobelins.

Nous livrons à nos lecteurs le secret de M. Le Couteux et souhaitons à cet ingénieux « couturier » beaucoup de bons élèves.

Certes, il sera difficilement égalé, mais ceux qui s'essaieront à l'imiter lui devront de passer de bons moments.

Pour y réussir, il suffit d'avoir du goût, de l'ingéniosité, de la patience, de la fantaisie et de l'adresse. C'est, nous direz-vous, un joli lot de qualités. Nous n'en disconvenons pas. Mais nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de douter qu'ils ne les possèdent pas toutes et beaucoup d'autres encore, autour d'elles.

Et puis, pour terminer cette petite étude d'art parodique, laissez-nous aller au jeu de mots que tout le monde a déjà fait : M. Le Couteux a inventé là une distraction à la portée des plus petites bourses.

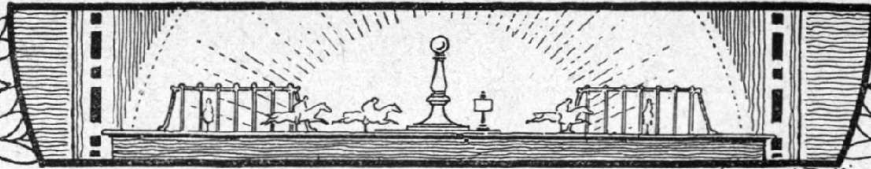
MAJOR ANGLAIS

Le chef-d'œuvre de la collection de M. Lionel Le Couteux.

Le marron sculpté par M. Silvain Dufour est vivant. Quant à l'ornementation, toute la provenance s'en devine. La coiffure est en chardon commun des champs, les épaulettes sont en eucalyptus, la poitrine est en feuille de châtaignier boulonnée de grains d'iris, le gorgerin en peau de gant, les décorations en graines diverses de graminées, le grand cordon en herbe large, les favoris en touffes de coton.



Cl. Je sais tout.



LES PETITS CHEVAUX

Tournez, tournez, beaux chevaux de plomb,
Tournez encore, tournez plus fort,
Changez pour nous votre plomb en or,
Sur le tapis, vert comme un gazon,
Tournez, tournez, beaux chevaux de plomb,
Tournez comme la roue de la fortune,
Tournez, que la palette opportune
Du croupier (gris, alezan, marron?)
Nous rende enfin ce que nous perdons,
Tournez, tournez, beaux chevaux de plomb !

Les chevaux ont dit : — Nous ne voulons plus,
Nous ne voulons plus tourner, et pour cause !
Venez, directeur, qu'avec vous l'on cause,
Qu'on s'explique une bonne fois sur ces choses, —
Et le directeur tremblant, éperdu,
Et le directeur docile est venu...

— Directeur, directeur de ce Casino,
Directeur, voici; — ont dit les chevaux :
Et que, d'abord, soit la mode abolie
De nous appeler constamment ainsi
Les petits chevaux, — nous sommes petits,
Mais le répéter, ça nous humilie !

Directeur, directeur de ce Casino,
Ou nous monterons sur nos grands chevaux !
Nous ne voulons plus, pour nous mettre en marche,
D'une mécanique, cette mécanique
Fort attentatoire, — en vain tu le caches, —
A la dignité de la race hippique !
Semblerait-il pas vraiment, directeur,
Que c'est d'une auto ou de son moteur ?
Il n'y manque que le bruit et l'odeur :
Nous n'en voulons plus, non, non, directeur !

— Dix francs sur le cinq! cent sous sur le trois!... —
A ces simples mots, rieuses parieuses,
Oublieux de leurs plaintes sérieuses,
Les petits chevaux au son de vos voix,
Les petits chevaux se sont tenus cois :
— Cent sous sur le trois! dix francs sur le sept!... —
Sans qu'il soit besoin qu'on le leur répète,
Les petits chevaux se sont alignés, —
Se sont mis docilement à tourner, —

Car il est vrai que, Mesdames, vous faites
Tourner les petits chevaux, — et nos têtes...

FRANC-NOHAIN.





LES PETITS CHEVAUX, composition inédite de **LUCIEN MÉTIVET**

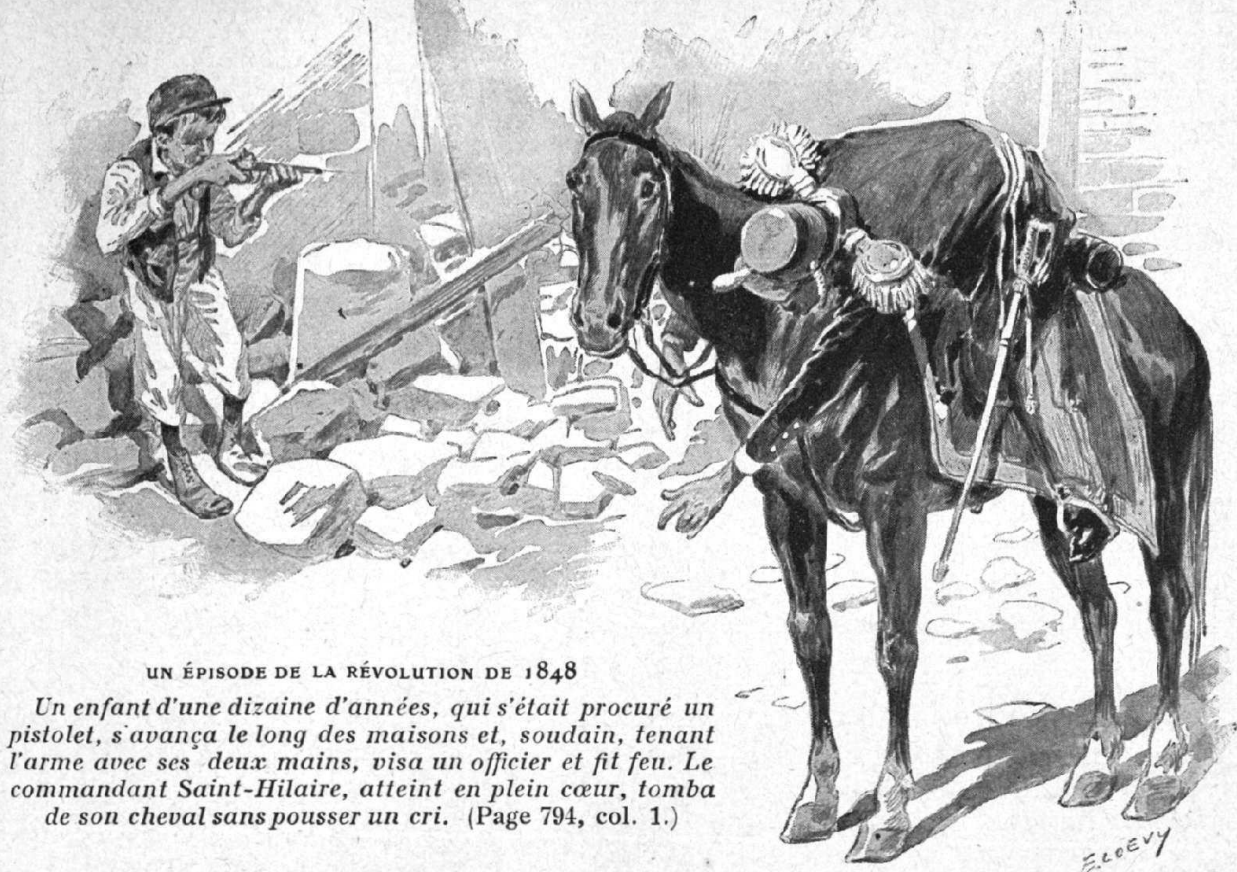
On n'est pas aux bains de mer pour être toujours au grand air! Les salons du Casino permettent d'oublier Paris sans trop de regrets. D'ailleurs le jeu y affecte des formes de plein air qui sont tout à fait de saison : le tapis vert imite une pelouse en miniature où courent des petits chevaux plus incertains et plus capricieux encore que les grands.

La Fuite du Roi-Citoyen



LA FOULE INSTALLÉE AUX TUILERIES (24 FÉVRIER 1848)

... On alluma toutes les bougies des candélabres, et un jeune rapin joua la Marseillaise sur le piano de la duchesse d'Orléans. Un ouvrier, découvrant la robe de chambre du roi, se fit le plaisir de l'endosser. (Page 796, col. 1.)



UN ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION DE 1848

Un enfant d'une dizaine d'années, qui s'était procuré un pistolet, s'avança le long des maisons et, soudain, tenant l'arme avec ses deux mains, visa un officier et fit feu. Le commandant Saint-Hilaire, atteint en plein cœur, tomba de son cheval sans pousser un cri. (Page 794, col. 1.)

Les Couliesses de l'Histoire

LA FUITE DU ROI-CITOYEN

PAR PAUL GINISTY

Poursuivant sa série d'études et d'anecdotes sur les grands faits historiques, notre éminent collaborateur nous initie aujourd'hui aux scènes les plus curieuses de la Révolution de 1848, qui devait rouvrir les portes de la France au prisonnier de Ham — dont précisément Paul Ginisty a conté l'évasion dans *Je sais tout* (15 mars 1907) — et le hisser au pouvoir d'où elle venait de chasser Louis-Philippe

LE roi Louis-Philippe, dans son cabinet du rez-de-chaussée des Tuileries, donnant sur le jardin, causait, le 23 février 1848, à sept heures du soir, avec M. Molé, qu'il venait, non sans avoir fait une longue résistance, d'appeler pour constituer le nouveau ministère. Des officiers d'ordonnance, des aides de camp, des amis du Château, comme on disait alors, interrompaient à tout instant l'entretien, apportant des nouvelles.

— On s'embrasse dans les rues... on illu-

mine... tout est terminé... la démission du ministère a remis les pavés en place.

— Je le pensais bien, dit le roi, c'était une agitation factice...

La duchesse d'Orléans entra, tenant par la main son fils, le comte de Paris, âgé de dix ans. Elle le poussa dans les bras du roi, qui l'embrassa.

— Le pauvre enfant, fit-elle, sa couronne était bien compromise. Le ciel la lui rend!

Alors Louis-Philippe, devant ces bonnes nouvelles, reprit sa conversation avec M. Molé, cherchant à retirer quelques-unes

des concessions qu'il venait de faire.

Le lendemain, avant midi, il était forcé d'abdiquer et de quitter les Tuileries.

C'est que, à l'heure même où il se rassurait, croyant la crise conjurée, n'attribuant cette alerte qu'à l'impopularité de M. Guizot, la révolution commençait vraiment, avec la malheureuse affaire du boulevard des Capucines.

Une bande de manifestants se heurta à un bataillon du 14^e de ligne, qui gardait l'hôtel du ministère des Affaires étrangères. Le chef de bataillon de Braquehay, qui le commandait, fut, un moment, entouré par la foule. Soudain, un coup de feu partit des rangs des soldats, tiré par le sous-officier Giacomoni, suivi aussitôt d'une décharge générale, sans qu'il y eût eu d'ordre.

Trente-cinq morts et cinquante-sept blessés gisaient dans la rue. M. de Braquehay, le premier instant de stupeur passé, se porta en avant et protesta qu'il n'avait point commandé le feu, qu'il y avait là une horrible méprise. Les soldats eux-mêmes étaient consternés, ne s'expliquaient pas le vertige dont ils avaient été saisis, et, ayant jeté leur fusil, aidaient à relever les blessés et à les porter dans les maisons voisines.

La foule, bientôt, revint, formidable, irrésistible, éperdue de colère. Les cadavres furent placés sur des charrettes et promenés à la lueur des torches, cependant que retentissaient de furieux appels aux armes.

Puis, les barricades se dressant partout, l'indécision dans les ordres donnés aux troupes, la garde nationale leur refusant son concours, et, au Château, l'affolement, succédant brusquement aux illusions; le comte Molé congédié, le roi se résignant mal à faire appel à Thiers et à Odilon Barrot, espérant toujours pouvoir finasser, accueillant ses nouveaux ministres comme des ennemis, un aveuglement persistant chez le vieux souverain de soixante-quinze ans, faisant passer ses antipathies personnelles avant le salut de la monarchie; des mesures incohérentes, des promesses arrivant trop tard, le commandement de l'armée retiré au maréchal Bugeaud, devenu la bête noire des Parisiens; du temps perdu; les ministres eux-mêmes croyant encore à la vertu des paroles, alors que le peuple, dans le fort de l'action, ne les écoutait plus; la bourgeoisie désorientée, n'ayant pas tant demandé, restant neutre; les conseils contradictoires, et l'insurrection peu à peu victorieuse envahissant, après avoir saccagé le salon royal, la cour du Carrousel...

Le 24, à dix heures du matin, sur les instances de la reine qui, dans l'animosité qu'elle avait contre M. Thiers, poussait, avec le duc de Nemours, à la résistance, le roi endossait l'uniforme de général de la garde nationale et essayait de passer en revue les troupes et les légions-citoyennes, massées devant les Tuileries. Pas de cris de « Vive le Roi! » mais ceux de « Vive la Réforme! », et un autre cri prophétique, celui-là, de « Vive l'Empereur! » poussé, d'une façon retentissante, par un vieillard qui venait d'apercevoir le général Gourgaud entrant au château.

Louis-Philippe rentra bouleversé aux Tuileries et se laissa tomber dans un fauteuil, ne sachant plus à quel parti s'arrêter. M. Thiers lui proposait le départ pour Saint-Cloud. Crémieux, qui appartenait alors à l'extrême opposition, arriva, réclama la présidence du conseil pour Odilon Barrot. Les troupes demeuraient l'arme au pied, tandis que les grilles du palais étaient déjà ébranlées. C'étaient les Tuileries mêmes qui étaient menacées, maintenant. Le roi, sans volonté, sans une idée, se rappelant avec amertume les journées de 1830, demeurait dans l'accablement, n'ayant qu'une préoccupation, celle de changer son uniforme pour des habits civils.

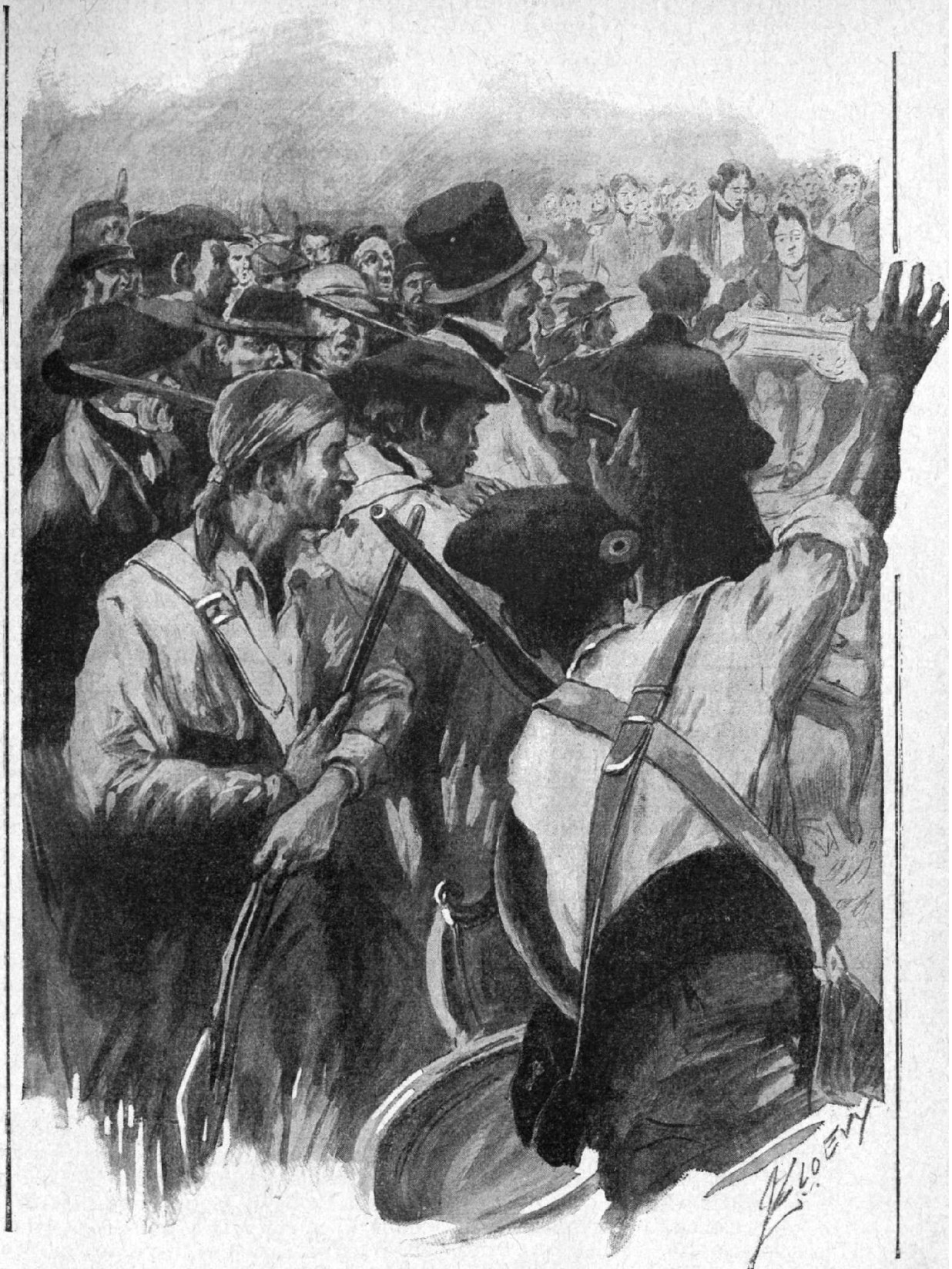
LA FIN D'UN RÈGNE : LOUIS-PHILIPPE SIGNE SON ABDICATION

Ce fut alors l'arrivée d'Emile de Girardin, avec la proclamation, imprimée d'avance, qui annonçait l'abdication du roi.

Louis-Philippe l'écouta avec stupeur, d'abord, lui conseiller de renoncer au trône pour son petit-fils, avec la régence de la duchesse d'Orléans, comme le seul moyen de sauver encore la dynastie. La reine Marie-Amélie s'indignait, gardait seule, quoiqu'elle se trompait sur la possibilité de l'action, à cette heure, une attitude vraiment royale...

Mais, autour du roi, les conseils devenaient impérieux. Le duc de Montpensier lui-même pressait son père de consentir à l'abdication. Des personnes inconnues pénétraient dans le cabinet où se trouvaient, à l'exception du duc de Nemours, qui était à la tête des troupes dans la cour du palais, tous les membres de la famille royale présents à Paris. Tout ce monde demandait à Louis-Philippe de se hâter. Quand il s'assit devant son bureau pour rédiger cet acte final de son règne, il était entouré d'une foule de spectateurs qui suivaient les mouvements de sa

La Fuite du Roi-Citoyen



LA SCÈNE DE L'ABDICATION DE LOUIS-PHILIPPE

Autour du roi, les conseils devenaient impérieux... Quand il s'assit devant son bureau pour rédiger l'acte final de son règne, il était entouré d'une foule de spectateurs qui suivaient les mouvements de sa plume. (Page 790, col. 2.)

plume. Qui se souciait encore des moindres formes de l'étiquette !

— Mais dépêchez-vous donc, lui criait-on... vous êtes trop long... vous n'en finissez pas!...

Louis-Philippe, en son désarroi, ne trouvait pas la formule qui lui convînt. Il avait déchiré plusieurs feuilles de papier; un moment, il laissa tomber sa plume. Le duc de Montpensier la lui remit dans les mains. Le roi écrivit enfin son abdication et nul ne remarqua qu'il avait fait, dans son trouble, une énorme faute d'orthographe en parlant de l'abandon de la couronne « que la *voie* nationale l'avait appelé à porter ».

On lui arracha ce papier, qui fut remis au maréchal Gérard, acceptant la mission d'aller le lire aux insurgés. Au moment où le maréchal, qui était monté à cheval en costume bourgeois, le brandissait au-dessus de sa tête, un officier de la garde nationale le lui enleva.

Le roi, cependant, n'avait pas parlé de la duchesse d'Orléans. Jusqu'à la dernière minute, et dans les circonstances les plus critiques, il essayait encore de ruser. La reine Marie-Amélie n'aimait pas sa belle-fille, et, se flattant encore d'illusions, espérait que la régence serait confiée au duc de Nemours. Il allait bien s'agir de régence! A la vérité, la duchesse d'Orléans fut un peu oubliée, volontairement, à ce moment.

Quand elle vit le roi prêt à quitter les Tuileries, elle se jeta dans ses bras.

— Sire! ne m'abandonnez pas!... je ne suis qu'une pauvre faible femme...

— Ma chère enfant, dit Louis-Philippe assez sèchement, vous vous devez à vos enfants et à la France...

UN ÉTRANGE CORTÈGE : LA FAMILLE ROYALE QUITTE PARIS

Aussitôt l'abdication signée, l'ordre avait été donné d'amener aux Tuileries les voitures de la Cour, dont les remises se trouvaient rue Saint-Thomas-du-Louvre. Au moment où elles allaient traverser la place du Carrousel, un piqueur fut tué d'un coup de fusil. Les insurgés s'emparèrent des voitures, s'y attelèrent et les brûlèrent sur la place du Palais-Royal.

Pour le roi, ce n'était plus un départ: devant les grondements populaires, c'était une fuite. Force fut donc de se servir de trois petites voitures, — deux « broug-hams » et un cabriolet, — qui stationnaient dans la cour même des Tuileries, destinées aux personnes de service. Le

duc de Nemours les fit partir par le guichet du pont Royal pour la place de la Concorde, où la famille royale, quittant le palais par la porte du grand vestibule et l'allée centrale des Tuileries, devait les retrouver. Dans son émotion, le roi avait oublié de se munir d'argent, et il ne trouva que cinq francs dans son gousset.

Ses six petits-enfants étaient portés dans les bras des derniers fidèles.

On arriva sur la place avant les voitures, qui avaient été retardées, et les fugitifs eurent un moment de consternation. La reine se serra contre le roi, sembla découragée; elle avait perdu son énergie de tout à l'heure. Un inconnu se détacha de la foule, alors plus surprise qu'hostile, qu'eussent été impuissants à contenir quelques gardes nationaux à cheval, et s'offrit à la protéger.

— Laissez-moi, laissez-moi! dit la reine, apeurée, se méprenant sur ses intentions.

La nouvelle du départ du roi, cependant, s'était répandue comme une traînée de poudre. La foule grossissait. Les voitures, survenant enfin, ne purent aller plus loin que l'Obélisque. Là, elles étaient sous la protection de la cavalerie du général Bedeau, et ce fut l'ironie de cette fuite: les cuirassiers et les dragons, qui n'auraient eu qu'à pousser leurs chevaux, assistèrent, impassibles, — personne n'osant plus prendre la responsabilité du commandement, — à ces pénibles efforts de la famille royale pour gagner les voitures, sous la protection de MM. de Rumigny et Pauligie, d'abord, puis de gardes nationaux ralliés par le général Dumas.

Dans les trois petites voitures, offrant en tout six places, quinze personnes s'entassèrent.

Le roi, qui avait repris son sang-froid, désigna les places que devaient prendre ses petits-enfants. Dans l'un des « broug-hams », il fit monter, avec la reine, les deux jeunes princes de Cobourg et le petit duc d'Alençon, puis il y grimpa assez lestement.

— Partez! dit le roi au cocher. Et cet étrange cortège s'ébranla.

La cavalerie, qui n'avait joué jusque-là qu'un rôle passif, intervint alors pour l'escorter jusqu'à Saint-Cloud. Le général Regnault de Saint-Jean d'Angely en prit le commandement. M. de Montalivet, colonel de la garde nationale à cheval, qui, fort malade, avait quitté son lit pour venir se mettre à la disposition du roi, survint à ce moment, à pied, et prit un cheval d'escadron.

Il y a une légende assez piquante sur le départ du roi; mais ce n'est qu'une légende.

C'est la version, erronée, selon laquelle le roi serait monté dans un fiacre.

Un homme du peuple l'aurait aidé à s'installer dans la voiture et en aurait fermé la portière.

— Merci, mon brave, aurait dit le roi, fort ému de cette attention en un pareil moment.

— Inutile de remercier, aurait répondu l'homme, c'est pour être plus sûr que vous étiez bien parti...

PENDANT L'INSURRECTION

Le 23 février, une barricade s'était élevée à l'entrée de la rue Saint-Denis.

Elle avait été construite presque sous les yeux de l'armée, qui ne recevait que des ordres contradictoires. Quand des troupes étaient massées sur un point, on leur don-

nait une autre destination ou on les réduisait à l'immobilité.

Elles marchaient d'ailleurs sans entrain, étant mal pourvues de vivres et épuisées par ces stériles factions perpétuelles.

Quand le maréchal Bugeaud, qui devait si vite perdre sa popularité de vétéran d'Afrique auprès des Parisiens, en prit l'éphémère commandement, il songea sagement, tout d'abord, à leur assurer des distributions régulières et des tours de repos. Mais la garde nationale se plaçait entre l'insurrection et lui, et paralysait tous ses mouvements. On a bien la sensation d'une sorte de fatalité qui entraînait la fin du régime.

Le 34^e de ligne stationnait non loin de la barricade, plus las qu'énervé. Quelques coups de fusil, venant de la rue Saint-Denis, ne les firent pas même bouger. Les soldats



UN CHANTEUR TRANSFORMÉ EN

Le baryton Chateaubriand, aperçu au balcon de général de la République, qu'il portait pour répéter sur le boulevard par de vigoureux citoyens, qui le hissèrent sur leurs épaules. (Page 795, col. 1.)

CHEF D'INSURGÉS

son théâtre dans le costume de les Cantinières, fut vivement des-

avaient déjà conscience de leur inutilité.

Cependant le chef de bataillon Saint-Hilaire se porta à la droite de la troupe. C'était un vieil « Algérien » qui regrettait singulièrement, pour le moment, le ciel de là-bas, les expéditions où l'initiative était permise, les combats pittoresques...

C'est alors qu'un Anglais, M. Senior, témoin de cet écroulement de la monarchie de Juillet, qu'il raconta dans la *Revue d'Edimbourg*, vit ceci :

Un enfant d'une dizaine d'années, qui s'était procuré un pistolet et qui semblait très fier de le posséder, s'avança, le long des maisons, et, soudain, tenant l'arme avec ses deux mains car elle était lourde pour lui, visa l'officier et fit feu.

Le commandant Saint-Hilaire, atteint en plein cœur, tomba de son cheval, sans pousser un cri.

L'enfant, stupéfait d'abord, s'était enfui par une des petites rues qui entouraient la place du Châtelet. Tandis que les soldats, qui ne s'étaient point aperçus des circonstances de ce meurtre absurde, relevaient leur chef, une curiosité poussa M. Senior à suivre le gamin.

Il le trouva tout tremblant, debout, appuyé contre la potence d'un réverbère. Il avait jeté le pistolet, qui gisait près de lui, et il pleurait à chaudes larmes.

L E GOUVERNEUR DE L'HOTEL DE VILLE.

L'Opéra-National avait, en 1847, remplacé le théâtre du Cirque-Olympique, de légendaire mémoire. C'était une idée du compositeur Adolphe Adam, qui en avait obtenu le privilège, avec Mirecour.

Ce premier essai d'un théâtre lyrique populaire ne fut pas très heureux. Les frais dépassaient de beaucoup les meilleures recettes possibles.

En février 1848, l'Opéra-National, que l'agitation politique de Paris n'aidait point à relever ses affaires, était un peu à bout de souffle et tentait ses derniers efforts en se mettant au goût du jour et en donnant dans la note patriotique et civique. Il y avait, à l'étude, un divertissement composé par M. Lerouge, intitulé les *Cantinières*, où était intercalée la *Marseillaise*, qui devait être chantée par un baryton nommé Chateaurenaud.

Chateaurenaud, qui venait de province, avait fait sa première apparition, en novembre 1847, à l'Opéra-National dans le rôle de Don Alvar de *Gastibelza*, opéra hardiment tiré par d'Ennery de la « Gui-

tare » de Victor Hugo. Il n'y avait point été excellent, car, dès le 12 décembre, son rôle était repris par un autre chanteur, Fosse.

Depuis, il avait joué Jenkins du *Brasseur de Preston*.

Les événements avaient fait hâter les répétitions des *Cantinières* : on ne s'attendait pas à une révolution, mais le vent était aux manifestations libérales. Ce divertissement était annoncé pour le 25, et, le 24, malgré les barricades et les scènes sanglantes de la veille, les artistes de l'Opéra-National étaient présents au théâtre. On n'avait même pas prévu de relâche pour le soir et l'affiche annonçait *Félix* ou *l'Enfant trouvé* et le *Brasseur*. D'ailleurs, le 23, presque toutes les scènes parisiennes avaient donné leur représentation.

On répétait donc les *Cantinières* en costumes, sous la direction du régisseur Thiblemont, homme de théâtre zélé, pour qui rien n'existait au monde que ce qui se passait sur le « plateau ».

Il était trois heures : les artistes, Gobel, Huré, Jullemin, Dutilloq, M^{me} Potier, et les danseuses, M^{mes} Lerouge, Auriol, Casan, étaient groupés autour de Chateaurenaud, superbe dans son uniforme de général de la République.

Des clameurs retentirent alors sur le boulevard du Temple, si fortes, si puissantes qu'elles furent entendues jusque dans l'intérieur du théâtre et que le personnel, malgré les objurgations du brave régisseur, se précipita vers les fenêtres pour voir ce qui se passait.

La 6^e légion de la garde nationale se rendait à l'Hôtel de Ville, entourée d'une foule immense, frémissant d'enthousiasme.

Les nouvelles s'étaient vite répandues de ce qui s'était passé après l'abdication du roi : la duchesse d'Orléans, proclamée régente, arrivant à la Chambre avec ses deux enfants, le comte de Paris et le duc de Chartres; les acclamations l'accueillant d'abord, puis l'opposition reprenant ses forces, la proposition d'un gouvernement provisoire, le discours de Lamartine; enfin l'invasion de la Chambre, les coups de fusil crevant le portrait du roi; la duchesse, évanouie, emportée au hasard, séparée de ses enfants; la République instituée; les membres du nouveau gouvernement, dont le doyen, Dupont de l'Eure, était impotent, conduits à l'Hôtel de Ville, mais n'y arrivant qu'à grand'peine, forcés de se frayer un passage au milieu d'une foule compacte.

— A l'Hôtel de Ville! C'était le cri qui

retentissait aussi, à ce moment, sur le boulevard du Temple.

C'est alors que cette foule en marche aperçut Chateaurenaud, penché, en curieux, sur l'appui de la fenêtre, dans son éclatant costume... Quel singulier caprice l'emporta tout à coup en voyant cet uniforme héroïque?

— Vive la République!... Vive le général!

Ce fut d'abord une acclamation joyeuse et bon enfant. Mais elle se répercuta dans le cortège, et, bientôt, ce fut en un ordre impérieux qu'elle se transforma :

— Le général à notre tête!

L'Opéra-National fut envahi en un instant, malgré la défense désespérée de Thiblement qui ne cessait de répéter :

— Mais, mes enfants, et ma répétition?

On arriva jusqu'à Chateaurenaud qui, un peu inquiet de cette curiosité dont il avait été l'objet, s'était hâté de remonter dans sa loge et commençait à se déshabiller. On ne lui laissa pas le temps d'ôter son costume, on s'empara de lui, malgré sa résistance et ses protestations contre cette ovation inattendue, et de vigoureux citoyens le hissèrent sur leurs épaules : son arrivée sur le boulevard fut saluée par un tonnerre d'applaudissements — des applaudissements comme il n'en avait jamais reçus au cours de sa carrière lyrique.

Comment trouva-t-on un cheval? Comment, en un instant, l'y installa-t-on, malgré lui? C'est ce dont Chateaurenaud ne se souvint plus. Toujours est-il qu'il se vit juché sur une grande diablesse de bête qui s'effarait de ces hurlements de la foule, et sur laquelle il avait grand'peine à garder son équilibre.

C'est ainsi qu'il fut mené à l'Hôtel de Ville, où ses tyranniques gardes du corps le conduisirent jusqu'à la galerie du premier étage où étaient réunis les membres du gouvernement provisoire, à qui la besogne ne manquait point. Si récentes que fussent leurs fonctions, ils étaient déjà habitués à bien des surprises. Cependant, l'irruption de ce général de la grande République, fantôme des temps épiques, ne laissa pas de leur causer quelque étonnement, qui s'augmenta quand ce fantôme, fort bien portant, eut balbutié quelques excuses de les déranger dans leur conseil, en alléguant qu'il n'était point là de sa propre volonté.

Mais son escorte impérieuse ne lui permit pas de parler longtemps.

— C'est le citoyen gouverneur de l'Hôtel

de Ville! proclamèrent bravement ceux qui l'avaient amené jusque-là...

— Eh bien! répondirent les membres du gouvernement, déjà blasés sur l'in vraisemblable, qu'on l'installe!

Et ils ne prêtèrent plus attention à lui.

L'escorte reprit Chateaurenaud, le promena dans tout l'Hôtel de Ville, et le laissa enfin, abasourdi et épuisé, dans un salon du palais municipal. Il fallut, cependant, avant toutes choses, qu'il nommât son état-major, et Chateaurenaud signa tout ce qu'on voulut qu'il signât...

Le lendemain, — et c'est peut-être le plus extraordinaire de l'aventure, — sa nomination « par le peuple » était confirmée par le gouvernement représenté par Lamartine.

Chateaurenaud, gardé à vue par ses fidèles, demeura huit jours à l'Hôtel de Ville, ayant la modération, d'ailleurs, de ne prendre aucune décision et ne se laissant pas griser par les grandeurs.

Il s'échappa quand il put se débarrasser enfin de son trop beau costume, et, dès le 6 mars, ce sage, qui avait connu, à son corps défendant, l'ivresse du pouvoir, rentra modestement à l'Opéra-National, faisant sa réouverture.

L E PERROQUET DES TUILERIES.

Quand le peuple entra aux Tuileries, après le départ du roi, ce fut avec une bonne humeur bruyante qu'il se répandit dans les appartements du palais, où tout le surprenait et l'amusait. En fait, ce n'était point de la haine contre le pouvoir que l'on venait de renverser, mais le tumultueux plaisir d'une visite au Château dans des conditions imprévues, et il y eut plus de badauderie et de gaminerie que de colère.

Aussitôt après l'envahissement, on vit surgir des écriteaux avec cette mention : « Mort aux voleurs! » Et, en effet, tous les objets précieux appartenant à la famille royale lui furent rendus. L'honnêteté était le grand mot d'ordre de cette révolution. Un homme fut conduit, les mains liées, à la Préfecture de police, parce qu'il s'était emparé de douze chemises de Louis-Philippe.

Mais il y avait des tentations auxquelles on ne résista point. Dans une salle voûtée du rez-de-chaussée, le déjeuner royal était servi : les vainqueurs se l'adjugèrent. Le vin des caves des Tuileries, qui avait,

d'ailleurs, auprès des connaisseurs, une assez médiocre réputation, y passa aussi, bien que, avec je ne sais quel respect superstitieux, on ne touchât ni à la verrerie ni aux porcelaines.

On alluma toutes les bougies des candélabres, et un jeune rapin joua la *Marseillaise* sur le piano de la duchesse d'Orléans. Un ouvrier, découvrant la robe de chambre du roi, se fit le plaisir de l'endosser. Un autre s'affubla d'une partie de l'uniforme de général de la garde nationale que Louis-Philippe avait dû quitter en hâte.

Quelques-uns écrivaient de facétieuses inscriptions sur les murs. D'autres s'offraient le luxe de s'installer dans les fauteuils dorés pour boire le café qu'ils avaient fait venir de chez les traiteurs voisins. Ce fut une heure de grand enfantillage pendant laquelle les actes de vandalisme furent rares.

Encore en était-ce bien un que de crever un tableau de Biard, ce peintre plus que médiocre dont la plate peinture

correspondait assez bien à l'esthétique de Louis-Philippe?

En pénétrant dans une chambre qui était celle d'un intendant du palais, on rencontra un perroquet, sur un perchoir, qui, un peu ému de cette intrusion de la foule, exprima à sa manière cette émotion. Un loustic déclara que ce perroquet criait : « A bas Guizot! »

Cette déclaration fut tenue aussitôt pour authentique et il fut entendu que ce perroquet, révolutionnaire avant la Révolution, résumait à merveille l'opinion unanime. Le tumulte empêchait, d'ailleurs, de vérifier l'assertion, car la voix de l'oiseau était perdue au milieu de tout ce bruit.

Le perroquet fut porté triomphalement dans la salle du Trône, vide de son trône, et, pour le récompenser de ses opinions, on lui offrit de telles libations de vin sucré, que, au bout de peu de temps, la pauvre bête, ivre-morte, tombait de son perchoir comme une masse. Sa brève popularité lui avait été funeste.

PAUL GINISTY.



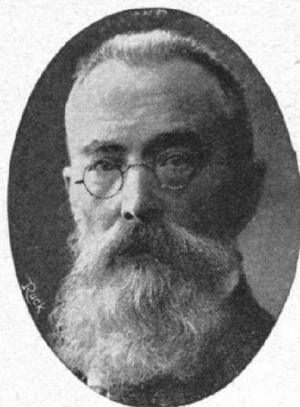
GIBIER D'ÉMEUTE

En pénétrant dans une chambre du palais des Tuileries, on rencontra un perroquet, un peu ému de cette intrusion de la foule.

(Page 796, col. 2.)



SARAH BERNHARDT, au théâtre Femina (11 juin) dans le *Vert-Galant*, de M. E. Moreau, et ensuite louée par M^{mes} Maille, Roch, Leconte et MM. Krauss et de Max, dans des poèmes de M. et M^{me} Catulle Mendès, de M^{me} Hélène Picard et M. Rivoire. Les lire dans *Femina* 15 juillet.



Rimsky-Korsakow

CONCERTS DE L'ÉCOLE RUSSE. — La Société des grandes auditions que préside avec tant de zèle la comtesse Greffulhe a donné à l'Opéra une série de concerts de l'École russe qui ont obtenu (22-26 mai) un grand succès de curiosité. Les « cinq » aînés de l'École russe : Glinka, Moussorgky, Borodine, Balakirew et Rimsky-Korsakow y furent acclamés.

THÉÂTRE FEMINA. — A la matinée du 11 juin, les amis et les admirateurs de Sarah Bernhardt lui ont offert un magnifique souvenir, œuvre d'art en argent repoussé de la maison A.-A. Hébrard, exécuté par Henri Husson. La représentation avait commencé par le *Bal de Béatrice d'Este*, de Reynaldo Hahn, merveilleusement exécuté par la Société moderne d'instruments à vent.



Chaliapine



EDOUARD MANGIN, chef d'orchestre de l'Opéra, professeur au Conservatoire, né à Paris en 1837, est mort subitement le 24 mai. C'était un excellent musicien et un homme charmant. Son successeur est M. Alfred Bachelet, son grand prix de Rome et chef de chant à l'Opéra.



LE BUSTE DE GOUNOD PAR CARPEAUX a été inauguré le 2 juin sur une place de Saint-Cloud. Discours de Saint-Saëns, du maire Belmontet et de M. Leblond.



M. CHARLES SIMON, l'auteur, avec Pierre Berton, de *Zaza*, la charmante, dramatique, vivante pièce que le théâtre Réjane a repris le 29 mai avec le succès habituel de son interprète, M^{me} Réjane.



M^{me} CARJAC, tout à fait belle et charmante dans *M. de Prévan* (Odéon), à côté de ses camarades M^{lles} Lély, Tailade, et de MM. Duard, Vargas, Capellani. Elle jouait aussi dans le *Maître à aimer*. (Phot. Femina)



MM. GUMPEL ET DE-LAQUYS, auteurs de *M. de Prévan*, comédie en vers d'après les *Liaisons dangereuses*, jouée à l'Odéon, le 30 mai. (Phot. Femina)



M^{me} MARGUERITE CARRÉ, principal interprète de *Fortunio* (rôle de Jacqueline) elle l'a chanté avec une très jolie voix et beaucoup de grâce (5 juin).



UNE SCÈNE DU 3^e ACTE DE *Fortunio*, la nouvelle comédie musicale de MM. Robert de Flers et G. A. Cailavec, pour le livret, d'après le *Chandelier*, d'A. de Musset, et de M. Andre Messager pour la musique. Cette œuvre charmante, bien significative du génie français, a remporté un grand succès.



M^{lle} MARTYL, la charmante Agnès de la *Catalane*, opéra de Fernand Le Borne, paroles de G. Ferrier et Tiercelin, d'après l'espagnol Guimera (Opéra, 24 mai).



M^{lle} PAZ FERRER, de l'Odéon, dans le rôle de sœur Marie-Anne, de l'*Otage*, la dramatique pièce de M. Gabriel Trarieux de qui nous donnons le portrait p. 761. L'*Otage* était joué par MM. Desjardins, de Max. (Photo Femina.)



UNE SCÈNE DES *Ames ennemies*. — M. P. Hyacinthe Loyson a mis aux prises une mère, qui veut que sa fille garde la foi religieuse, et un père soucieux de l'émanciper du dogme au nom de la « vérité » scientifique. Lutte à ore et émouvante. (Cl. Photo-Programme)



PAUL-HYACINTHE LOYSON, l'auteur des *Ames ennemies*, données en spectacle d'avant-garde comme le *Bluff* et qui sont, grâce au succès, jouées en spectacle régulier (Th. Antoine), jusqu'à la clôture. (Cl. Gerschel)



CAMILLE LEMONNIER, l'auteur, avec Pierre Souzaine, du *Droit au bonheur*, deux actes dramatiques joués par H. Beaulieu, Damorès, Lugné Poé et M^{lle} A. Barton (Œuvre 20 mai). (Ph. Femina)



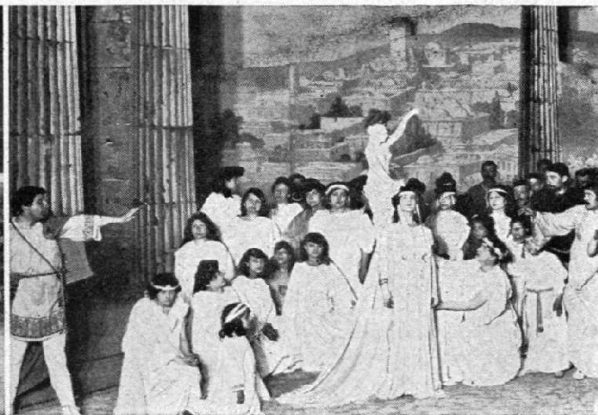
M. Jaque Dalcroze. UNE MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT RATIONNEL DE LA MUSIQUE (exercice rythmique d'ensemble) que préconise M. Jaque Dalcroze, l'original compositeur et musicographe. M. Dalcroze a exposé ses idées devant les professeurs du Conservatoire réunis.



GEORGES BATTANCHON, l'auteur d'un fort joli acte en vers, *Philista*, joué avec un très vif succès à l'Œuvre (théâtre Femina 20 mai), par M^{me} Moreno et M. de Max, excellents. (Photo Femina)

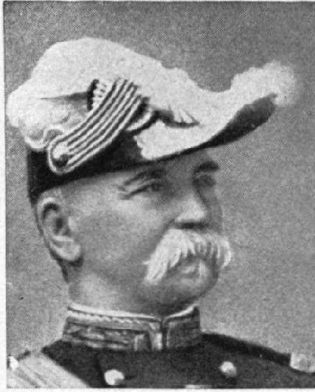


Leboucher Mazelier Mlle Boulenger Delmas Gailhard
LES FUTURS PRIX DE ROME EN LOGE À COMPIÈGNE. — Le 17 mai sont entrés en loge pour la musique, MM. Delmas, Gailhard, Gaubert, Leboucher, Mazelier et M^{lle} Boulenger, première logiste. Ils resteront un mois séparés du monde.



Segond M^{me} Lara
HYPATHIE, drame en vers de M. Paul Barlatier, a obtenu, au Grand Théâtre de Marseille (15 mai), un vif succès, grâce à M^{me} Lara (Hypathie) et à MM. Léon Segond (Apostolos), Jean Froment (Créon) et Henry Perrin.

LA PATRONNE. — Le 24 mai, première, au théâtre Molière, de la *Patronne*, trois actes de MM. Georges Spitzmuller et Albert Guitton.
M^{lle} OLGA NETHERSOLE. — Du 2 au 10 juin, au théâtre Sarah-Bernhardt, représentations anglaises de M^{lle} Olga Nethersole et de sa compagnie.



LE GÉNÉRAL BILLOT, né à Chaumeil (Corrèze), en 1828. Bataille de Villersexel (armée de l'Est, 1871); sénateur inamovible, deux fois ministre de la guerre; mort à Paris le 1^{er} juin.



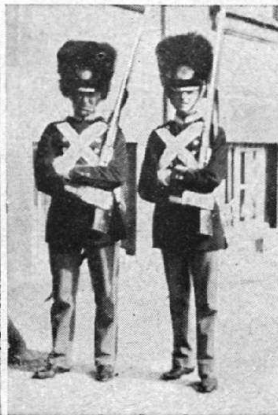
L'ANNIVERSAIRE DES ATTENTATS DU 31 MAI. — On se souvient que, le 31 mai 1905 à Paris et le 31 mai 1906 à Madrid, des bombes furent lancées contre le roi Alphonse XIII. Tandis que le jeune roi passe une revue anniversaire, le procès de Ferrer et Nakens, compromis dans le second attentat, s'ouvre à Madrid.



L'AMIRAL FOURNIER, qui passe le 23 mai au cadre de réserve. Né à Toulouse en 1842. Campagnes de Chine. Bataille du Bourget. Affaire de Formose en 1884. Membre supérieur de la marine.



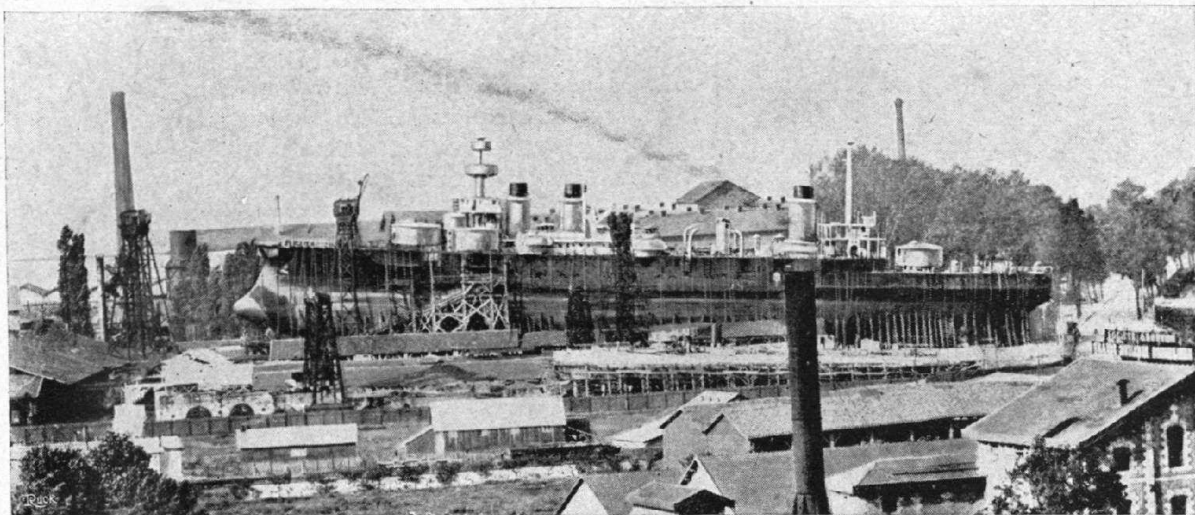
LES EXERCICES DE NATATION DE LA CAVALLERIE DANOISE. — La situation maritime du Danemark donne une grande importance aux exercices de natation auxquels excellent cavaliers et chevaux.



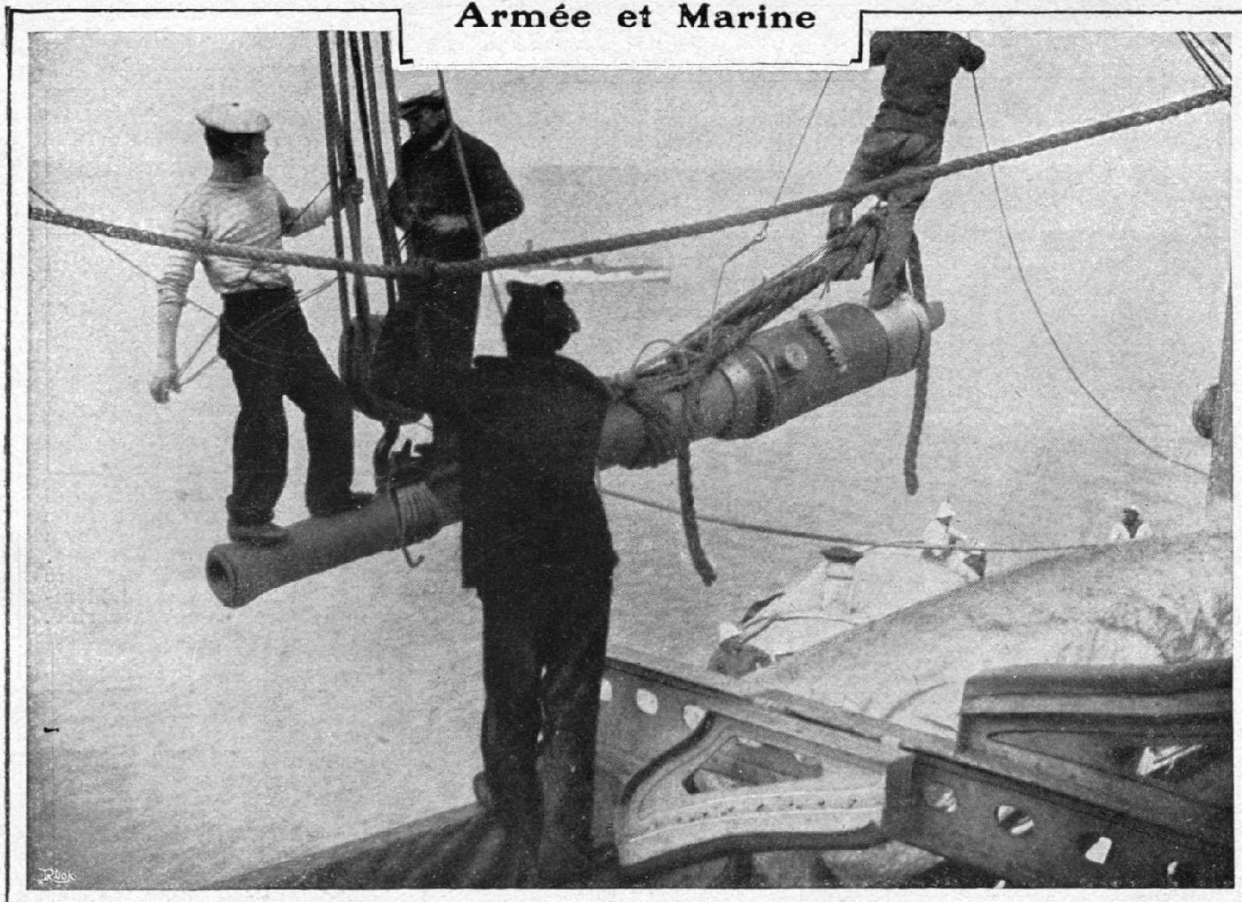
AU SEUIL DU PALAIS ROYAL DE COPENHAGUE. — Soldats de la garde en faction à la porte du palais de Copenhague.



LE NOUVEL UNIFORME DE L'INFANTRIE DANOISE. — De couleur grise, de forme pratique, laissant la cheville dégagée, telles sont les caractéristiques du nouvel uniforme de l'infanterie danoise.



LA VÉRITÉ, notre nouveau cuirasse, dans les chantiers de Bordeaux, la veille de son lancement (28 mai) qui a eu lieu devant M. Thomson, ministre de la Marine. C'est un superbe monument d'architecture navale. Il mesure 133 mètres 80 centimètres de longueur sur 24 mètres 25 centimètres de largeur, et 7 mètres 88 centimètres à l'avant, 8 mètres 42 centimètres à l'arrière. La *Vérité* a été lancée avec ses machines, ses chaudières, tous les cuirassements, les tourelles sans les canons et ses deux mâts, de façon à pouvoir être présentée après la mise à l'eau à une commission venue du port de Brest pour faire la « recette » de la coque. C'est la première fois qu'un navire de cette importance est lancé dans cet état d'achèvement.



LE DÉBARQUEMENT DE L'ARTILLERIE

Cet instantané représente le débarquement d'un canon de 138,6. Dans les conditions pénibles où s'effectuait ce travail, le débarquement des pièces d'artillerie fut particulièrement long et délicat.

UNE CATASTROPHE EN MER

L'émotion produite par la perte du *Jean-Bart* n'est pas encore calmée. Nous avons eu la bonne fortune d'obtenir d'un officier qui montait l'infortuné navire, le simple et dramatique récit que l'on va lire. A l'intérêt de cette narration due à un acteur de ce drame poignant, vient s'ajouter celui de photographies uniques qui montreront quels furent le dévouement, l'héroïsme des officiers et de l'équipage ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



ur le magnifique croiseur le *Jean-Bart* dont l'équipage et les officiers étaient si fiers, nous étions partis pour une campagne de deux ans... Deux mois après nous rentrions, laissant notre navire échoué sur la côte du Sahara... Comment se produisit l'accident?

Depuis le matin, nous suivions à petite allure la côte d'Afrique, aride et morne. Seules les épaves des navires naufragés

arrêtaient les regards; l'une d'elles, toute récente, attira notre attention : c'est un grand vapeur dont la carcasse roide et sombre semble encore défier les éléments qui l'ont vaincu.

La nuit arrive, dans ses parages, sans transition aucune. Brusquement, nous voilà plongés dans d'épaisses ténèbres, les feux de position sont allumés; nous allons au rythme régulier des deux hélices.

Soudain, un long frémissement de la

coque, deux violentes secousses, un arrêt brusque. C'est tout. Le *Jean-Bart* a touché. Nous sommes échoués. Il est exactement 6 heures 48. C'est la catastrophe au milieu des ténèbres...

Les notes du clairon montent dans la nuit; un ordre sans la moindre angoisse dans la brièveté du commandement: « Tout le monde à son poste de manœuvre. » Il faut travailler pour essayer de sauver le navire... pour essayer aussi de ne pas mourir...

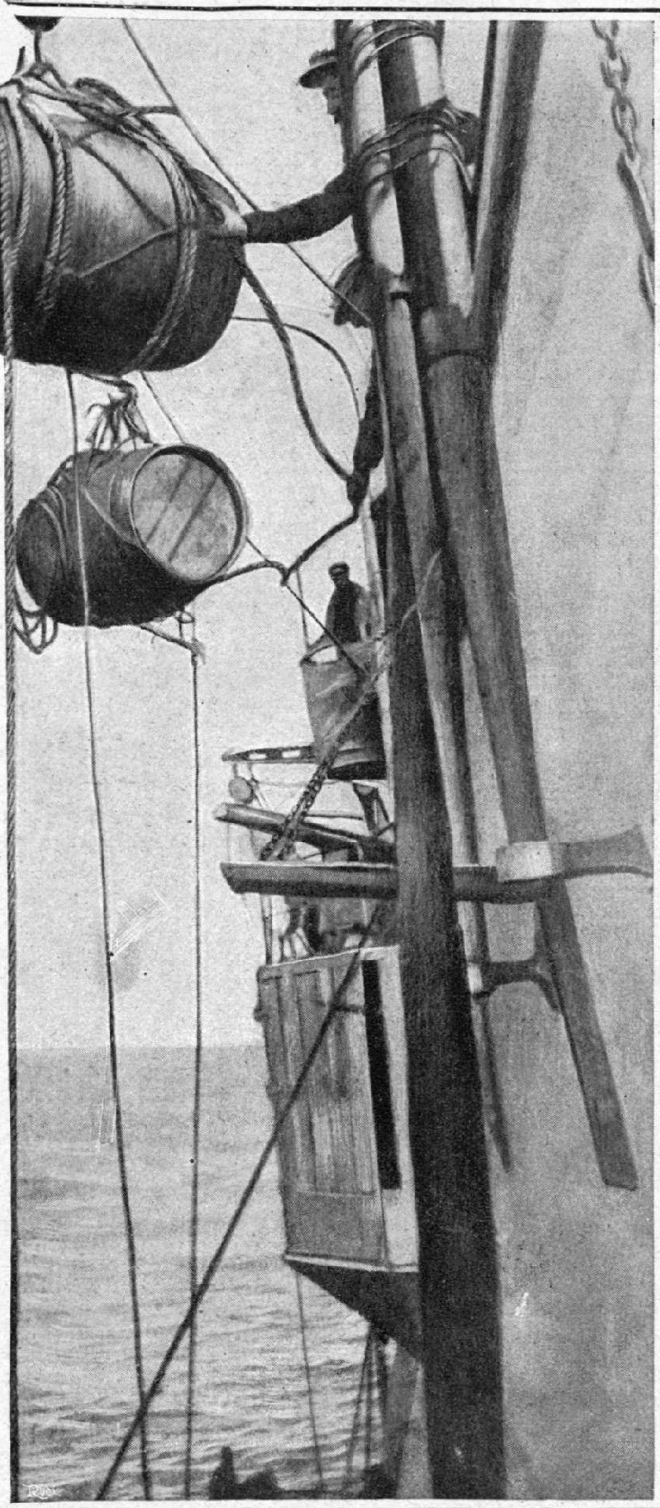
Pendant que l'on s'organise pour la lutte, le bâtiment, soulevé par la houle, retombe sur le fond. A chacun de ces talonnements dont la violence va croissant, la coque geint douloureusement. Les membrures cédant, l'eau ne va-t-elle pas faire irruption?

On ne se le demande guère. Des sondages indiquent 4 mètres à bâbord et le *Jean-Bart* a 6 mètres 50 de tirant d'eau. Les hélices tournent en vain; parfois l'hélice de tribord s'enfonce dans le sable; ce sont alors d'effroyables soubresauts; dans les machines, les pistons s'arrêtent.

L'ANGOISSE DANS LES TÉNÈBRES — LE DÉPART DE LA CHALOUPE

10 heures. — Où sommes-nous? Les projecteurs fouillent les ténèbres. Aucune terre en vue et la mer grossit toujours. Nous allons procéder aux opérations de mouillage d'une ancre à jet. Le tout se fait sans bruit, personne ne parle, mais nous sommes étreints par une émotion poignante au moment où la chaloupe, montée par seize hommes, ballottée aux flancs du bâtiment par les énormes masses liquides qui s'y brisent en tourbillons d'écume, au moment où l'ancre de 800 kilogs descend par petites saccades et arrive à bord... enfin! La chaloupe s'est éloignée avec son lourd fardeau; les heures s'écoulent interminables, dans l'attente de l'aube. Le *Jean-Bart*, comme fatigué de lutter s'incline largement sur tribord. Au matin, il donne une bande de 15 degrés. La terre se dessine à environ un mille. Ce ne sont de toutes parts que brisants et écueils...

Comme un corps étendu et blessé, le



LES VIVRES QUITTENT LE BORD

Après les pièces d'artillerie, les vivres quittèrent le bord, précieusement surveillées, en prévision des longs jours d'attente qui allaient s'écouler.

Jean-Bart paraît souffrir... Examinons sa plaie. Pour cela un scaphandrier est nécessaire. L'opération est d'autant plus périlleuse que nous n'avons pas, bien entendu,

de scaphandriers professionnels. Dix, vingt matelots se présentent, c'est le mécanicien Poindesou qui l'emporte. On l'habille, on lui met son lourd masque, il descend et remonte porteur de la mauvaise nouvelle, notre pauvre navire est atteint à mort. Les amateurs de



détails pittoresques apprendront que pour cette opération le matelot scaphandrier touche une prime de 3 francs, dite de prise d'habit, et 6 centimes par minute passée sous l'eau.

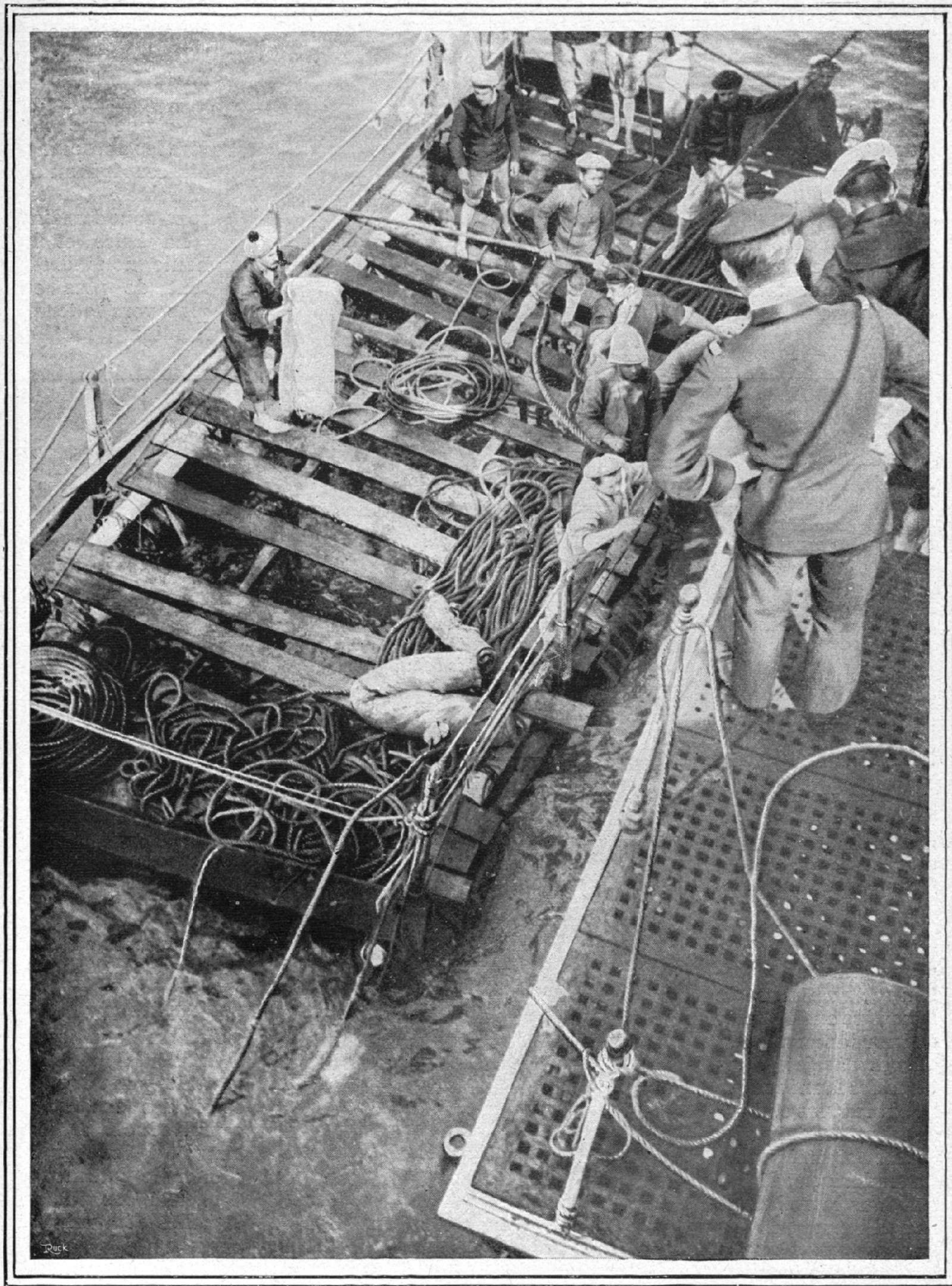
Il nous faut déleser le navire pour que, suffisamment déjauge, il puisse flotter à la prochaine marée. La matinée a passé à jeter cent tonnes de charbon à l'eau, puis ce sont les projectiles d'exercice de l'artillerie moyenne et de l'artillerie légère que l'on sacrifie.

Pendant ce temps, le canot à vapeur remorque la chaloupe pour aller mouiller une seconde ancre à jet. La vedette va sonder et reconnaître les fonds autour du bâtiment. L'enseigne Bourelly est envoyé avec la baleinière n° 1 chercher un point de débarquement. Il réussit à atterrir mais les lames déferlent avec tant de force qu'il lui est impossible de remettre à l'eau son embarcation. Le canot de service envoyé

LA PRISE D'HABIT DU SCAPHANDRIER

Le courageux matelot, qui servit de scaphandrier le premier, fut le matelot mécanicien Poindesou.

Une Catastrophe en Mer

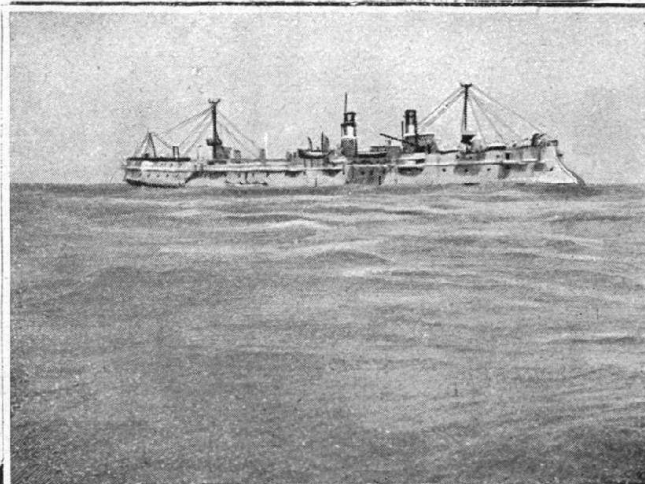


LE RADEAU ACCOSTANT A LA COUPÉE

Avec des planches, des bancs, des tables, des barils, des armoires, on construisit un radeau sur lequel l'activité fut fébrile durant de mortelles heures d'angoisses et de fatigues.

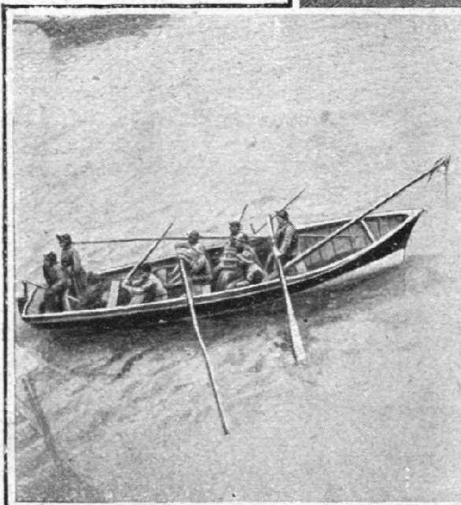
pour lui porter des vivres ne peut gagner la plage sans risques effroyables. Il revient sans avoir pu accomplir sa mission après une nuit passée sans vivres ni abris.

Nuit tragique où le *Jean-Bart* se déchira au cours de la dernière tentative qu'on fit pour le renflouer.



de naufrage. Le canon d'alarme se mit à tonner et des fusées jaillirent dans la nuit. Peut-être quelque navire les apercevra-t-il, ces signaux de détresse? Où serons-nous demain?

La brise et la houle nous drossent de plus en plus vers la terre. A minuit, le *Jean*



LE JEAN-BART ÉCHOUÉ

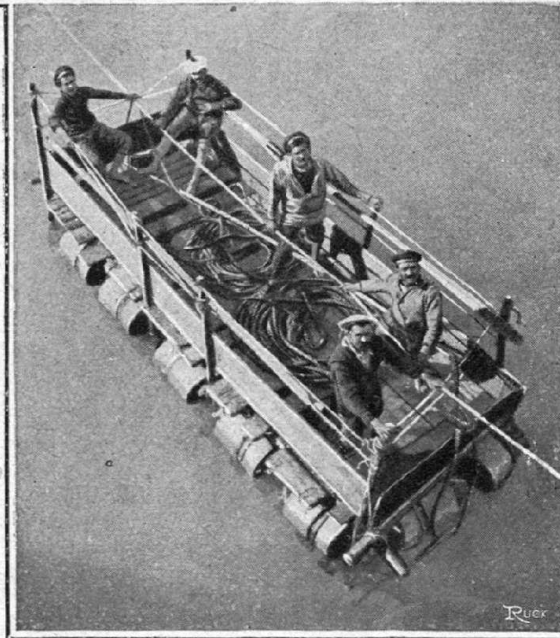
Cette photographie fut faite au moment où les officiers et l'équipage quittaient, les larmes aux yeux, l'épave lamentable, et déjà rongée par la rouille, de ce qui fut le beau, le fier et le robuste croiseur Jean-Bart.



LES SECOURS

Barque espagnole venant de la baie du Lévrier et se dirigeant à force de rames au secours du Jean-Bart.

Talonnements de la plus extrême violence, rupture de l'aussière en fil d'acier qui nous amarrait aux ancres à jet, ruptures des faux bras qui retenaient les embarcations, le canot major et une baleinière partis en dérive et disparus dans la nuit avec deux hommes de l'équipage, le double-fond, puis le compartiment de la barre envahis par l'eau, tels furent les premiers incidents de cette nuit



LE RADEAU

Dans les parages, illustrés par le radeau de la Méduse, le radeau du Jean-Bart se déhalait (était tiré sur le va-et-vient).

LA CHALOUPE

Cette chaloupe, montée par l'enseigne Parlier, effectua 70 milles pour télégraphier la nouvelle de l'échouage.

Bart poussé sur un banc de coraux achève de s'y meurtrir. Une voie d'eau gicle du compartiment de la barre et envahit peu à peu celui des machines auxiliaires. Il est temps de songer à quitter le bâtiment. On ferme les portes étanches et à minuit cinquante-cinq, le clairon égrène, dans la nuit lugubre, les notes du branle-bas. Tout le monde sur le pont! En hâte, p'arches,

bancs, tables, barils, avirons, tout ce qui flotte est hissé sur le pont et en avant la construction d'un radeau.

Un radeau. Il y a quatre-vingt ans, l'équipage de la *Méduse* construisit aussi le sien dans ces mêmes parages.

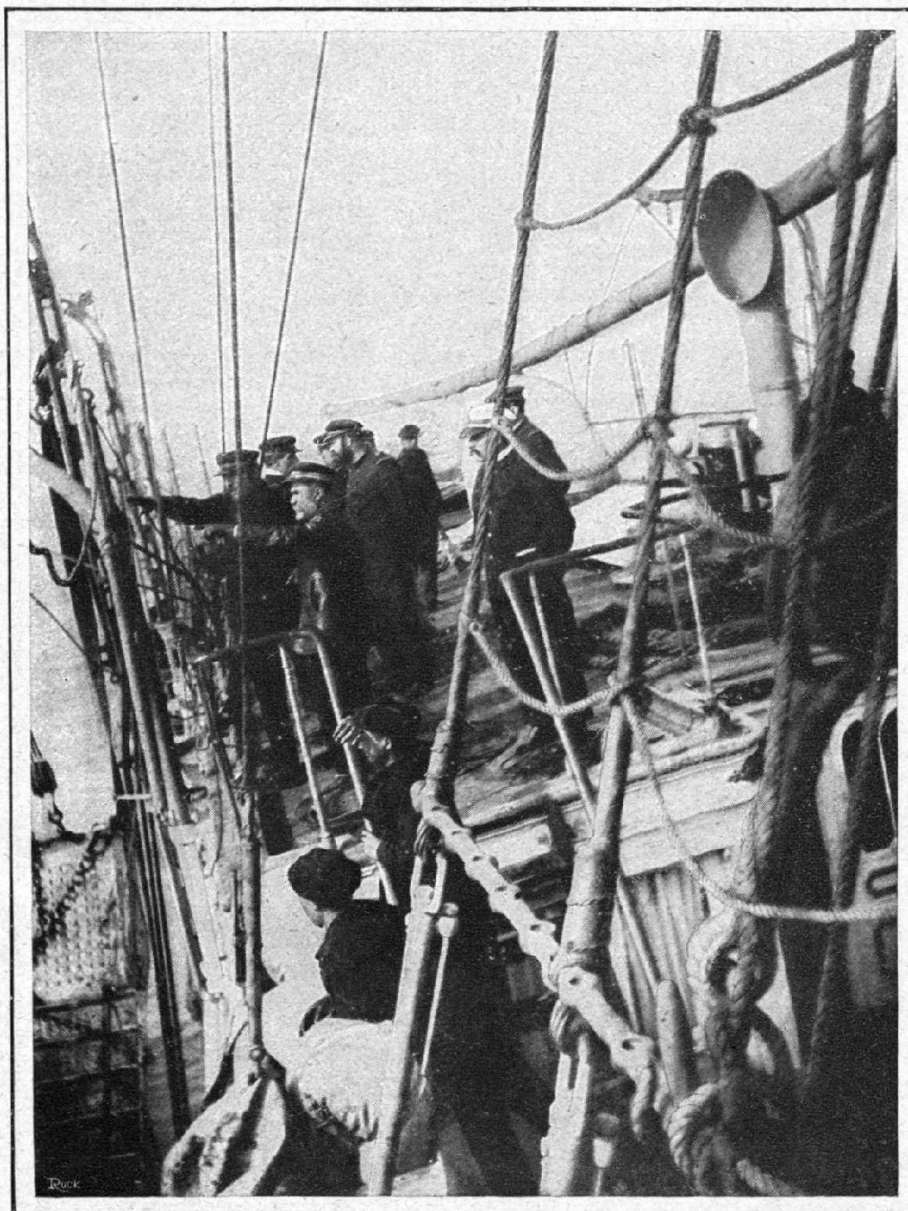
Mais la mer redescend, les talonnements diminuent et le bâtiment s'incline de nouveau. Lorsque le jour paraît, la terre n'est pas à 500 mètres de nous! Quel chemin en une nuit. Traîné, roulé, poussé, cahoté par la houle et le vent, le *Jean-Bart* s'est déplacé d'un mille en l'espace d'une marée.

Prévoir l'invasion des chaufferies et par suite l'impossibilité de distiller l'eau, envisager le cas où, le bâtiment achevant de se briser, il serait nécessaire de l'évacuer et de vivre à terre jusqu'à l'arrivée des secours, tel est

le double devoir qui s'impose tout d'abord.

Toute l'activité de l'état-major et de l'équipage s'y emploie pendant les jours qui suivent.

D'une part, les caisses à eau, vastes cubes d'une contenance de 2.000 à 2.500 litres, sont hissées de la cale à eau sur le pont et remplies au fur et à mesure de la production des machines. D'autre part, le radeau construit pendant la nuit du 13 est lancé. Pièces de vin et barriques d'eau, farine et conserves de bœuf y sont déposées et le canot à vapeur le prend à la remorque pour le conduire à terre. Par

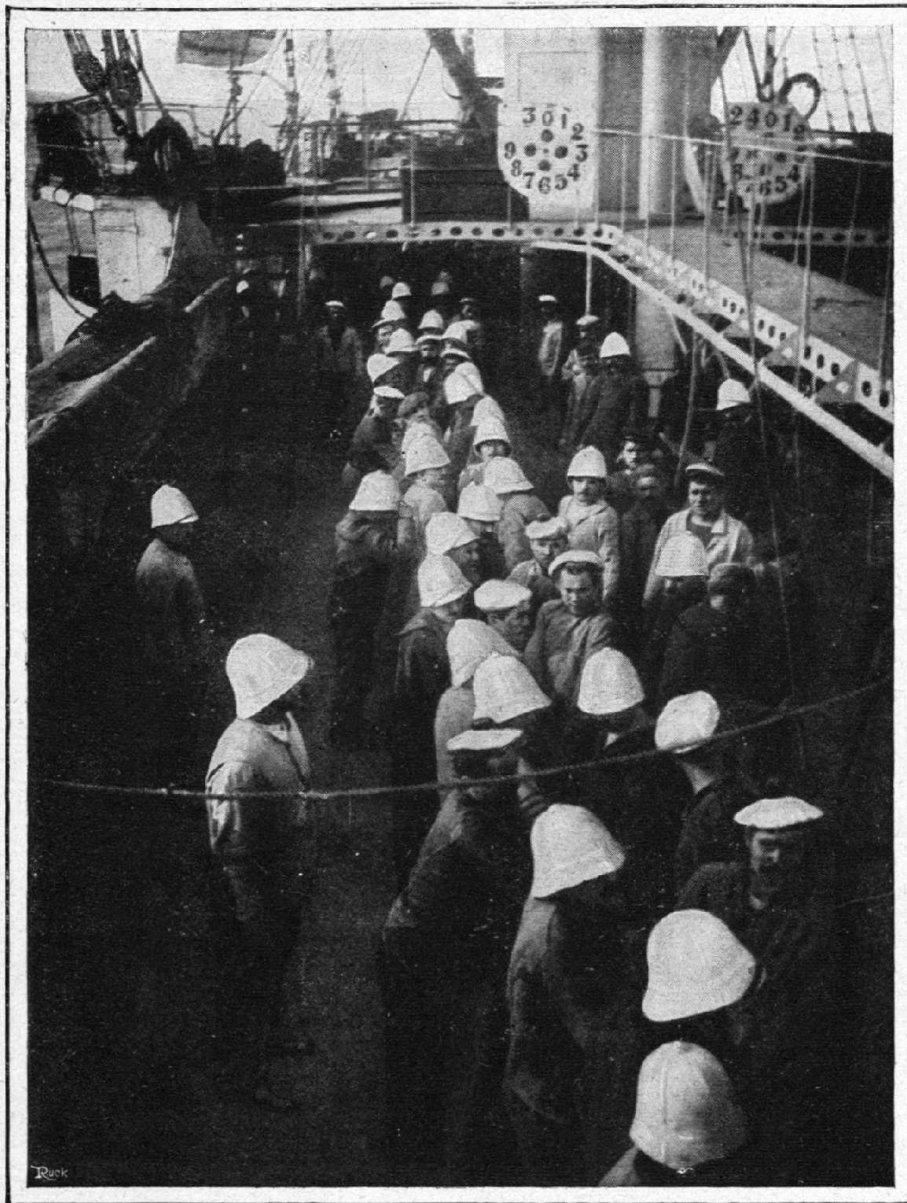


UNE FUMÉE A L'HORIZON

L'état-major se masse sur le pont. Une légère fumée a paru à l'horizon ! Un navire! Le commandant donne l'ordre de tirer le canon pour attirer son attention!

deux fois, les remorques cassent et le radeau, avec son chargement drossé par les courants, s'en va se briser sur les récifs de la côte.

Le débarquement de tout ce qui est nécessaire à l'existence de 360 hommes pendant une quinzaine de jours se poursuit méthodiquement. 50 hommes sont à terre sous les ordres d'un enseigne. Ils couchent sous la tente et sont armés de fusils pour repousser les attaques éventuelles des pillards maures et écarter les chacals qui, la nuit, viennent rôder autour du campement. Cependant aucun navire ne passait en



ON SOUQUE SUR LES FILINS

L'équipage souque (tire) sur les filins (cordages) pour débarquer un canon de 164,7.

vue. Tout le monde convint qu'il était urgent de faire connaître à Paris la situation critique dans laquelle nous nous trouvions. Certainement, au ministère, nul ne soupçonnait notre naufrage. On devait nous croire à la baie du Lévrier où le *Jean-Bart* avait reçu des instructions pour s'arrêter.

Parcourir à la voile les 70 milles qui nous en séparaient, c'était une bien longue navigation pour une petite embarcation. L'enseigne de vaisseau Parlier revendiqua comme étant le plus ancien des enseignes du bord, l'honneur de tenter l'aventure. Sa demande fut agréée.

sés *Gloire* et *Condé* et le transport *Drôme*.

Le jour de l'arrivée des secours, la quille du *Jean-Bart* se brisa et les machines furent envahies! Il était temps! L'amiral Philibert se rendit compte de l'impossibilité du renflouement. Il ne restait qu'à sauver le matériel ce qui fut long et difficile...

Le dimanche de Pâques tout fut fini... Nous avions fait maigre... forcément pendant exactement les quarante jours de carême!

On s'attache vite aux choses parmi lesquelles on vit et qui vous sont fami-

Il partit le 15 février avec huit hommes et l'aspirant de 1^{re} classe Pladoni et fut assez heureux pour nous envoyer de la baie du Lévrier deux goélettes de pêche canariotes et en prendre une troisième qui le conduisit à Dakar.

Le dimanche soir, six jours après notre échouage, un gabier de quart aperçut à l'horizon la fumée d'un vapeur. Un navire! Le commandant donne l'ordre de tirer le canon pour attirer son attention. Un coup! deux coups! Le navire approche. C'est un cargo anglais. Il stoppe et on lui dépêche le canot à vapeur avec un officier porteur d'un télégramme pour le consul de France à Las Palmas chargé de l'expédier à Paris.

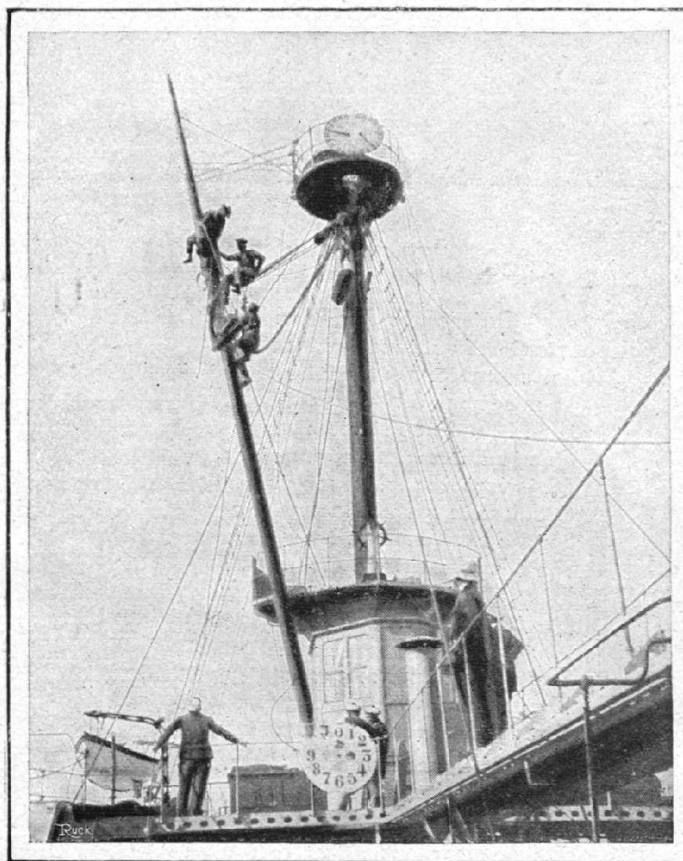
Ce fut ainsi que l'on nous envoya de Dakar la *Jeanne-Blanche*, yacht du gouverneur de l'Afrique occidentale française suivi de l'avisog *Goéland* et — partis de France — les croiseurs cuirassés

lières, aussi, quand nous quittâmes le bord pour la dernière fois, le commandant, franchissant le dernier la coupée, ce fut les larmes aux yeux que nous saluâmes, épave lamentable et déjà rongée par la rouille, ce qui fut le croiseur *Jean-Bart*.

Le *Jean-Bart* avait coûté six millions, — il fut revendu 5.000 francs à une compagnie portugaise.

Les navires ont leur destinée. Nul n'était plus beau que celui-là, nul ne donnait mieux à l'équipage qui le montait une sensation de force et de sécurité.

Nous étions joyeux de faire ce beau voyage avec lui. Songez que nous avons quitté les brumes et les pluies de la France, le froid de l'hiver et la tristesse du ciel bas



UNE OPÉRATION DANGEREUSE
Le mât de flèche est gréé en mât de charge pour le débarquement de l'artillerie.

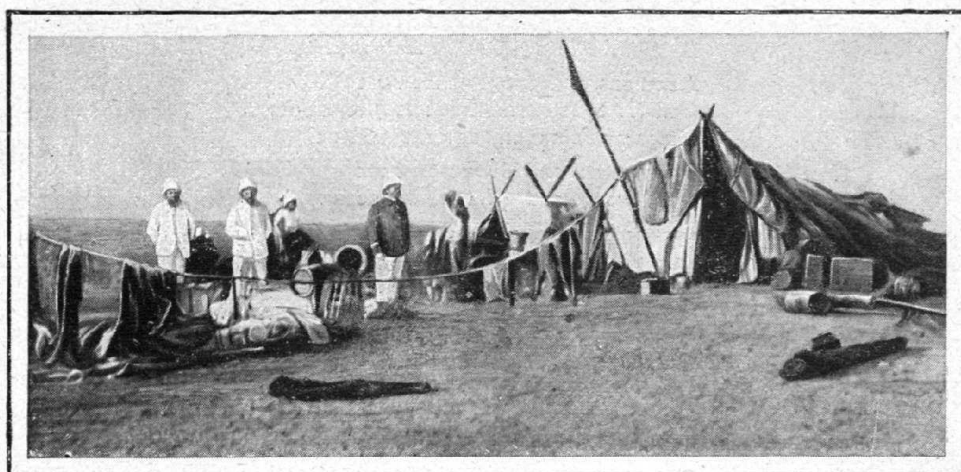
roulé par l'Océan furieux comme un jouet, était vendu comme vieille ferraille.,.

La Compagnie portugaise tenta d'enlever les chaudières qui sont du dernier modèle et d'utiliser les épaves. La mise en train des travaux a déjà coûté 50.000 francs.

et gris, avec la perspective de gagner Madère verdoyante, les Canaries ensoleillées, Dakar, les Antilles bleues, les États-Unis, le Canada, de descendre ensuite jusqu'au Brésil et l'Argentine...

Partis pour deux ans, nous rentrions après deux mois et demi. Le *Jean-Bart* avait appareillé à Lorient le 17 janvier; le 12 février il était échoué sur la côte du Sahara, le 23 il coulait, le 30 nous regagnions la France...

Et le *Jean-Bart* désarmé, brisé, lancé,



LE CAMPMENT DANS LE DÉSERT
Les officiers de l'équipage ont campé dans le désert durant quarante-six jours. Ce supplice prit fin le dimanche de Pâques.



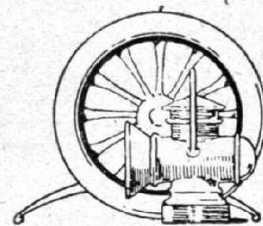
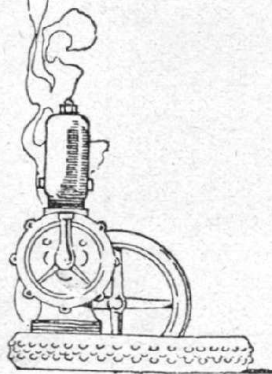
L'AUTOMOBILE

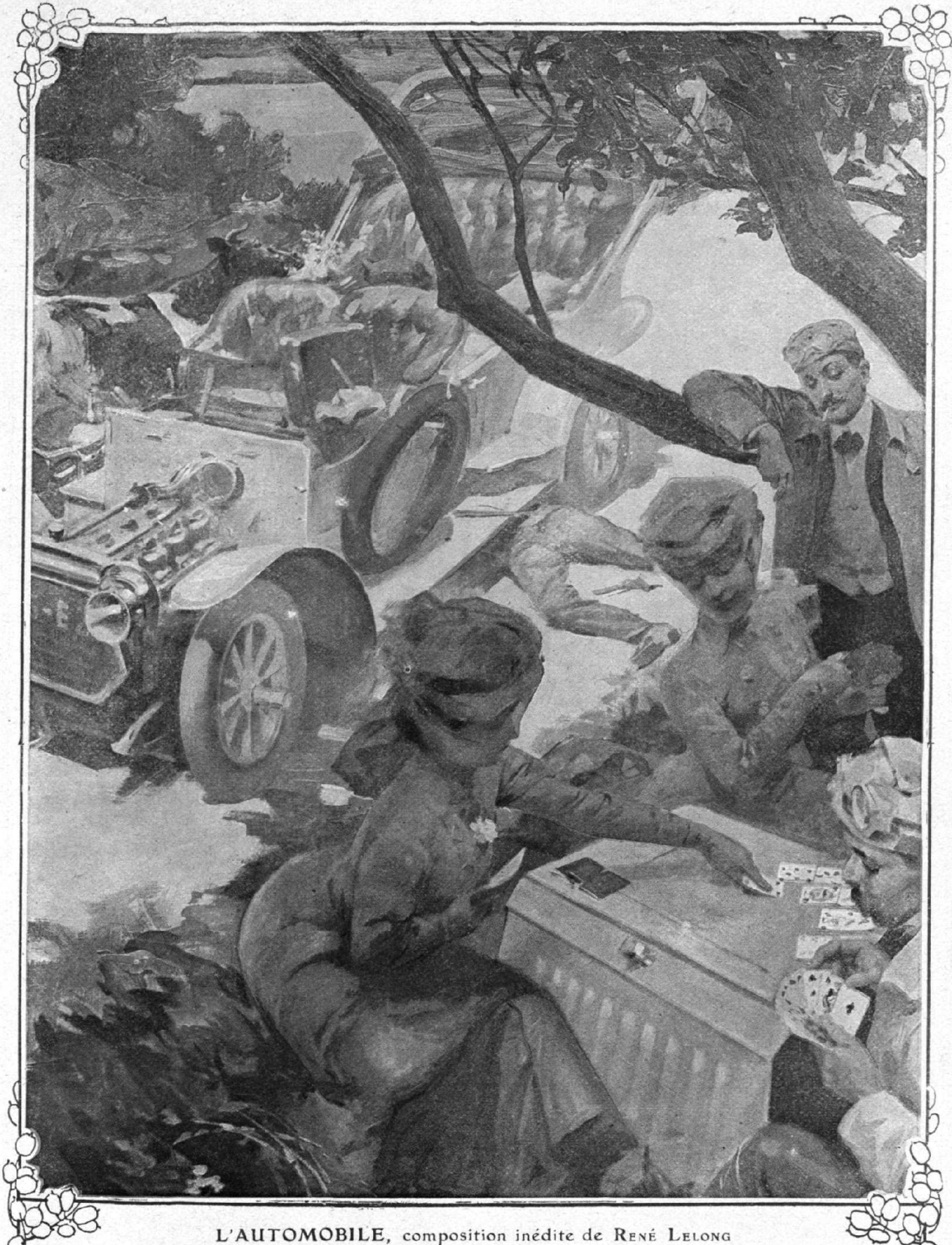
« — Puisque le Sport en est jeté,
Dit chacun lorsque vient l'été,
En excursionniste habile,
Je m'adonne à l'Automobile...
Bien loin de ce Paris bavard
Que je déteste... six semaines,
Mais vers lequel tu me ramènes,
O culte du grand Boulevard ;
Loin de ces artères trop pleines
Où le sympathique étranger
Dès juillet vient se goberger,
Je veux franchir monts, vaux et plaines !... »

Par plaines, par monts, et par vaux,
En des paysages nouveaux,
Sous l'œil exorbité des vœux,
Il court donc, l'automobiliste...
En partant, il dressa la liste
Des sites qu'il sied, en artiste,
De contempler : Ainsi quand on
Doit traverser certain canton
De l'antique pays breton,
Il faut admirer tel calvaire ;
Tel cloître où la Foi persévère ;
Là, ce dolmen d'aspect sévère...
Et comme ce dolmen n'est pas
De la fantaisie, à deux pas,
Le sol normand est plein d'appas...
Puis on ira jusqu'en Touraine
Où, vaillante, noble et sereine,
La vigne règne en souveraine...
Puisqu'on y est, on peut encor
Voir l'Auvergne au riant décor?...
Soit !... Mais il faut être d'accord
Avec ses compagnons de route !...
Ont-ils tous même but ?... J'en doute ;
Et ça ne fait rien, somme toute :
Pourvu qu'on devore en auto
Val, montagne, plaine, ou coteau,
L'entente fleurit subito...

Comme en un rêve l'on détail ;
Quand soudain la panne fatale
Vous arrête traîtreusement...
C'est le favorable moment
Pour esquisser un petit bridge,
Cet autre sport non moins charmant
Qui nous arrive de Cambridge :
Puis on repart pour n'importe où,
Pour Genève ou pour Tombouctou,
Se moquant de tous et de tout...

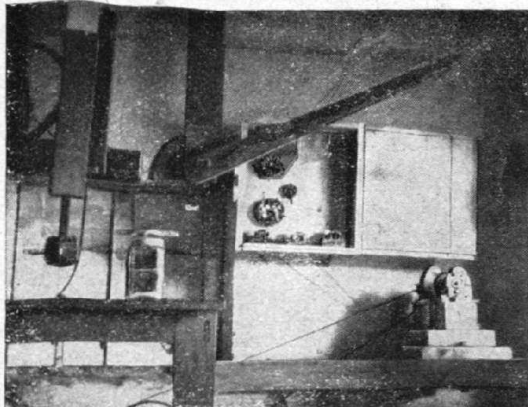
HUGUES DELORME.



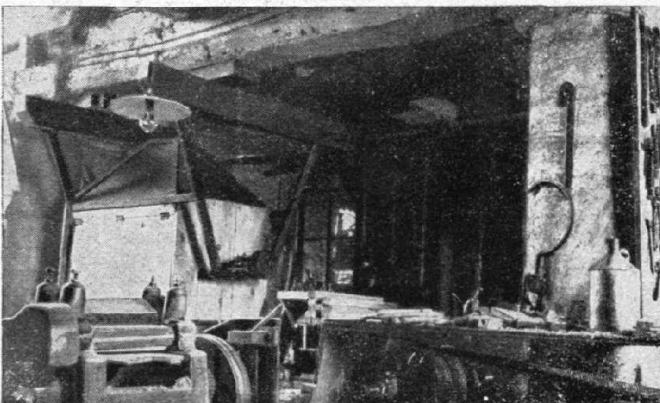


L'AUTOMOBILE, composition inédite de RENÉ LELONG

Les courses en automobile sont exquises en permettant de goûter dans une certaine mesure le célèbre vertige de la vitesse. Et un peu d'ingéniosité et d'entrain suffisent pour transformer la panne fatale en un plaisir sinon supérieur du moins égal et parfois — au gré de certaines parties de bridge — aussi mouvementé!



Intérieur de cultivateur moderne
(dynamo construite par lui-même).

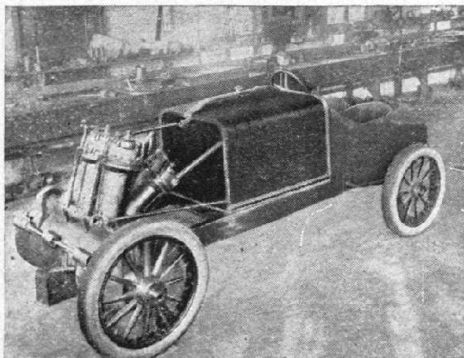


Intérieur de menuisier pratique
(raboteuse, scies, lampe électrique).

LA HOUILLE VERTE. — On appelle houille blanche les rivières rapides descendant des glaciers et dont le courant est utilisé comme force; on appelle houille verte les rivières nées en forêt, en prairie, et dont les chutes sont utilisées comme force. Notre Normandie donne en ce moment un bel exemple et qu'il convient de signaler. On en trouvera l'histoire et les applications dans l'ouvrage de M. Henri Bresson, *La Houille verte*. Grâce au progrès, l'électricité est introduite dans les plus modestes demeures, et elle apporte avec elle le bien-être et quelquefois la richesse. La «houille noire» est un capital que l'on mange, dit l'auteur; la «houille verte» un revenu dont on use.



LA TOILETTE D'UNE CAPITALE. — En prévision des fêtes de la naissance du premier-né royal, les autorités de Madrid avaient ordonné le blanchiment des maisons dans les quartiers du centre. Notre photographie montre la nouvelle méthode employée par les entrepreneurs madrilènes.



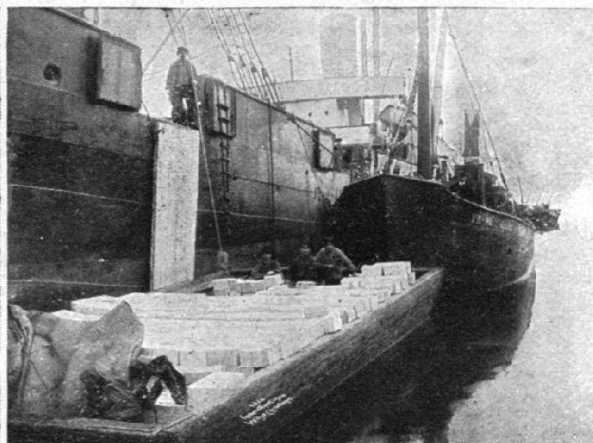
L'AUTOMOBILE DE M. CHRISTIES. — Le milliardaire américain vient de se faire construire une automobile monstre. Le moteur le plus puissant que l'on puisse adapter à une voiture est placé à l'avant, et les roues motrices sont mues directement, ce qui donnera une vitesse extraordinaire. Le chauffeur est tout à fait à l'arrière, au-dessous du niveau du moteur.



CONTRE LE BROUILLARD. — Une Compagnie anglaise a adopté un appareil automatique qui se manœuvre à distance à l'aide d'un levier, comme pour l'aiguillage, pose un détonateur sur le rail, et le train passé, cueille la douille, éclatée et la remplace par un nouveau détonateur. L'appareil pourrait être utilisé en France.



Lac chargé de troncs de sapins.



Bois débité embarqué pour l'Europe.

LE GRAND COMMERCE DE NORVÈGE (à propos du voyage des jeunes souverains de ce pays). — A cause de ses belles forêts de pins, la Norvège fait un important commerce de bois. En hiver même, le travail ne chôme pas, et c'est à ce moment que l'on installe sur les lacs et les rivières gelés les énormes troncs que la débâcle amènera dans les villes. Puis, débité, ce bois du Nord ira, par les paquebots, alimenter toute l'Europe



LE PALAIS ROYAL DE STOCKHOLM

C'est dans ce palais édifié sur le port et devant lequel passent et repassent les bateaux qui assurent le service entre Stockholm et les différents points de la côte de Suède et du golfe de Finlande, que l'envoyé de Je sais tout a été reçu par Sa Majesté Oscar II, roi de Suède.

Je sais tout à la Cour de Suède

Nulle figure royale n'est plus populaire en France que celle du roi Oscar II, de Suède, descendant du maréchal Bernadotte. S. M. Oscar II, qui reçoit les Français comme des compatriotes, a permis à l'envoyé de Je sais tout de réunir sur la famille royale si diversement intéressante des documents et des renseignements précieux ❧ ❧ ❧



LA MAJESTÉ le roi Oscar II de Suède, debout, appuyé sur une canne, sa haute taille vertement dressée m'accueille, la main ouverte, d'un sonore :

— Bonjour, mon cher ami !

Le Gotha annonce que le roi Oscar-Frédéric est né à Stockholm en 1829, ce qui fait de mon auguste interlocuteur un octogénaire. La physionomie avenante et souriante respire la santé ; c'est un colosse qui me serre vigoureusement les mains, sans nulle étiquette :

— Vous avez failli ne pas me trouver, car j'ai bien manqué mourir... N'est-ce pas Bottiger que j'ai été à deux doigts de la mort. Et alors vous voulez publier un article sur moi ?

Oscar II me passe familièrement le bras autour du cou et m'entraîne dans son cabinet de travail. Là, par une jolie attention, il me plante tout d'abord devant une vitrine où

dorment, fanées et glorieuses, les reliques du grand ancêtre Bernadotte, maréchal de Napoléon I^{er}, que la fortune des armes fit roi de Suède : le bâton de maréchal, l'épée. Ce cabinet de travail est simple. D'innombrables portraits l'encombrent. Il y a une impératrice Eugénie, par Winterhalter ; le portrait de la reine de Danemark ; puis des photographies de Carmen Sylva, de la reine Amélie du Portugal, de la reine Sophie, tricotant pour les pauvres. Sur le bureau, à gauche, les fils du roi, à droite, la reine et les princesses ; un portrait de Gustave-Adolphe avec cette inscription : « Il aurait plus longtemps triomphé de ses ennemis s'il se fût moins fait craindre de ses alliés. »

Oscar II est heureux de montrer les objets au milieu desquels il vit. Il a réuni pièce à pièce un splendide service bleu de Sèvres et des biscuits sur la beauté desquels il insiste. Ce palais est calme

comme une maison de campagne de bourgeois, confortable et intelligemment conçue. J'admire la collection d'assiettes de la salle à manger où l'on aperçoit une sorte de glissière qui permet au roi d'accéder sur son fauteuil, sans fatigue, à une terrasse d'où l'on jouit d'une vue splendide.

— J'ai fait procéder à pas mal de restaurations, me dit le roi, et dégager les admirables boiseries que vous pouvez voir des couches successives de peinture qui les recouvraient.

LA JOURNÉE D'UN ROI

Oscar II se lève à 8 heures et dépouille sa correspondance jusqu'à 9 heures. Un secrétaire lit les journaux, avant et pendant le déjeuner qui est servi à 9 h. 1/2; puis, promenade avec son ami le grand veneur Ankarbrona et le médecin, Dr Flensberg.

Vers 10 h. 1/2 le roi retourne dans son cabinet de travail; il y reçoit les ministres qui désirent lui parler en particulier, les fonctionnaires de la cour et les personnes admises en audience particulière. Après, lecture des journaux étrangers, — le *Temps* et le *Figaro* pour la France et comme magazine *Je sais tout* dont je vis toute la collection de 1906 et les trois premiers mois de 1907, sur une table, — lunch à 2 h. 1/2. Le roi mange peu, il boit du vin de Bordeaux parfois un peu de bière, fume assez rarement et toujours du tabac très faible, dénicotinisé. A 3 h. 1/2, promenade à pied en été, à Stockholm le roi va rendre visite à ses enfants, surtout au prince Eugène de la terrasse duquel on a une si belle vue sur le port. Retour au palais à

4 heures. Travail jusqu'à 5 h. 1/2 et repos jusqu'au dîner. Après, causerie d'une heure; puis le roi se retire pour fumer et entendre la lecture des journaux du soir. A 9 h. 1/2, billard et whist. Enfin Oscar II se retire à 11 heures et travaille jusqu'à minuit 1/2. La famille royale de Suède est particulièrement intéressante.

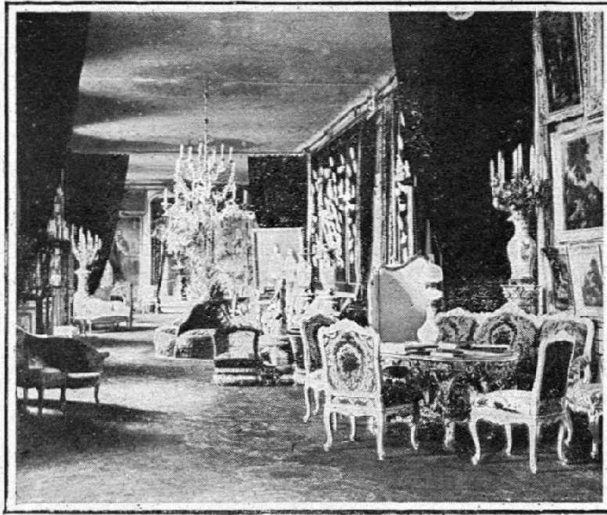
Chacun des fils du roi a son occupation bien définie et sa personnalité marquée. Tandis que le prince héritier Gustave-Adolphe fait en conscience son apprentissage de roi, le prince Bernadotte, qui a renoncé à tous ses droits, se livre à des travaux de piété et fait dans les campagnes un véritable apostolat.

Le prince Oscar est exclusivement militaire; enfin le prince Eugène est peintre. Le prince héritier, qui a quarante-neuf ans, est marié à Victoria, princesse de Bade

qui a quarante-cinq ans : ils ont trois fils, le premier Oscar (vingt-cinq ans), le prince Charles-Guillaume (vingt-trois ans), le prince Gustave-Louis (dix-huit ans).

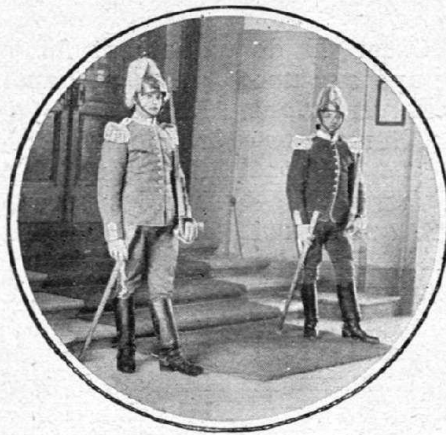
Le cabinet de travail dans lequel le prince Gustave-Adolphe m'a reçu montre la similitude de goûts de l'héritier présomptif avec son père. Comme son père, il est collectionneur, mais surtout de pièces d'argenterie. Ces merveilles orfévres par des artistes de génie, recueillies laborieusement à force de sacrifice et de patience mettent leur munificence lumineuse dans le cabinet volontairement sombre et qui ressemble ainsi à quelque

somptueuse boutique d'artisan. Le prince me les détaille avec une complaisance attendrie; il y a là des souvenirs précieux



LE GRAND SALON DU PALAIS ROYAL

Le vaste et luxueux salon du Palais Royal est meublé avec le goût le plus sûr, et le roi y reçoit les hauts dignitaires du royaume ainsi que les étrangers qui ont la bonne fortune d'obtenir une audience de Sa Majesté.



LES SENTINELLES DU PALAIS

Deux sentinelles sont toujours placées au pied du grand escalier donnant accès dans les appartements du Roi.

comme ces coupes qu'il gagna au cours de divers championnats.

Mais le prince, surtout depuis la maladie de son père, n'a guère le temps de s'occuper de sa collection ni des sports, il préside le Conseil des ministres, remplace souvent le roi dans les cérémonies officielles et le décharge d'une partie

rié à la princesse Ingeborg. Le couple princier a deux charmantes fillettes, les princesses Marguerite et Marthe, ainsi qu'un fils.

Je fus reçu dans le ravissant palais, ni par des mines fastueuses ni par une garde militaire, mais par un valet de chambre qui me pria d'attendre son maître et m'offrit pour



S. M. OSCAR II,
ROI DE SUÈDE

Cette photographie est une des plus récentes qui aient été faites de S. M. Oscar II, qui est âgé actuellement de près de 80 ans.

des lourds soucis du pouvoir.

Comme nous l'avons dit, le deuxième fils du roi, le prince Bernadotte, marié morganatiquement, a renoncé à tous ses droits éventuels à la succession au trône.

Voici le militaire de la famille, le prince Oscar-Charles, âgé de quarante-six ans et ma-



S. M. LA REINE SOPHIE,
REINE DE SUÈDE

D'une bonté et d'une affabilité extrêmes, la reine Sophie tient à honneur de conserver la simplicité de mœurs d'une bourgeoise.



S. M. OSCAR II ET S. M. LA REINE SOPHIE
A L'ÉPOQUE DE LEUR MARIAGE

Ces deux beaux portraits, placés dans de superbes cadres dans le grand salon, représentent Leurs Majestés lors de leur mariage, il y a juste un demi-siècle.

patienter, d'abord un journal suédois que je déclinai en avouant mon ignorance de la langue, puis le *Temps*. Tout le monde ici parle français et le français le plus pur, sans le moindre accent. Voilà le prince, il est aussi grand que son père, c'est un superbe soldat, de stature géante. Alors que son frère collec-



S. A. R. LE PRINCE GUSTAVE-ADOLPHE, PRINCE HÉRITIER

Le prince héritier de Suède ne se plaît nulle part autant que dans son cabinet de travail, au milieu de sa merveilleuse collection de pièces d'argenterie.

tionne les pâtes de Sèvres, et son père les pièces d'orfèvrerie, il a réuni des chefs-d'œuvre des manufactures royales de Suède et de Norvège, ces poissons, ces chats, ces lapins, ces ours d'un comique savoureux, ces lourds chevaux de labour traduits avec une fidélité stupéfiante en des tons d'une douceur exquise, par les prodigieux artistes de là-bas.

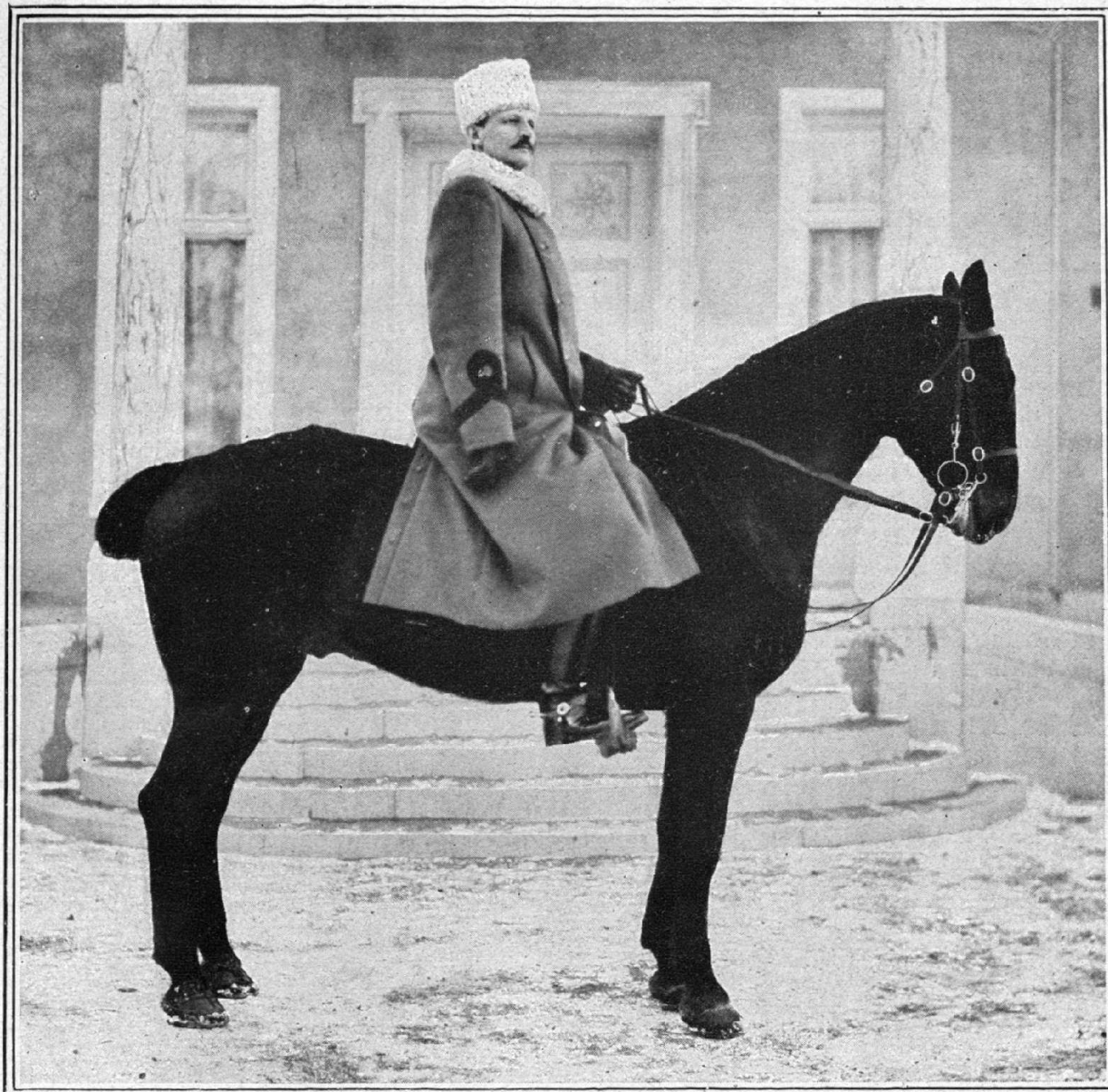
On arrange tout pour les photographies. Je reste seul un instant. Entre la princesse Martha (six ans), délicieusement jolie. Je m'incline et je lui baise la main.

- Princesse...
- Bonjour, Monsieur,
- Que portez-vous là ?
- Un appareil photographique, princesse.
- Qui allez-vous photographier ?
- S. A. R. le prince Charles, Princesse...
- Ah !

Une nuance de désappointement... Je continue...

— Et vous aussi, Princesse, si vous m'y autorisez.

— Je veux bien, venez dans le salon, tout est prêt.



S. A. R. LE PRINCE CHARLES

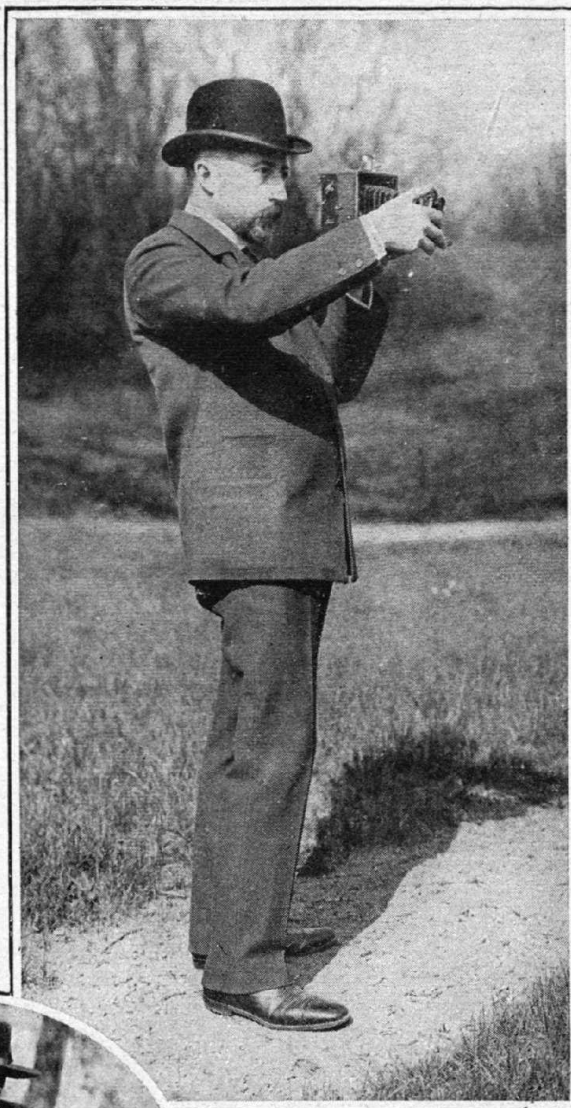
Le tempérament et les goûts du prince Charles le portent exclusivement vers la carrière des armes. Il a le titre d'inspecteur de la cavalerie suédoise ainsi que celui de major général de l'armée.

Mais dans le salon une table gêne encore, je l'enlève avec l'aide du prince; un abat-jour de lampe électrique produit un vilain effet, la princesse Ingeborg le maintient tandis que son époux, monté sur une table, le dévisse en riant. Je donne tous ces détails pour faire comprendre à quel point la simplicité de la cour suédoise est réelle. N'importe quel bourgeois français eut sonnés ses domestiques pour ces petites besognes accomplies ici avec une bonne humeur souriante. C'est qu'il s'agissait du *home*. Quand vous entrez chez un Suédois, fût-il le roi ou quelconque de ces sujets, il vous fait visiter sa maison ou son appartement.

Les princes de la famille royale ont les goûts les plus divers depuis l'héritier présomptif jusqu'au prince Eugène dont nous parlerons tout à l'heure, en passant par le prince Bernadotte qui a une âme et une vocation de moine et le prince Oscar-Charles qui est exclusivement soldat. Tous ont le même culte du foyer. Tous se sont plu, ainsi que des sages, à oublier la politique et les pesants soucis en enjolivant leur demeure, ce qui est la marque des tendres et des artistes. Nulle dépense excessive, nul luxe grossièrement étalé, mais une entente infinie du détail, un amour de l'arrangement, de la collection qui

étonne le visiteur et s'augmente d'année en année, finissant par encombrer la large pièce et cette collection n'étant pas placée dans une salle éloignée du palais, sorte de musée où l'on n'irait jamais la voir, mais à portée de la main, et dans l'endroit où l'on passe la plus grande partie de son temps, dans le cabinet de travail.

Il n'est pas rare que dans les nombreuses familles princières où tous les soins se sont appliqués à diriger la vocation de l'héritier et de son frère immédiat du côté de l'art militaire et de la science effroyablement compliquée du pouvoir, il n'est pas rare que le dernier-né soit litté-



S. A. R. LE PRINCE EUGÈNE

Au cours de ses promenades, le prince Eugène, qui possède un joli talent de peintre, ne se fait pas faute de prendre des photographies des paysages qui lui plaisent et qu'il fixera ensuite sur la toile.

De goûts tout à fait simples, le prince cueille souvent lui-même les fleurs de son jardin.

rateur ou artiste; on n'a rien fait pour contrarier ses penchants; il n'est pas destiné à régner.

Donc, le prince Eugène est peintre. Il ne faut pas entendre par là qu'il consacre des loisirs nonchalants à laver une gentille aquarelle ou à gouacher un éventail d'amateur. C'est un peintre sérieux, travailleur et dont le talent est incontestable.

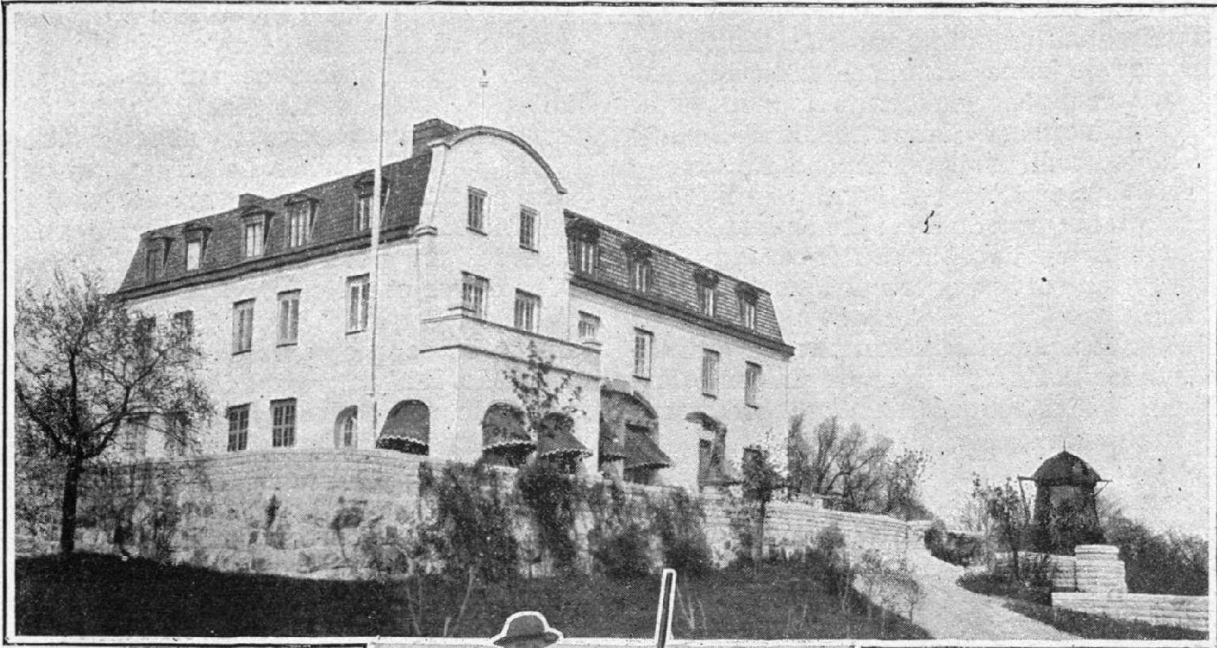
Il habite sans gardes, sans honneurs militaires, une jolie demeure qu'il fit construire en 1905 et que rien ne signale à l'attention du promeneur sinon le drapeau suédois qui flotte sur un mât dans le jardin — et aussi sa merveilleuse situation. C'est à quelques minutes de Stockholm, à Valdemars Udde un petit château ayant une vue splendide sur le Fjord et entouré de grands arbres centenaires que l'on ménagea pieusement lors de la construction.

LES DISTRACTIONS D'UN PRINCE

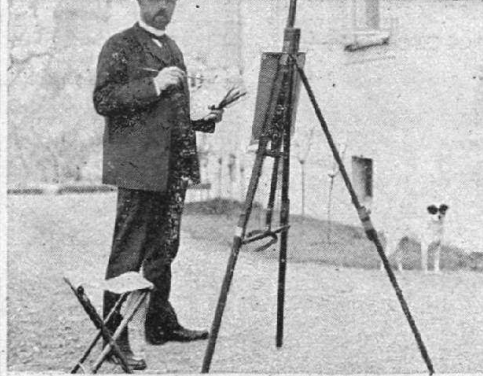
Le prince Eugène m'a raconté sa vie qu'il passe la plupart du temps dans le bel atelier, vaste et empli d'une généreuse lumière, qu'il s'est aménagé dans cette résidence idéale. D'un kiosque où il se transporte avec sa palette et ses pinceaux, il a vue sur le port et il peint là, passionnément les marines qui sont ses sujets favoris. Souvent quand il travaille, le roi vient le surprendre, presque tous les jours

il reçoit ainsi la visite de son père...

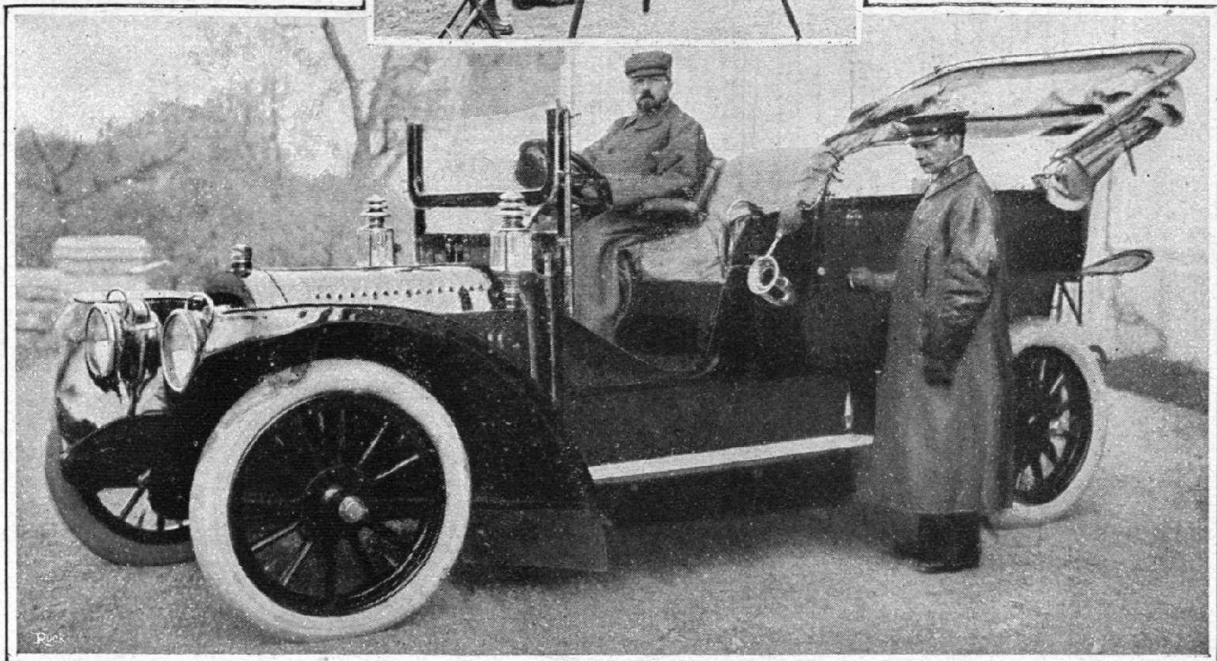
L'activité de ce prince artiste est féconde. Il a, s'inspirant des principes qui ont guidé notre société française de *l'art à l'école*, peint des panneaux décoratifs pour d'humbles écoles de village. C'est de plus un automobiliste remarquable, et au retour de ses randonnées et, quand il est las de travailler, le prince jardine, il émonde



lui-même ses arbres, soigne ses fleurs ; c'est un sage et un heureux. On ne peut parler du roi et de la reine sans dire un mot des noces d'or qui ont été récemment célébrées. Cette touchante céré-



monie, à laquelle la population entière a participé, éclaire de la plus jolie façon le crépuscule de la plus charmante idylle que l'on puisse imaginer. En 1856, le prince Oscar-Frédéric faisait



LA RÉSIDENCE DE S. A. R. LE PRINCE EUGÈNE — LE PRINCE EUGÈNE, PEINTRE ET AUTOMOBILISTE

A quelques minutes de Stockholm, à l'entrée du port de cette ville, exactement à Valdemars Udde, se trouve la résidence de S. A. R. le prince Eugène. En haut de la page, la maison du prince ; au milieu, le prince s'adonnant à la peinture, qui est sa plus grande distraction, et en bas, le prince sur le point d'aller faire une excursion en automobile.

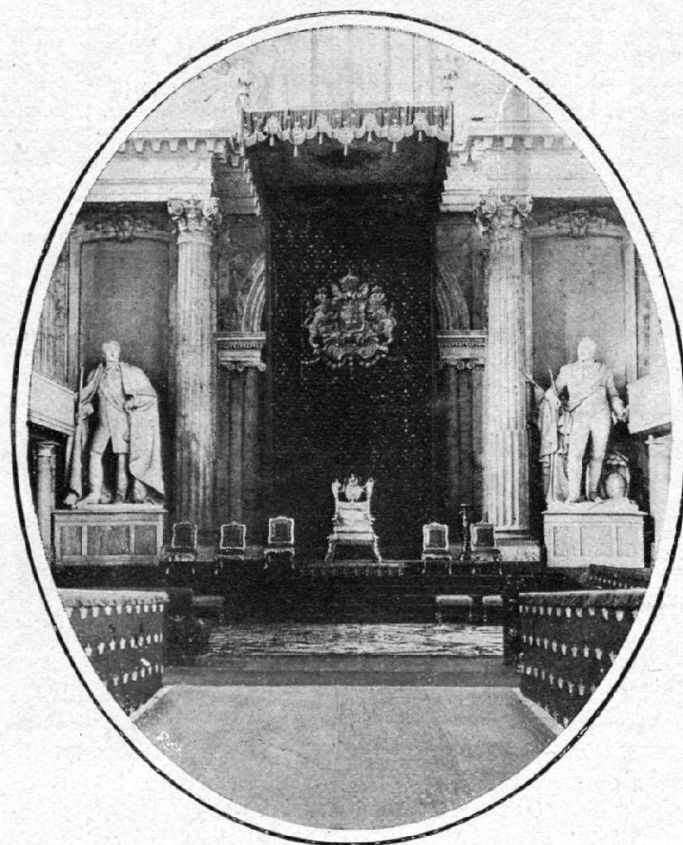
un voyage en France et en Angleterre. Ce voyage avait un but politique. Quand il fut terminé, le jeune homme entendit voyager pour son plaisir. Il était poète, doué d'un vif sentiment artistique et chantait à ravir la mélodie. Il avait forcément été touché par la grâce de la princesse Sophie de Nassau, qui tranchait originalement sur les autres princesses, par son érudition artistique, son goût pour la musique et pour la littérature. Elle avait passé un mois en Russie, et sa tante maternelle, la grande-duchesse Hélène, lui avait présenté l'illustre Rubinstein qui devint son professeur et lui donna d'admirables leçons. Ce fut le coup de foudre. Le prince Oscar retourna de suite en Suède, déclara à son père qu'il voulait épouser la princesse Sophie et revint six semaines après sur les bords du Rhin où les fiançailles furent célébrées en grande pompe. Un chêne du parc de Monrepos, où les fiançailles eurent lieu, porte encore, gravé en son écorce, les initiales : S-O et la date : 1856.

Comment ne pas rapprocher cette date de celle où la reine envoya à son époux le buvard qui lui sert de sous-main et où était gravé son nom. En 1856, il y eut des chœurs de cinq cents voix sous les fenêtres du château de Biebrich. Le Rhin paraissait incendié tant il était couvert de bateaux illuminés. En 1907, deux vieillards souriants saluèrent un peuple qui acclamait leur union douce et féconde.

Voilà, tel que j'ai pu le retracer, le tableau de ce que je vis de la cour royale de Suède. Il n'y a pas là d'anecdotes brillantes; le roi et les princes ne font pas parler d'eux et pourtant ils ne professent pas pour les journalistes, l'interview, le reportage et les photographies, l'horreur que manifestent si bruyamment d'autres souverains et d'autres personnages — pour excuser peut-être l'abondance d'articles qu'ils provoquent sans en avoir l'air !

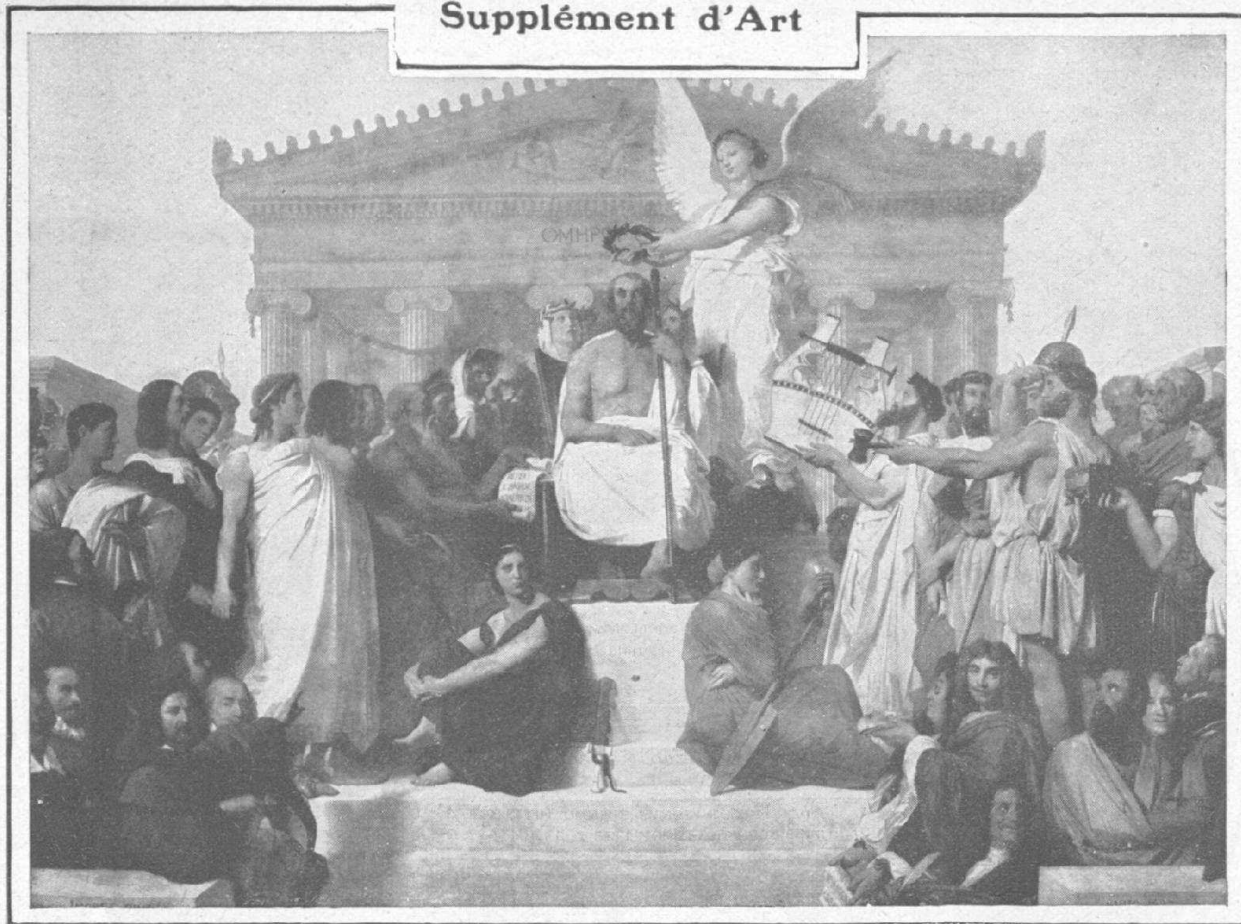
CHUSSEAU-FLAVIENS.

(Photographies de l'auteur : reproduction interdite.)



LA SALLE DU RIKSDAG AU PALAIS DE STOCKHOLM

C'est dans cette sorte de salle du trône que S. M. Oscar II reçoit les deux Chambres suédoises.



(Cl. Neurdein.)

L'APOTHÉOSE D'HOMÈRE (MUSÉE DU LOUVRE)

Commandée par le Roi Charles X, l'Apothéose d'Homère fut pour Ingres l'occasion de faire une admirable profession de sa foi artistique. Elle désarma, pour un moment, tous ses adversaires.

DOMINIQUE INGRES

La gloire de ce maître illustre de l'école française n'est plus contesté par personne ; elle est même prônée par les partisans des écoles nouvelles qui admirent la beauté souveraine, la conscience de ce dessin ferme et sûr. La vie de Dominique Ingres est un admirable exemple de labeur, de lutte contre la misère et de foi ardente dans l'art.



Le dessinateur de génie que les ennemis appelaient avec une gravité malicieuse « Mòssieu Ingres » était déjà Mòssieu Ingres, sage et laborieux en 1796, quand son père l'envoya étudier la peinture à Paris dans l'atelier de David.

Ingres avait à cette époque seize ans. Jusqu'alors il avait étudié son art à Toulouse avec Roques, Vigan, Joseph Bertrand. Le soir, il était premier violon au théâtre. L'illustre peintre n'abandonna jamais son

cher instrument — peut-être surtout parce qu'il lui rappelait sa jeunesse — et l'expression « le violon d'Ingres » est passée dans la langue française, elle caractérise la préférence marquée par un homme de talent pour un art ou un métier à côté de celui où il excelle. Mais Ingres ne jouait pas mal du tout et c'est une erreur propagée par la légende de croire qu'il était plus sûr des succès de son archet que de ceux de son pinceau !

Voilà donc le débutant chez David. Son camarade d'atelier, Delécluze, nous parle



(Cl. Neurdein.)

L'APOTHEOSE DE NAPOLEON I^{er} (MUSÉE DU LOUVRE)

Composé en 1853, ce plafond a souvent été comparé à un camée antique en raison de son allure fière et héroïque.

en termes émus de son ardeur au travail : « cette disposition jointe à la partie de son caractère et au défaut de cet éclat de pensée qu'on appelle esprit en France, fut cause qu'il prit trop peu de part à toutes les folies turbulentes qui avaient lieu autour de lui. Aussi étudia-t-il avec plus de suite que la plupart de ses disciples ».

En 1800, il obtint le second Grand-Prix de Rome et en 1801 le premier Grand-Prix avec ce sujet bien académique : arrivée, dans la tente d'Achille, des ambassadeurs envoyés par Agamemnon auprès du fils de Pelée. Mais les finances de la France sont épuisées par la guerre et le budget de

notre Académie de Rome est supprimée. Pensionnaire sans bourse, Ingres est obligé de rester à Paris : il y vit misérablement de dessins et d'illustrations de livres dans une des cellules de l'ancien couvent des Capucins qui s'élevait sur un des terrains en bordure de la rue de la Paix; le logement était fourni à l'artiste par le gouvernement — à défaut de la pension à laquelle il avait droit.

Avant son départ pour Rome en 1806, Ingres exécute le portrait en pied du premier Consul destiné à la ville de Liège; celui de Napoléon en costume impérial, aujourd'hui au Musée des Invalides; un



(Cl. Neurdein.)

LA VIERGE A L'HOSTIE (MUSÉE DU LOUVRE)

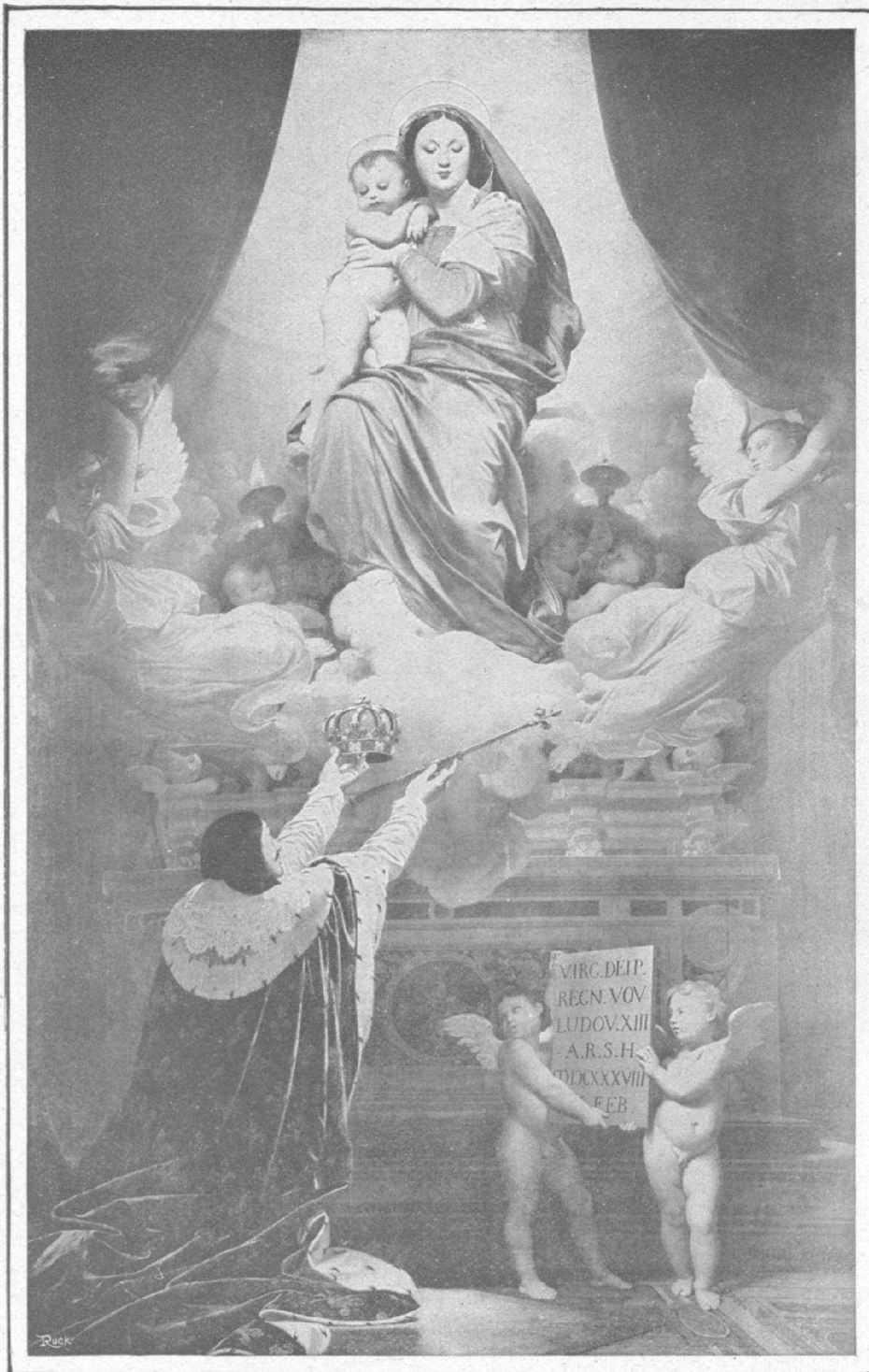
Sœur des Madones de Raphaël, la Vierge est ici accompagnée de deux angelots porteurs d'encensoirs que le maître emprunta à sa première esquisse du Vœu de Louis XIII.

tableau allégorique : *Napoléon passant le pont de Kehl*, une esquisse peinte : *Vénus blessée par Diomède* et les portraits du sculpteur Bartolini, de M. Ingres père, de M. Gilibut et son propre portrait.

Le culte d'Ingres pour Raphaël tourna à l'idolâtrie quand le lauréat fut enfin à Rome. Là, il reçoit de nombreuses commandes, notamment du roi de Naples, Joachim Murat. C'est pour lui qu'il peint la *Grande odalisque* et la fameuse *Dormeuse* de Naples que le gouvernement de la Restauration fit détruire parce qu'elle choquait l'extrême pudibonderie qui régnait en tout lieu à cette époque.

Les rapports qu'il eut avec le gouvernement d'alors décourageaient profondément le grand artiste.

Ses ressources diminuant, il dut de nouveau recourir à la vente de ses portraits au crayon. Il s'était entendu avec un garçon d'hôtel qui conduisait à son atelier les étrangers de passage à Rome. Moyennant 5 à 6 écus, il faisait un portrait. On a estimé à 300 les dessins qu'il fit ainsi et qui sont des chefs-d'œuvre. Lorsqu'en 1855, on fit une exposition de ses œuvres, on voulut y faire figurer ces dessins. Ingres s'y refusa énergiquement : « Non, non, dit-il, on ne regarderait plus mes tableaux ! »



LE VŒU DE LOUIS XIII (CATHÉDRALE DE MONTAUBAN)

Terminé en 1824 et exposé la même année au Salon, ce tableau eut un retentissement considérable. Il consacra le talent d'Ingres, qui fut nommé chevalier de la Légion d'honneur et, peu après, membre de l'Institut.

Il ne voulait pas que l'on le considérât autrement que comme peintre. Un jour, rapporte M. Lapauze, historien du maître, un anglais frappe à sa porte. Il ouvre.

— Est-ce ici que demeure le dessinateur de petits portraits ?

les-Quint (1816); l'Arétin et le Tintoret (1816); Henri IV et ses enfants (1817); Philippe V et le maréchal de Berwick après la bataille d'Alamanza (1818); la mort de Léonard de Vinci (1818), Francisca da Rimini (1819).

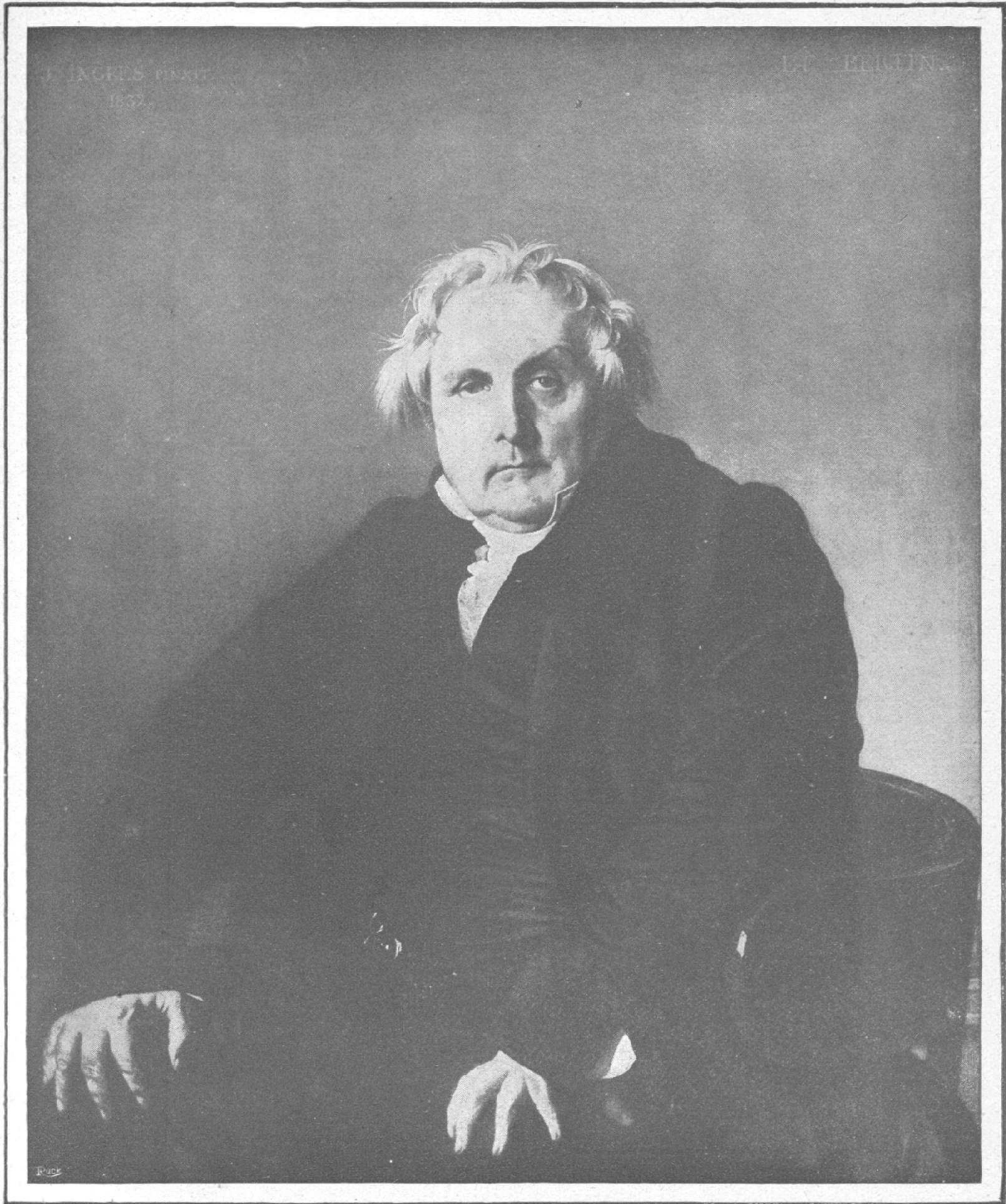
— Non, Monsieur, risposte Ingres, ici demeure un peintre! Et il lui ferma la porte au nez.

La misère lui était d'autant plus lourde à supporter qu'à Rome Ingres s'était marié en 1812 avec Magdeleine Chapelle, jeune et belle inconnue, venue de Guéret pour l'épouser.

Il se décide à quitter Rome et part à Florence espérant trouver, auprès de son vieil ami Bartolini, aide et protection.

C'est à Rome, néanmoins, qu'il affirma sa doctrine : toutes ses toiles affichent de sa religion pour Raphaël, elles sont mal accueillies d'ailleurs par l'école de David, et tous les tenants de l'Art officiel. A citer : *Œdipe expliquant l'énigme du Sphinx*, *Jupiter et Thétis*, *Romulus vainqueur d'Acrou*, *le Songe d'Ossian* et *Virgile lisant l'Enéide*. C'est aussi *Raphaël et la Fornarina* (1814); *Don Pedro de Toledo baisant l'épée de Henri IV* (1814), *le Duc d'Albe à Sainte-Gudule* (1815); *Pierre Arétin et l'envoyé de Char-*

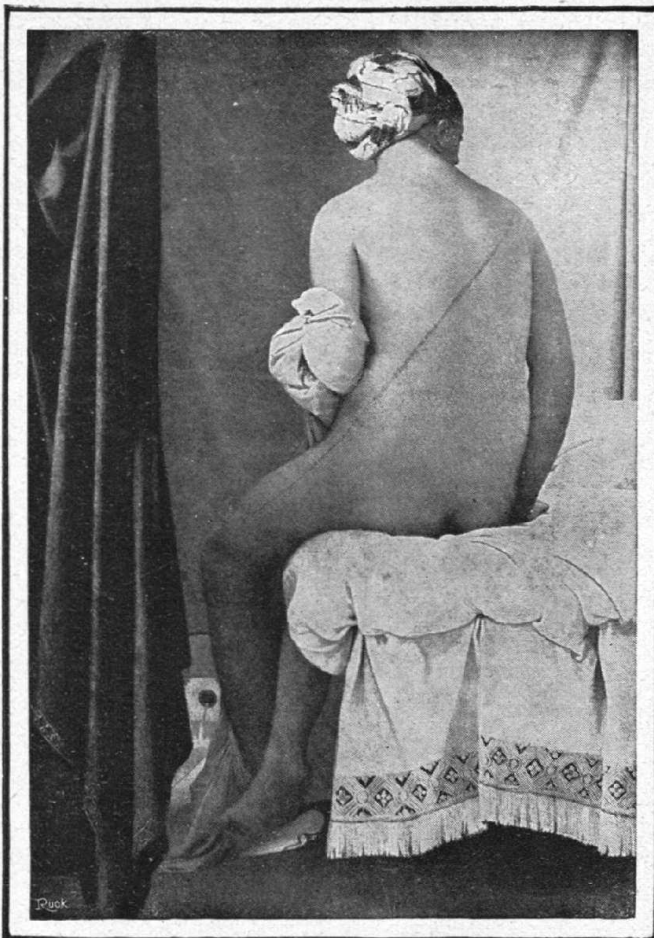
Dominique Ingres



(Cl. Neurdein.)

PORTRAIT DE BERTIN L'AINÉ (MUSÉE DU LOUVRE)

Après le succès du Vœu de Louis XIII, Ingres eut de nombreux portraits à exécuter notamment ceux de Charles X, du marquis de Pastoret, du comte Molé et celui de Bertin que nous publions, et qui est un des beaux portraits du Louvre.



(Cl. Neurdein.)

LA BAIGNEUSE (1808) (MUSÉE DU LOUVRE)
Contemporaine de la Dormeuse de Naples, cette œuvre fait partie de la série des beaux nus qu'Ingres fit durant son premier séjour à Rome.

En se rendant à Florence, Ingres fit, au point de vue de ses intérêts immédiats, un faux calcul; cette ville lui fut moins hospitalière que Rome. Il n'y fit que deux portraits de M. et Mme Leblanc (1823-1824).

Fort heureusement cependant, il y rencontra M. de Pastoret, très bien en cour à Paris, lequel lui fit obtenir la commande officielle du *Vœu de Louis XIII*.

Exposée à Paris, cette œuvre eut un immense succès, elle apporta au peintre cette aisance qui est l'affranchissement des artistes. Au Salon de 1814, le *Vœu de Louis XIII* n'eut que des admirateurs, Eugène Delacroix en tête, qui voyait là une nouvelle occasion de combattre l'académisme de David. Ingres abandonne Florence et revient en France.

C'est le commencement de la gloire.

Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut. L'Etat lui demande l'*Apothéose d'Homère* et le *Martyre de Saint Symphorien*. La haine qu'éprouvait « Monsieur Ingres » pour le romantisme était telle que parmi les écrivains qui entourent Homère, il oublia volontairement Shakespeare, aïeul du romantisme. Les opinions du peintre se ressentent de ce parti pris; il trouve qu'il y a du Boucher dans Rubens et déclare que ce serait une injure pour Raphaël que de le comparer à Rembrandt; le *Radeau de la Méduse*, de Géricault, le soulève d'horreur... Ne parlons pas de Delacroix qui fut son rival détesté...

Les polémiques furent ardentes et pas toujours très tendres pour Ingres, qui, aigri, jouissant d'ailleurs d'un fort mauvais caractère, jura qu'il n'exposerait plus rien à Paris et demanda et obtint la direction de l'Académie de France à Rome. Il y eut pour élèves, parmi les peintres, H. Flandrin, Pils, Hébert; Lefuel et Ballu parmi les ar-



(Cl. Moreau freres.)

PORTRAIT DE MADAME INGRES, NÉE CHAPELLE
(MUSÉE DE MONTAUBAN)

chitectes et, parmi les compositeurs de musique, Berlioz, Ambroise Thomas et Gounod.

En 1841, il revint à Paris et une fête éclatante lui fut donnée où parurent tous les artistes... sauf Eugène Delacroix. Les polémiques reprirent. Ingres demeura dédaigneux. Une fois pourtant il s'emballa.

M. de Pommereu se trouvait en soirée chez M. de Pastoret. M. de Pommereu avait un portrait du maître du logis et déclara :

— Quelle croûte !

— Croyez-vous ? s'écrie un invité. C'est une question d'esthétique.

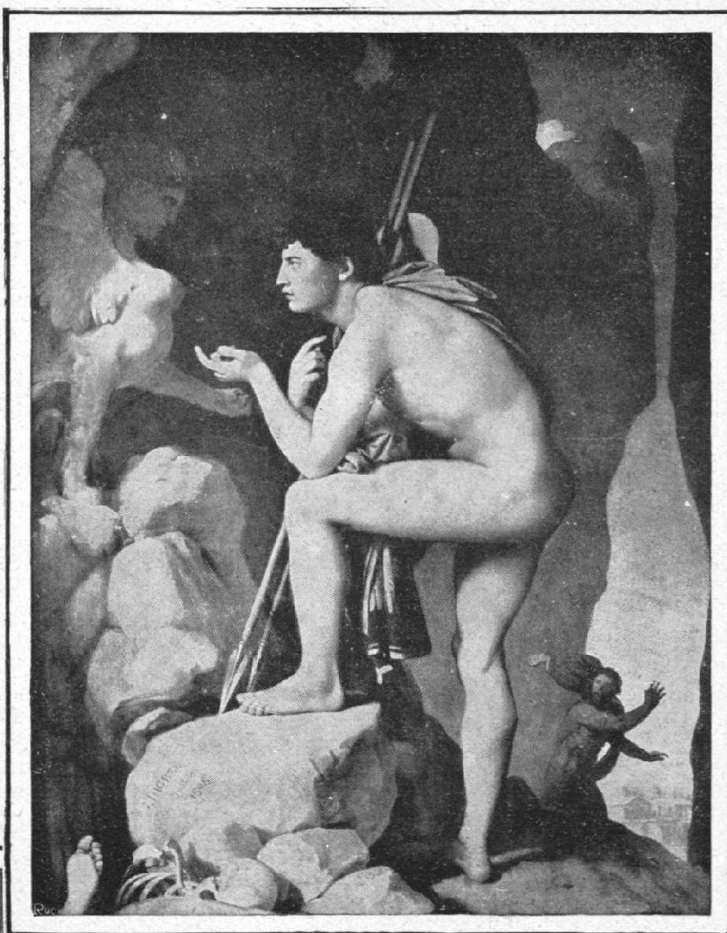
— C'est une question de goût.

— Permettez ! je suis l'auteur de cette croûte !

— Comment, vous êtes donc ?...

— M. Ingres...

M. de Pommereu demeura confus. Alphonse Karr conta l'anecdote dans les *Guêpes*, ce



(Cl. Neurdein.)

ŒDIPE ET LE SPHINX
(MUSÉE DU LOUVRE)

Premier défi jeté à l'école de David. Tout le bric-à-brac archéologique cher à celle-ci se trouve réduit aux deux javalots que tient Œdipe.

qui rendit furieux le gaffeur, lequel alla demander des explications à Ingres.

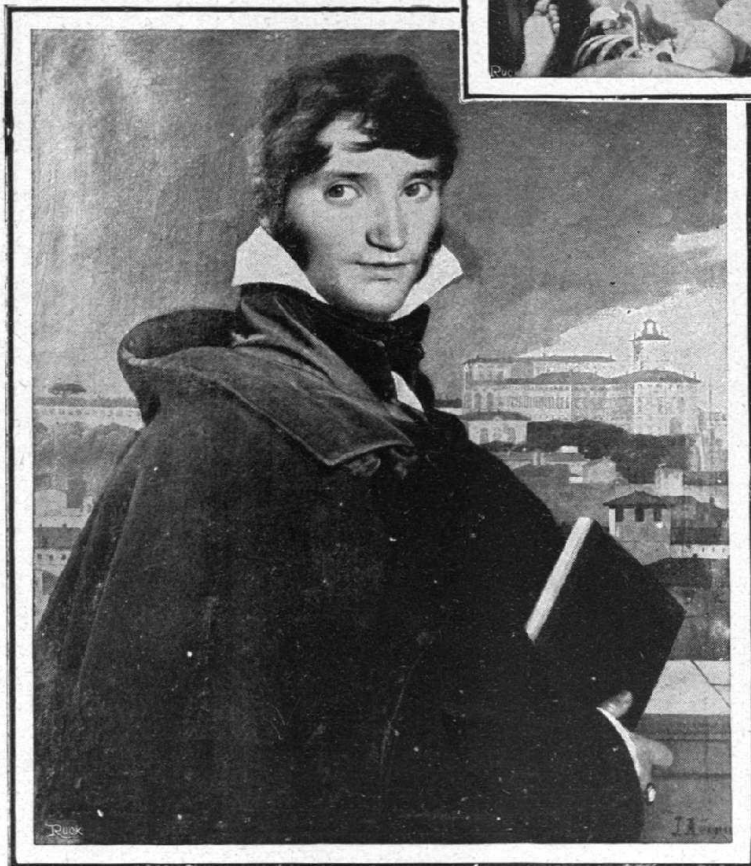
— Je vous rends responsable de ce qu'a dit M. Karr, hurle M. de Pommereu.

— A votre aise, riposte le peintre. Nous nous battons...

Et, tout vibrant encore, il va trouver sa femme, laquelle court chez Louis-Philippe.

— A tout prix, dit le Roi, il faut empêcher ce duel.

Oui, mais comment arrêter Ingres ? M. Molé choisit un moyen expéditif et sûr. Il envoya un piquet de gardes qui barra le chemin à Ingres quand il voulut sortir de l'Institut. Pendant ce temps, les témoins



PORTRAIT DU PEINTRE GRASSET (1807) (MUSÉE D'AIX)

Au fond, une vue de Rome, pittoresque invention qui n'a pas été perdue pour beaucoup de portraitistes.

manquaient l'affaire!... En 1855, toute une salle de l'Exposition fut remplie des œuvres d'Ingres qui fut nommé commandeur de la Légion d'honneur et sénateur par l'Empereur; il reçut la grande médaille d'honneur. C'était l'apothéose. Pourtant, il continua de travailler; en 1859, il peignit la *Solrée*, « ce complet poème de l'adolescence et de la virginité », selon l'expression de Théophile Gautier.

C'est le 14 janvier 1867 qu'il mourut. Quelques jours avant, il avait prié quelques amis de venir chez lui entendre, exécutés par des artistes de premier ordre, des quatuors de Beethoven, de Mozart, de Haydn, ses favoris. Dans la nuit qui suivit cette soirée, un tison enflammé roula de la cheminée sur le parquet. En un instant, la chambre fut emplie de fumée. Ingres, à demi-nu, ouvrit une fenêtre et rajusta le foyer. Il fut pris d'un refroidissement. Huit jours après, l'École française pre-



(Cl. Charles Reutlinger.)

PHOTOGRAPHIE D'INGRES

Cette curieuse photographie, une des plus anciennes qui existent de personnalités connues, puisqu'elle a été faite il y a plus de quarante ans, représente Ingres quelques années avant sa mort.

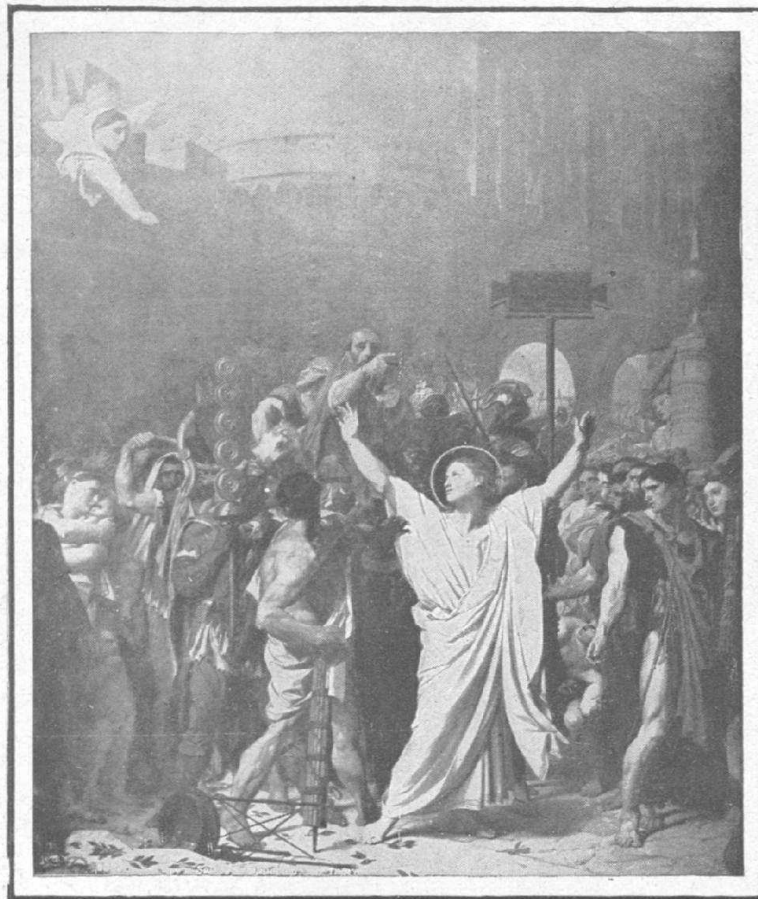
nait le deuil de l'un des plus grands des peintres modernes.

M. Jules Claretie a tracé, *de visu* un portrait d'Ingres dans un des numéros de l'*Artiste* de 1861 :

« Petit, gros, court, tout en lui est robuste et volontaire; les traits accusés, le front un peu étroit, mais taillé dans l'airain, le nez légèrement recourbé, la bouche sévère. Les joues pendent en se creusant de plis rigides; le menton, les pommettes, la mâchoire semblent de fer.

Cette physionomie, d'apparence bilieuse, est animée par des yeux noirs et rapides. Elle est colère et bonhomme à la fois, encadrée par des cheveux grisonnants plutôt que gris, durs et séparés sur le milieu du front. »

Rappelant, en 1901, cette impression de 1861, M. Jules Claretie ajoutait : « Ingres ne se fâcha point du croquis, il savait, d'ailleurs, combien les portraits sont difficiles à faire ! »



MARTYRE DE SAINT SYMPHORIEN

(Cl. Neurdein.)

Repeinte plusieurs fois par Ingres qui voulait y accumuler tout ce qu'il avait de talent, cette grande composition se ressent de ses hésitations. Elle reçut un accueil désastreux, à tel point qu'Ingres fit le serment de ne plus exposer au Salon et demanda à quitter la France.

RAID DES 85 DEPARTEMENTS

Solutions et Résultats du deuxième Concours

LE RAID DU TOUR DE FRANCE, ENTREPRIS PAR L'AUTO DE " JE SAIS TOUT ", S'EST ACCOMPLI DANS LES CONDITIONS LES PLUS BRILLANTES. CE MERVEILLEUX EFFORT DE GRAND TOURISME, EFFECTUÉ PAR UNE VOITURE DE 24 H. P., RESTERA DANS LES ANNALES SPORTIVES COMME UN MODÈLE D'ENDURANCE ET DE RÉGULARITÉ.



N verra plus loin quel jour et à quelle heure l'auto de *Je sais tout* a effectué sa rentrée triomphale après avoir parcouru, en moins d'un mois, 8.000 kilomètres et traversé tous les chefs-lieux.

Nous ne voulons ici que constater l'immense succès recueilli par notre initiative sur tous les points de la route et remercier à la hâte, au moment de mettre sous presse, les nombreux amis qui, à chaque ville, sont venus faire escorte, à l'arrivée comme au départ, à la voiture de *Je sais tout* et à notre représentant, M. Soulaacroix.

Le passage de notre auto a été, dans la plupart des villes, l'occasion de réjouissances spéciales, dont l'entrain a été très remarqué. Notons aussi les lancers de ballons avec primes, sur lesquels nous reviendrons, ainsi que sur les magnifiques épreuves cyclistes et militaires organisées, au cours du raid, par l'Union Vélocipédique de France, au nom de *Je sais tout*.

Bref, ce fut, pendant ces quatre semaines, autour de *Je sais tout* un courant de sympathies, de félicitations et d'encouragements qui montre en quelle faveur le public tient son magazine préféré.

En attendant que nous publions, par le détail, le compte rendu de ces manifestations chaleureuses, voici les solutions et les résultats de notre deuxième Concours :

DÉPARTEMENTS	DATES ET HEURES d'arrivée au chef-lieu		NOMS DES LAURÉATS	RÉPONSES
Oise	25 mai	4 h. 4' 4" soir	M. E. Dupont, Beauvais.	4 h. 4' 4" 1/5
Seine-Infér.	25 —	6 h. 37' 35" s.	M ^{lle} Marie Maire, Le Havre.	6 h. 37' 7" 1/5
Somme	26 mai	9 h. 53' matin	M. B. Broizat, Amiens.	9 h. 41' 35" 3/5
Pas-de-Calais	26 —	12 h. 10' s.	M. H. Roussel, Caffiers.	12 h. 3' 25" 4/5
Nord	26 —	3 h. 36' 27" s.	M. H. Pérotin, Roubaix.	3 h. 37' 28"
Aisne	27 mai	9 h. 38' m.	M. Ségard, Soissons.	9 h. 46' 20" 2/5
Ardennes	27 —	1 h. 42' 45" s.	M. E. Jacquet, Mohon.	1 h. 32' 8" 2/5
Marne	27 —	6 h. 13' 44" 2/5 s.	M. H. Gilbert, Reims.	6 h. 12' 29" 3/5
Meuse	28 mai	8 h. 13' 45" m.	M. Hunckler, Bar-le-Duc.	8 h. 4' 30" 2/5
Meurthe-et-M.	28 —	10 h. 56' 39" m.	M. Defeute, Nancy.	10 h. 57' 4" 3/5
Vosges	28 —	2 h. 7' s.	M ^{me} Mersey, Mirecourt.	2 h. 47' 23" 2/5
Haute-Saône	28 —	5 h. 26' 59" s.	M. Pierre Renard, Gray.	5 h. 58' 5" 3/5
Belfort	28 —	7 h. 37' s.	M. L. Masson, Belfort.	7 h. 24' 30" 4/5
Doubs	29 mai	10 h. 24' 5" 3/5 m.	M. Jean Hézard, Montbéliard.	10 h. 35' 15"
Jura	29 —	1 h. 30' s.	M ^{me} A. Vincent, Saint-Claude.	12 h. 30' 30"
Côte-d'Or	29 —	5 h. 18' 48" s.	M. Desbourdieu, Moutiers St-Jean.	5 h. 17' 6" 4/5
Haute-Marne	30 mai	10 h. 18' 10" m.	M. A. Dagommer, Auberive.	10 h. 18' 35" 2/5
Aube	30 —	1 h. 18' 27" 4/5 s.	M. Phil. Chevrier, Romilly-s.-Seine.	12 h. 44' 33" 1/5
Yonne	30 —	5 h. 15' 36" s.	M. E. Chanvin, Chablis.	5 h. 39' 27" 4/5
Seine-et-Mne	31 mai	9 h. 32' 15" 3/5 m.	M. C. Laurent, Souppes.	9 h. 30' 43" 2/5
Loiret	31 —	12 h. 59' 25" s.	M. Vivier, Pithiviers.	1 h. 02' 08" 3/5
Loir-et-Cher	31 —	3 h. 45' 46" s.	Capitaine Jougla, Blois.	3 h. 30'
Indre-et-Loire	31 —	5 h. 55' 21" 1/5 s.	M. Moggi, Mosnes.	5 h. 11' 40" 4/5
Vienne	1 ^{er} juin	9 h. 37' 6" m.	M. S. de la Debutrie, Cercigny.	9 h. 18' 16" 2/5
Indre	1 ^{er} —	4 h. 31' 10" s.	M. A. Chichery, Le Blanc.	3 h. 39' 43" 3/5
Cher	1 ^{er} —	7 h. 8' 10" s.	M. L. de Praingy, Bourges.	5 h. 49' 37"
Nièvre	2 juin	10 h. 37' 26" 2/5 m.	M. Brosse, Nevers.	10 h. 35' 30" 2/5
Allier	2 —	12 h. 39' 2" s.	M. A. Colomba, Montluçon.	12 h. 43' 13" 2/5
Puy-de-Dôme	2 —	6 h. 6' 11" s.	M. A. Bayle, d'Aigueperse.	6 h. 13' 25" 2/5
Creuse	3 juin	11 h. 9' m.	M. A. Paty, Guéret.	10 h. 48' 13" 3/5
Haute-Vienne	3 —	1 h. 50' 20" 4/5 s.	M. E. Dupeyrat, Les Cars.	2 h. 15' 20" 1/5
Dordogne	3 —	6 h. 7' 50" 2/5 s.	M. R. Agésilas, Périgueux.	5 h. 47' 33" 2/5
Corrèze	4 juin	9 h. 38' 40" m.	M. Barthuel, Meynac.	9 h. 37' 8"
Cantal	4 —	1 h. 6' 2/5 s.	M. Duliac, Aurillac.	12 h. 42'
Lot	4 —	7 h. 11' 7" s.	M. R. Bourjade, Montdoumerc,	7 h. 30'

(Voir la suite, page 837.)

NOTES DES ÉDITEURS



ES vacances estivales vont disséminer dans les villégiatures les plus diverses la majeure partie de notre clientèle.

Je sais tout, fidèle à qui l'aime, serait désolé que cette cause d'éloignement entraînant, pour aucun de ceux qui ont pris l'habitude de le lire, la privation de sa lecture favorite. Nous voulons, au contraire, mettre notre magazine à portée de toutes les personnes appelées à se déplacer pendant la belle saison. Aussi acceptons-nous jusqu'en septembre des abonnements à tarif spécial au prix de 1 franc le volume (étranger 1 fr. 50); pour chaque changement d'adresse, il suffira d'ajouter 0 fr. 50.

Quant aux acheteurs au numéro, nous les engageons à réclamer *Je sais tout* dans les principales librairies des localités, stations balnéaires et villes d'eaux, où ils pourraient séjourner. Un large service de dépôts, organisé à leur intention, répondra, nous l'espérons, à toutes les demandes. Si ce service leur paraissait défectueux ou insuffisant, nous leur serions très reconnaissants de ne pas hésiter à nous faire part de leurs observations.

Le succès d'*Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur*, le livre de notre collaborateur Maurice Leblanc, va chaque jour grandissant. C'est avec un très sensible plaisir que nous enregistrons l'accueil empressé fait par le public au premier volume de la *Collection Pierre Lafitte*. Il n'est que juste de reconnaître que l'attachant roman de Maurice Leblanc justifie pleinement cette vogue. Ainsi que l'a dit excellemment M. Jules Claretie, dans la délicate préface qu'il a écrite pour *Arsène Lupin*, «il arrive à l'écrivain de rencontrer sur son chemin un personnage dont il fait un type et qui, à son tour, fait la fortune littéraire de son inventeur. Heureux qui crée de toutes pièces un être qui semblera bientôt aussi vivant que les vivants : Delobelle ou Priola! Le romancier anglais Conan Doyle a popularisé Sherlock Holmès. Maurice Leblanc a trouvé, lui, son Sherlock Holmès, et je crois bien que, depuis les exploits de l'illustre détective anglais, pas une aventure au monde n'a aussi vivement excité la

curiosité que les exploits de cet Arsène Lupin, devenus aujourd'hui un livre». On ne saurait plus logiquement expliquer les causes d'un succès, qu'il nous est agréable de constater.

Les salons de pose de la *Photographie d'art Femina*, 90, avenue des Champs-Élysées, sont ouverts tous les jours, de 9 heures du matin à 7 heures du soir, sauf le dimanche; prendre de préférence un rendez-vous.

Tout nouvel abonné à *Je sais tout* a droit, jusqu'au 1^{er} septembre prochain, entre autres primes, à une photographie format album, gravure ancienne, à faire faire à la *Photographie d'art Femina*.

Une remise de 10 0/0 est accordée, sur le vu de la quittance, à tous nos abonnés, anciens et nouveaux, sur les tarifs de notre *Photographie d'art*.

Nos lecteurs non abonnés trouveront, à la page ix des feuilles de garde de ce volume, un bon de réduction de 5 0/0.

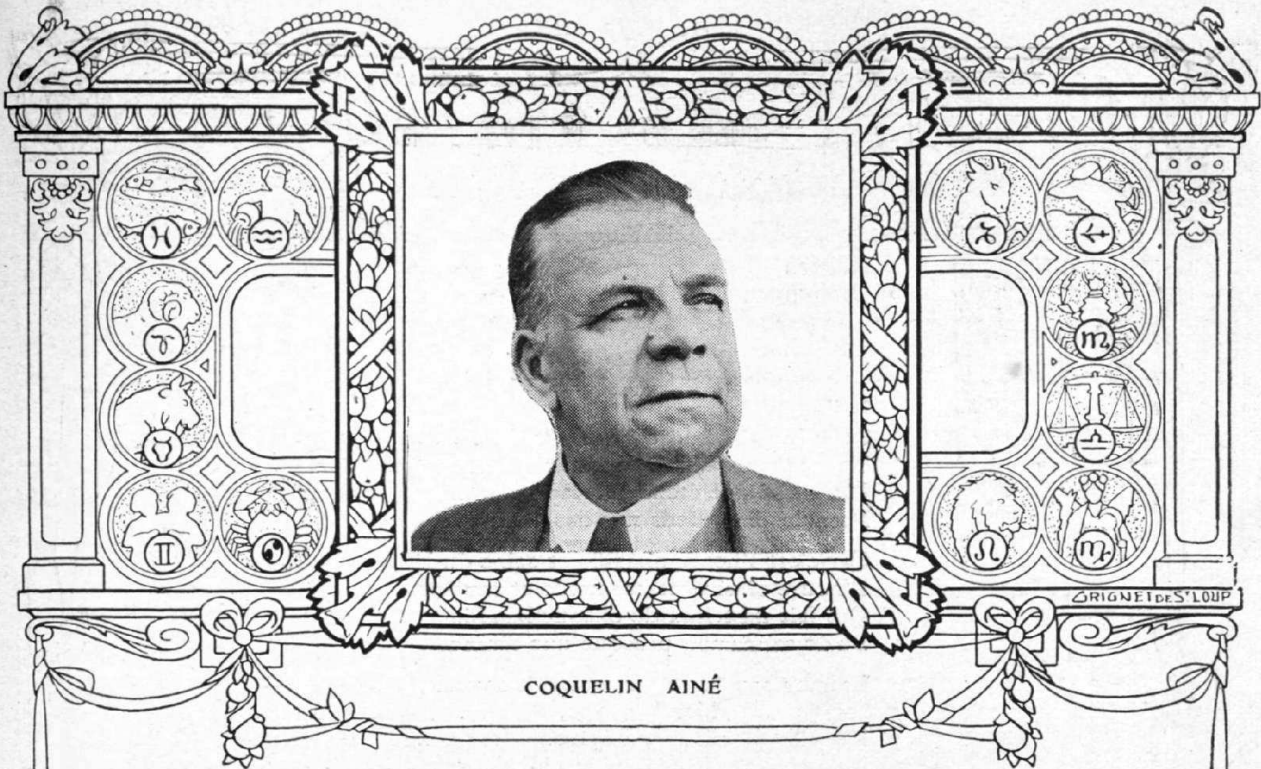
A cette époque de l'année, où nombre de citadins goûtent les agréments de la vie champêtre, nous ne saurions trop insister auprès de nos lecteurs pour leur signaler l'intérêt qu'il y a pour eux à suivre d'une façon assidue notre belle publication illustrée *Fermes et Châteaux*.

Ils trouveront dans ce recueil l'enseignement pratique qui convient à leurs goûts et à leurs besoins.

Nous appelons particulièrement leur attention sur les numéros de juillet et d'août (le 5 de chaque mois) qui contiennent des articles sur l'élevage, l'horticulture, le jardinage, etc., signés des maîtres de l'agronomie moderne.

Après Beethoven, Mozart, Wagner, après Gounod, Massenet, Reyer, Saint-Saëns, c'est Robert Schumann dont *Musica*, dans son numéro du 25 juillet, va étudier l'œuvre et la vie. Le numéro qu'elle lui consacre, rédigé par les musiciens ou critiques les plus éminents, est illustré d'une façon pittoresque et artistique. Il a pour supplément musical un album de 24 pages composé de chefs-d'œuvre de Schumann. C'est un numéro à retenir au plus tôt et à conserver.

PIERRE LAFITTE & Co

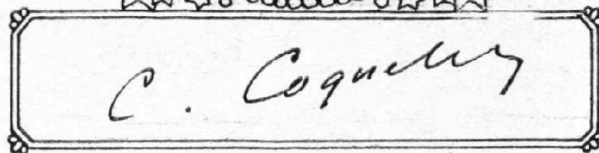
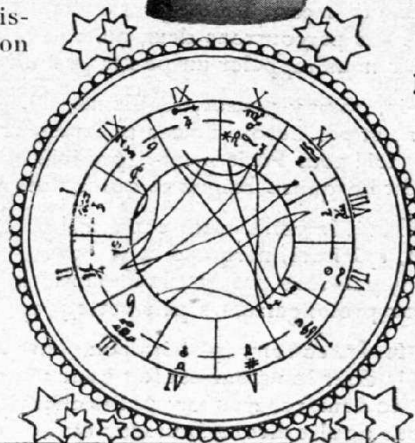
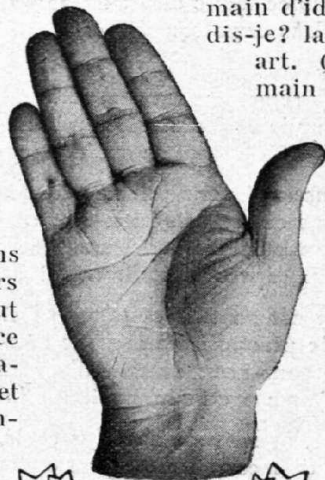


COQUELIN AINÉ

HOROSCOPE ⁽¹⁾

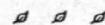
Ce que disent la main et les astres

Né le 25 janvier 1841. Le signe du Verseau, sous lequel l'homme ici étudié naquit, prédispose à la vivacité et à l'enjouement, si l'influence planétaire l'aide. En l'espèce, c'est Vénus qui agit : son action n'a pu qu'orienter cette destinée vers une voie agréable et brillante, pleine d'émotions et de changements, car, dès lors que Vénus s'en mêle, il ne faut pas compter sur une existence de métronome. Cette individualité est à la fois autoritaire et bon enfant, calculatrice et dépendante, fine et naïve, modeste et orgueilleuse; je crois y distinguer quelques rêves non réalisés. C'est d'ailleurs le lot des humains. Cependant une chose me frappe, c'est l'indice que je dégage de l'étude des monts de cette main (un *mont*, en chiromancie, est la protubérance légère que l'on voit à la racine de chaque doigt; bien des mains n'en ont pas, ce sont les mains plates et je les plains, ces mains-là). On dirait une main de diplomate ou de parlementaire plutôt qu'une



main d'idéaliste ou d'artiste. Mais, que dis-je? la politique est avant tout un art. Quoiqu'il en soit, voici une main qui restera jeune et saine; j'y lis toute une vie de travaux enthousiastes et difficiles, d'espoirs et de désespoirs, et tout cela soutenu, secondé par une honnêteté native, une volonté foncière qui promettent une fin de carrière paisible, grâce à la satisfaction d'une conscience contente d'elle et du devoir de bien faire dévotement rempli.

A. DE THÈBES.



Portrait graphologique

Belle écriture, nette, rapide, *artiste*, aux idées lucides, à l'intelligence harmonique et vive. Les traits arrondis, gras, inclinés, les majuscules liantes disent l'homme de cœur doux, sensible et bienveillant.

Signature d'une admirable simplicité; paraphe vertical des indépendants de caractère.

Ensemble supérieur et sympathique.

(1) Voir N° 22, 23, 24, 27, 28, 29.



LE BAIN

Sous le gai soleil du brillant juillet,
Toutes les villas ferment leurs persiennes ;
Mais la plage étend son tapis douillet,
Pour les fins pieds nus des Parisiennes.

Car c'est l'heure aimable et saine du bain,
L'heure si vivante ensemble et sercine
Qui fait un triton de chaque bambin
Et de sa maman presque une sirène.

La mer souriante, en un bruit soyeux,
Sur le sable blond, câline, déferle.
Par elle bercés, nous suivons des yeux
Un blanc goéland sous le ciel de perle...

Comme cet oiseau se sentir léger,
O sensation vraiment adorable !
Et, dans ce facile effort de nager,
Etre, dans cette eau, comme impondérable !

Glisser mollement au liquide val,
Et puis remonter sur l'onde opportune ;
Etre sur la vague ainsi qu'à cheval,
Est-ce pas de quoi se croire Neptune ?

Mais nous n'avons pas tant d'ambition !
Et, dans cet exquis bien-être où nous sommes,
Nous nous enivrons de natation,
Heureux, après tout, de rester des hommes.

La mer est gentille et le temps charmant.
C'est le plus joli moment de l'année.
Réjouissons-nous de tant d'agrément,
Et, comme une fleur, cueillons la journée.

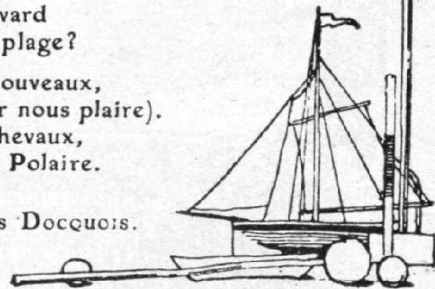
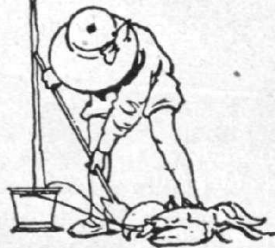
Tantôt, nous irons dans les casinos,
Vêtus de façon, certes, plus civile,
Et nous parcourrons deux ou trois journaux,
Pour nous rappeler un peu la grand'ville.

Mais, pour y penser, d'ailleurs, Dieu merci !
Il n'est pas besoin de ces paperasses !
Ma foi ! tout Paris n'est-il pas ici ?
C'est lui qui se baigne et qui fait ses grâces !

Eh ! oui, le voilà, rieur et bavard,
Vif, spirituel, narquois et volage !
Et voyez-vous pas que le Boulevard
Pour prolongement a pris cette plage ?

Et tenez, ce soir, (plaisirs peu nouveaux,
Mais dont le retour est fait pour nous plaire).
Entre deux regards aux petits chevaux,
Nous applaudirons Brasseur ou Polaire.

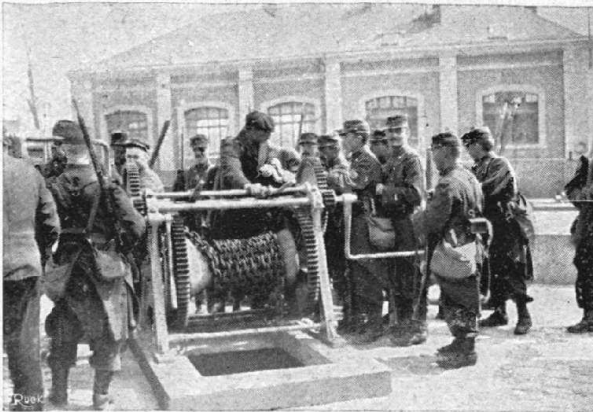
GEORGES DOCQUOIS.





LE BAIN, composition inédite de RENÉ LELONG

Quel joli épanouissement sur la mer! Les jeunes mamans transformées en sirènes au grand émoi des bébés peureusement cramponnés, les jeunes filles et les jeunes gens prennent leurs frissonnants ébats avec une animation qui n'est comparable qu'à celle qu'on déploie au bal et au tennis, et forment des groupes changeants sur lesquels la mer et le soleil semblent déteindre en azur et en or.



LA GRÈVE DES INSCRITS MARITIMES. — Grévistes cramponnés au cabestan et empêchant la manœuvre du pont tournant et la sortie des bateaux non grévistes. La grève, décidée le 30 mai à Marseille, accueillie avec empressement dans les autres ports de la Manche et de l'Océan, s'est terminée le 8 juin.



FÊTES FÉDÉRALES DE CLERMONT-FERRAND. — Une des plus charmantes attractions de la 33^e fête fédérale, à Clermont-Ferrand, a été le défilé et les exercices des jeunes institutrices génoises qui font marcher de pair l'éducation physique et l'enseignement intellectuel.



MONUMENT A GÉRÔME BERTAGNA, par François Sicard, inauguré à Bône qui doit son essor à Bertagna.



AUX ENFANTS DU CHER MORTS POUR LA PATRIE, par Jean Baffier, inauguré à Bourges, place Serancourt, le 2 juin.



MONUMENT A.H. WALLON « le père de la constitution », par Thennissen, destiné à Valenciennes où il est né.



MONUMENT A THÉOPHILE ROUSSEL le bienfaiteur, inauguré à Paris, avenue de l'Observatoire, le 8 juin.

AUTRES MONUMENTS. — Le monument à L. Trarieux a été inauguré le 12 mai, place Denfert-Rochereau.



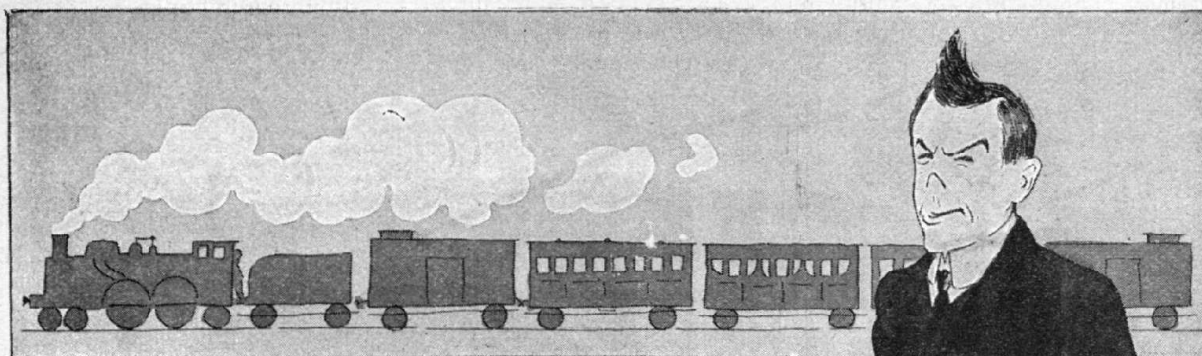
FÊTE DE L'ORPHELINAT MUTUALISTE. — M. Emile Loubet, ayant à son bras M^{me} Salmon, une des dames patronesses, visite la Kermesse organisée aux Tuileries le 26 mai. Favorisée par le soleil, la fête a eu plein succès.

LE RENVOI DE LA CLASSE 1903. — Plusieurs séances ont été consacrées à la Chambre des Députés au renvoi de la classe 1903. Après de nombreux discours et les



L'AIDE MUTUELLE a été fondée par la comtesse de Biré pour enseigner un métier élégant et rémunérateur aux femmes et jeunes filles du monde dans la nécessité de gagner leur vie.

déclarations du Ministre de la Guerre et du Président du Conseil, la Chambre, par 536 voix contre 6, décide que la classe 1903 sera libérée le 12 juillet.



AVANT LE DÉPART

Tout de même, ces chemins de fer, quelle invention!...
(Page 835, col. 1.)

BON VOYAGE

Monologue

PAR FELIX GALIPAUX

Illustrations de DE LOSQUES



C'est le moment des déplacements; c'est donc également celui de publier ici l'amusant monologue inédit que Galipaux a écrit spécialement pour les lecteurs de *Je sais tout*, et que notre collaborateur de Losques a spirituellement illustré 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀

NON, non... venez... suivez-moi... donnez-moi votre sac... — (riant) raison de plus s'il n'est pas lourd... par ici, par ici... laissez-moi faire... vous allez voir... je connais ça... j'ai l'habitude, ce n'est pas quand on voyage comme moi une partie de l'année... je vais vous dénicher ça... non, par là, c'est le wagon des fumeurs!... Attendez!... non, pas ici... les dames seules... vous ne seriez pas tranquille... elles parlent tout le temps... et puis elles ont des conversations!.. Tenez, voilà votre affaire, là... stop! Une minute! Que je regarde (il se penche) oui, nous sommes sur les roues... (sévère) Ah! parce qu'il y a encore ça!... il faut toujours... — autant que possible, bien entendu, choisir le compartiment qui est sur les roues pour éviter le ballant... Je ne monte jamais

dans un wagon sans m'assurer si la barre d'attelage qui réunit les voitures est bien serrée, s'il n'y a pas de jeu... vous comprenez que plus il y a de tension moins on est secoué. All right! le wagon est bien suspendu...

C'est comme il ne faut jamais monter en tête de train, dans le cas où il y aurait une rencontre... ni en queue, parce que s'il se produit un tamponnement... il est vrai que si vous êtes au milieu et que votre train soit pris en écharpe, le résultat est le même. Ah! c'est que... être tué n'est rien, c'est rester estropié qui est embêtant. Mais j'ai tort de vous dire ça, au moment où vous partez.

Là, vous serez très bien... montez... montez... je vous passerai vos paquets... allez (l'aidant) houp-la!... Ah! c'est haut! ils ont la rage de mettre des marches... en Angle-



LES VOYAGEURS

— Vous avez vu cette famille... père, mère, enfants, nourrice... (Page 835, col. 2.)

terre, au moins, c'est au niveau du quai... C'est infiniment plus commode... Non! ne vous mettez pas là! Est-ce que ça vous fait mal de voyager à reculons?... — Alors, dans ce coin-ci, c'est le meilleur... dam!... vous ne saviez pas?... le meilleur coin est celui qui tourne le dos à la locomotive et vous permet de vous appuyer sur le coude droit... d'abord, il faut toujours tourner le dos à la locomotive pour éviter les escarbilles... (avec un petit air de supériorité) Voilà ce que c'est que de voyager souvent... on apprend tout ça... l'expérience!... étalez!... étalez vos affaires sur la banquettes... sans quoi, le compartiment sera envahi — ... — Mais non, mais non, ça prend toujours... là, comme ça... si personne ne monte avant le départ, vous aurez peut-être la chance d'être seul pendant quelque temps... pendant que le train sera en marche en tous cas... (un temps).

Avez-vous de quoi lire? — ... — Un journal... oh! ça suffit... Quand on en a lu un (un temps).

Hein? ces employés... vous avez vu ça tout à l'heure aux bagages!... croyez-vous qu'ils les bousculent les colis!... Une malle toute neuve... sans la housse — ... — Ah! ça protège toujours un peu.

Voulez-vous que j'aille vous prendre un ticket pour le wagon-restaurant?... Ah! justement, voici le garçon... (au garçon) donnez un ticket... Quoi? Ah! il y a deux séries... (à l'ami) il y a deux séries... (au garçon) A quelle heure?... (à l'ami) Voulez-vous déjeuner à 10 h. 1/2 ou à midi?... (au garçon) à midi (il prend le ticket

des mains du garçon et le passe à l'ami).

Oh! mon Dieu! dans les wagons-restaurant, la nourriture n'est pas toujours de première qualité ni les menus bien variés mais on a la vue... le paysage... ça distrait, ça fait passer le temps...

Dans les buffets, c'est un peu moins cher et ça n'est pas meilleur... du reste, le buffetier s'en fiche... les voyageurs ne réclameront pas... ils n'ont pas le temps... et puis, ils savent que ce serait le même prix!... Ah! la! la!... en ai-je mangé de ces roast-beef pomme purée... tout l'été dernier, j'ai été dans la purée... Eh bien, et le café!.. pendant deux mois... je n'ai jamais pu parvenir à prendre mon café, tellement on le sert chaud... et au moment où l'employé crie: En voiture! en voiture! Alors le voyageur lâche tout et file sans boire mais après avoir payé, bien entendu... Tenez, le patron du buffet de... (il met ses deux mains en entonnoir et dit un mot très bas) m'a avoué un jour que la même tasse de café lui a rapporté cent six francs... c'était le même qu'il resservait!.. il est vrai qu'il n'a eu pour sa part que cinquante-trois francs... parce qu'il partage avec l'employé...

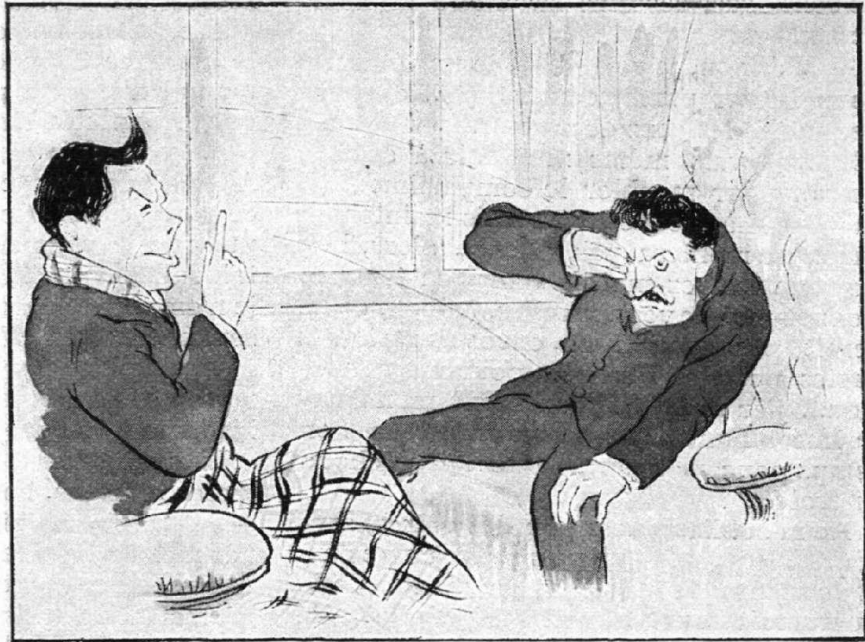
Mais, voyons, jamais de la vie, je suis venu jusqu'ici, c'est pour vous accompagner... pour être avec vous... non, non... je n'ai rien à faire... ma parole! et puis pour ce que je fais au bureau... c'est comme si j'y étais!...

Tiens, voilà le loueur de couvertures et de coussins... voulez-vous un coussin? Non? — ... — Ah! c'est curieux!... Oh! bien, moi si!... je dors quand je veux : quand je

vais à Marseille, c'est admirable! je monte dans mon compartiment, je m'encoigne et je me dis : Je boirai à Dijon, je fumerai à Mâcon, je m'endormirai à Lyon et lorsque le train, à Marseille, entre en gare... je me réveille.

Tout de même, ces chemins de fer, quelle invention!... Hein? Quand on pense que vous êtes ici, à Paris, à neuf heures et que vous coucherez là-bas. ce soir... c'est inouï! Il y a seulement cinquante ans... du temps des diligences, vous auriez mis quinze jours! et voyager comment!... dans une caisse!... le menton sur les genoux... hé! — ... — Oui, c'est inouï!... tandis qu'aujourd'hui, regardez-moi ça... Quel confort! ces wagons-couloir, c'est exquis! si on a envie de marcher, de se dégourdir les jambes, on peut...; si on a besoin de boire, de manger, on a tout sous la main... ah! c'est bien agréable!

On sonne!.. Ça ne va pas tarder (levant



EN WAGON

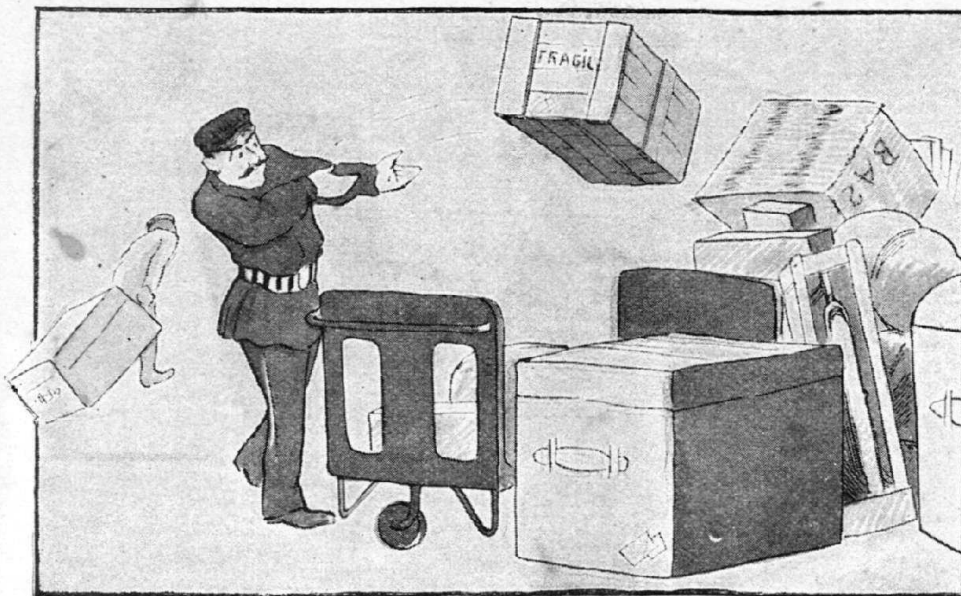
D'abord, il faut toujours tourner le dos à la locomotive pour éviter les escarbilles. (Page 834, col. 1.)

la tête et regardant l'horloge) moins trois.

Faites bien attention de ne pas vous mettre dans un courant d'air, par exemple! ils ne sont pas rares au wagon-restaurant! — ...

Ah! préparez votre billet, voici le contrôleur... et ne l'enfouissez pas dans votre poche, on vous le demandera souvent (à un

monsieur, sèchement) — Non, Monsieur, le compartiment est réservé — ... — parfaitement — ... — Quoi? la pancarte? on a oublié de la mettre la pancarte, voilà tout! (un temps, à l'ami, sur un ton plus bas) Qu'est-ce que ça fait? si ça prend!.. et ça a pris... ça prend toujours... Ah! bien, il n'aurait plus manqué que ça! vous avez vu cette famille... père, mère, enfants, nourrice... et neuf valises!...



LES BAGAGES

Hein? ces employés, vous avez vu ça tout à l'heure aux bagages! Croyez-vous qu'ils les bousculent les colis!... (Page 834, col. 1.)

ils sont fous, ces gens-là, d'être si nombreux! -- ...

— Mais non, je vous dis... je ne veux pas vous laisser partir comme ça... et puis, j'empêche les gens de monter... vous voyez bien... je vais même m'asseoir à côté de vous... pour meubler le compartiment (il monte). Là, je vous garantis maintenant qu'on ne montera pas, allez!... alors, bon voyage! écrivez-moi de temps en temps... donnez-moi de vos nouvelles... sinon, ce ne serait pas gentil... et envoyez-moi des cartes postales illustrées pour ma collection... j'en ai 1.822... j'en suis à mon quatrième album... (un temps) C'est un bon temps pour voyager... il ne fait ni chaud ni froid...

Ne m'oubliez pas auprès des vôtres, surtout!... le papa... toujours solide au poste... il ne vient plus à Paris maintenant... Ça le fatiguerait trop... et votre mère, elle... elle ne change pas... elle est étonnante... si, si... je l'ai toujours connue comme elle est... — Oh! oui évidemment... mais enfin, elle se défend admirablement... Et Jeanne? est-ce bientôt que nous la conduirons à la mairie — ... — Oh! quelle idée!... C'est assez rare chez une jeune fille — ... — Certainement, mais... les parents... ne sont pas tout... ils disparaîtront... dame! c'est la vic!...

Alors quoi! vieille fille... oh! je suis tranquille, elle changera d'avis... — ... — Et Robert? ce turbulent de Robert! en voilà un qui n'entrera pas dans les ordres... il entrerait plutôt dans le désordre...

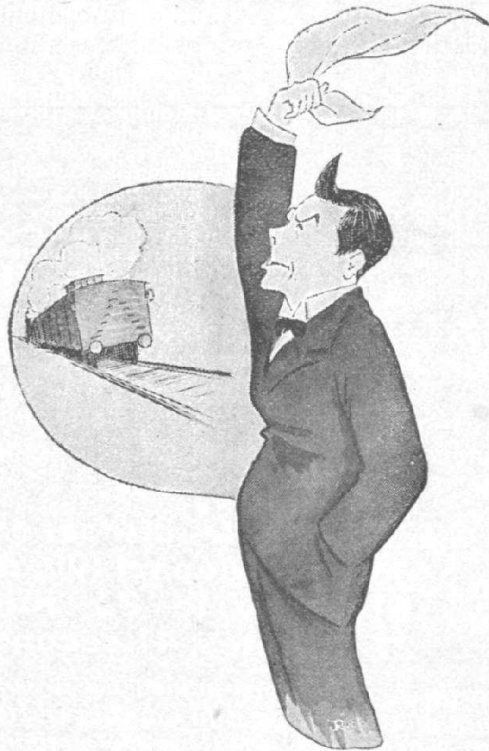
Ah! cette fois-ci on ferme les portières... Allons, bon voyage!... (brutalement) Qu'est-ce que c'est? Comment, encore! mais puisque je vous ai dit... (ton subitement très radouci) mais, Monsieur le contrôleur... je n'empêche personne de monter... j'ai dit seulement qu'il n'y aurait peut-être pas assez de place (hypocrite, tendant la main) voulez-vous me permettre de vous aider, Madame... (silence).

Là, maintenant, la dernière poignée de mains... Allons, bon voyage! revenez vite — ... — Oh! je sais bien, parbleu! et n'oubliez pas mes cartes postales, surtout!... sans ça! Allons, adieu! adieu! (changeant de figure) Eh mais... le train part... (s'élançant à la portière) eh là! eh là!.. arrêtez!.. arrêtez! ma foi, tant pis! (il saute sur la voie).

Bon voyage (il envoie de petits bonjours avec la main) bon voyage! (il agite son mouchoir plusieurs fois, en hochant la tête. Puis remettant brusquement son mouchoir dans sa poche, bougon) Bon voyage!

FÉLIX GALIPAUX.

(Illustrations de DE LOSQUES.)



BON VOYAGE!

RAID DES 85 DÉPARTEMENTS

Résultats du deuxième Concours (Suite et fin)

DÉPARTEMENTS	DATES ET HEURES d'arrivée au chef-lieu		NOMS DES LAURÉATS	RÉPONSES
Lot-et-Gar.	5 juin	9 h. 45' 32" matin	M. René Proust, Agen.	9 h. 16' 22"
Tarn-et-Gar.	—	12 h. 15' 10" soir	M ^{lle} Maury, Montauban.	12 h. 12' 27"
Tarn	—	3 h. 39' 2" 2/5 s.	M. A. Olivi, Albi.	3 h. 33' 3" 3/5
Aveyron	—	6 h. 37' 54" 4/5 s.	M. Pierre Bouloc, Rodez.	6 h. 18' 23" 2/5
Lozère	6 juin	10 h. 42' 1/5 m.	M. de Prades, Barjac.	9 h. 18' 30"
Haute-Loire	—	1 h. 29' 15" 4/5 s.	M. Olmières, Le Puy.	1 h. 10' 25" 3/5
Loire	—	5 h. 16' 19" s.	M. Mich. Fougère, Saint-Etienne.	5 h. 12' 35" 2/5
Rhône	—	7 h. 38' 26" 1/5 s.	M ^{lle} Chantillin, Lyon.	7 h. 18' 55" 2/5
Saône-et-L.	7 juin	10 h. 23' 26" 4/5 m.	M. Anot, Saint-Jean-des-Vignes.	10 h. 7' 31"
Ain	—	12 h. 10' 40" s.	M ^{lle} Clugnet, Trévoux.	12 h. 30"
Haute-Savoie	—	6 h. 42' 10" s.	M. Ch. Chapelain, Annecy.	5 h. 37' 11" 3/5
Savoie	8 juin	11 h. 7' 23" 1/5 m.	M. Marion, Cognin.	10 h. 30' 47"
Isère	—	1 h. 7' 30" s.	M. Nicoud, Grenoble.	1 h. 20' 30"
Hautes-Alpes	—	6 h. 30' 4" s.	M ^{lle} Marie Rey, Gap.	6 h. 10"
Basses-Alpes	9 juin	9 h. 38' 15" m.	J. Léopold Vautrin, Forcalquier.	11 h. 43' 4/5
Alpes-Mar.	—	5 h. 13' 3" s.	M. Fern. Eymar, Nice.	5 h. 12"
Var	10 juin	10 h. 29' 56" m.	M. Lecléach, Toulon.	10 h. 32' 21" 2/5
Bouches-du-R	—	5 h. 3' 53" 3/5 s.	M. Fr. Cristofini, Marseille.	5 h. 10' 48"
Vaucluse	11 juin	10 h. 4' 9" 4/5 m.	M ^{lle} E. Bernard, Piolenc.	9 h. 48' 25" 2/5
Drôme	—	2 h. 59' 37" 2/5 s.	M. Elie Lacroix, Romans.	3 h. 13' 7" 2/5
Ardèche	—	4 h. 35' 22" 2/5 s.	M. Riffard, Privas.	5 h. 20"
Gard	12 juin	10 h. 5' 35" m.	M. A. Margarot, Saint-Blancard.	11 h. 52"
Hérault	—	5 h. 49' 50" s.	M. Paul Roucairol, Montpellier.	5 h. 31' 13" 1/5
Aude	13 juin	11 h. 48' 4" 4/5 m.	M. A. Séguy, Carcassonne.	11 h. 36' 45" 1/5
Pyrénées-Or.	—	5 h. 50' 30" 3/5 s.	M. L. Domenech, Perpignan.	5 h. 37' 32"
Ariège	14 juin	12 h. 13' 40" 2/5 s.	M. G. Albisson, Foix.	10 h. 34' 17" 1/5
Haute-Gar.	—	6 h. 14' 2" 1/5 s.	M. E. Roques, Toulouse.	5 h. 8' 55" 4/5
Gers	15 juin	11 h. 15' 7" 3/5 m.	M. Arboulat, Lannepax.	11 h. 14' 23" 2/5
Hautes-Pyr.	—	2 h. 7' 29" 3/5 s.	M. L. Caton, Tarbes.	2 h. 15' 20" 4/5
Basses-Pyr.	—	5 h. 20" s.	M. de Luzuriaga, Biarritz.	5 h. 7' 20" 2/5
Landes	16 juin	10 h. 56' 20" m.	M. J. Audirac, Mont-de-Marsan.	10 h. 45' 6"
Gironde	—	4 h. 12' 50" 4/5 s.	M. Lequintec, Bordeaux.	4 h. 23' 7" 2/5
Charente	17 juin	10 h. 42' 57" m.	M. J. de Mierry, Angoulême.	10 h. 45' 25" 3/5
Deux-Sèvres	—	1 h. 50' 51" 4/5 s.	M. Rembier, St-Jouin-s.-Châtillon.	1 h. 51' 3" 2/5
Charente-Inf.	—	5 h. 27" s.	M. Menon, St-Jean-de-Liversay.	5 h. 25"
Vendée	18 juin	8 h. 19' 35" 3/5 m.	M ^{me} H. Salmon, Challans.	8 h. 10"
Loire-Inf.	—	11 h. 15' 1" 2/5 m.	M. Grosset, Saint-Nazaire.	11 h. 13' 25" 3/5
Morbihan	—	2 h. 46' 54" s.	M. J. Flandrois, Auray.	2 h. 46"
Finistère	—	6 h. 46' 15" 2/5 s.	M. A. Demailly, Brest.	6 h. 52' 43"
Côtes-du-Nord	19 juin	12 h. 13' 9" s.	M. J. Michel, Saint-Brieuc.	12 h. 17' 20" 3/5
Ille-et-Vilaine	—	5 h. 22" 2/5 s.	M ^{me} Hél. de Charné, Messac.	5 h.
Manche	20 juin	9 h. 46' 10" 2/5 m.	M. le d ^r Robine, La Haye-du-Puits.	9 h. 52' 8" 2/5
Calvados	—	12 h. 17' 35" s.	M. Perrot, Caen.	12 h. 17' 46"
Eure	—	5 h. 18' 15" s.	M. J. Laloyer, Evreux.	5 h. 28' 36" 3/5
Orne	21 juin	10 h. 49" m.	M. H. Loizard, Alençon.	11 h. 3' 6" 3/5
Mayenne	—	12 h. 52' 52" 1/5 s.	M. A. Vannier, Laval.	11 h. 19' 30" 4/5
Maine-et-Loire	—	4 h. 22' 37" 4/5 s.	M. J. Lebihan, Angers.	5 h. 29' 32" 3/5
Sarthe	22 juin	9 h. 36' 38" 4/5 m.	M. Foussereau, Le Mans.	8 h. 56' 29" 2/5
Eure-et-Loir	—	12 h. 59' 36" s.	M ^{lle} H. Thibault, Nogent-le-Rotrou.	1 h. 3' 4" 4/5
Seine-et-Oise	—	3 h. 16' 47" 1/5 s.	M. J.-B. Lacroix, Presles.	3 h. 12' 15"
Seine (limite)	—	3 h. 48' 12" 1/5 s.	M. L. Le Picaut, Paris.	3 h. 47' 58" 2/5

Les gagnants dont les noms figurent sur ce tableau et sur celui de la page 827 ont droit chacun à UN PANIER DE DOUZE BOUTEILLES CHAMPAGNE DE LIZEUIL (CARTE D'OR). Je sais tout, dans son numéro du 15 août, publiera la liste des cafés où ce prix sera déposé dans chaque chef-lieu à la disposition de chacun des lauréats, le dimanche 18 août.

**SOLUTION DU
CONCOURS
D'HONNEUR**

L'auto de Je sais tout est revenue à son point de départ (90, av. des Champs-Élysées), le 22 juin, à 4 heures 27 minutes, 41 secondes 2/5 du soir.

Dans notre numéro du 15 août, nous publierons le compte-rendu détaillé du raid, le nom du gagnant du premier prix du Concours d'Honneur (Une automobile Eug. Brillié, 24 H. P. de 25.000 fr.) et la liste des gagnants des 620 autres prix.



LA CLASSE DE REBOISEMENT EN NORVÈGE (A propos de la visite d'Haakon VII)

Le reboisement est un des grands soucis du peuple norvégien, comme la coupe de ses bois est la grande source de sa richesse: aussi, dès l'adolescence, les jeunes Norvégiens sont menés dans les bois et s'exercent à cet art forestier. C'est un jeu qui fortifie les muscles et c'est un bon enseignement professionnel.

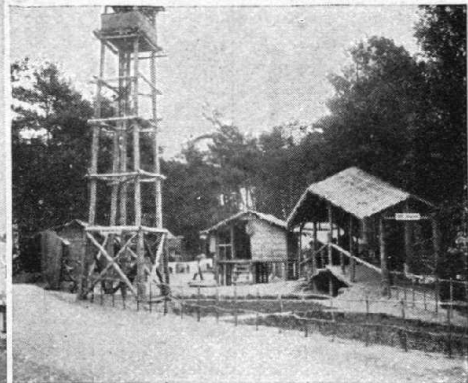
Un des plaisirs d'hiver scandinaves est la chasse à la perdrix blanche, un des meilleurs gibiers du pays et que l'on poursuit en plaine, chaussé de gigantesques skis. Car les skis ne sont pas seulement employés dans les sports, en Norvège; ce sont eux qui donnent aux chasseurs tant d'assurance sur la neige.



Entrée du village sénégalais



Tour cambodgienne



Le Tonkin à l'Exposition coloniale

L'EXPOSITION COLONIALE DE VINCENNES. — Une exposition coloniale s'est ouverte (25 mai) au bois de Vincennes sur les terrains occupés par le Jardin Colonial, que dirige avec tant de zèle M. Jean Dybowski. Principales attractions: le village indo-chinois, le village sénégalais, le village canaque, le des Touareg et les Ouled Naïls, la chasse aux éléphants et les mêmes éléphants s'exerçant au toboggan.



LA MACHINE A COUDRE AU CONGO

Ces deux amusantes photographies nous viennent du Congo allemand et parlent par elles-mêmes dans leur pittoresque si comique. La machine à coudre, un peu dépaycée, va peut-être révolutionner la mode.



COIFFURES DE BANANES ET OIGNONS MONSTRES

L'AGITATION DANS L'INDE. — L'Angleterre a eu peur d'une révolution aux Indes. Fin mai, les nouvelles sont meilleures. Le chef du temple Doré d'Amritsar a adressé des avis en langue indigène à ses coreli-

gionnaires Sikhs pour les exhorter, eux et leurs enfants, à se souvenir des bienfaits du gouvernement anglais qui, le premier, leur a apporté la paix, la richesse, l'instruction et la liberté religieuse.



ALBERT CLÉMENT, le fils du grand constructeur, s'est tué le 17 mai dans un terrible accident d'automobile, sur la route du circuit de Dieppe.



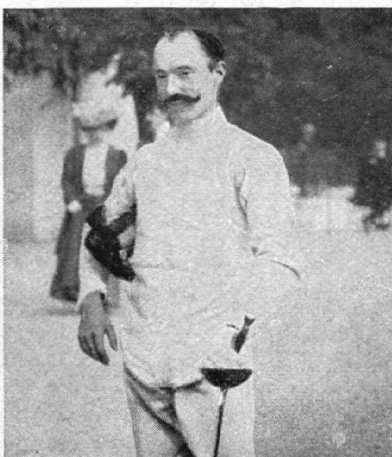
Le championnat de France de tennis simple dames est revenu à la COMTESSE DE KERMELE, 2 juin.



MARIUS PIN, en essayant la voiture avec laquelle il devait courir le grand prix de l'A. C. F., s'est tué près de Rambouillet, le 24 mai.



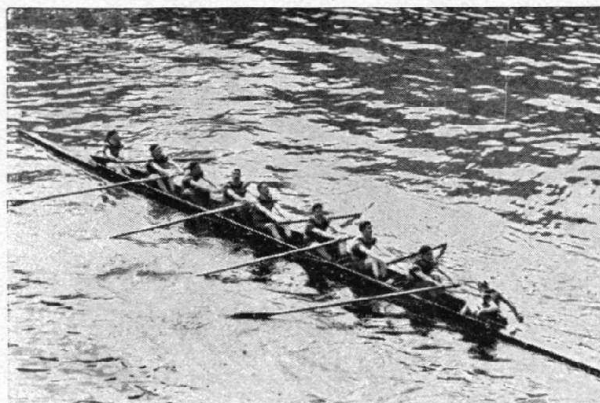
La course Bordeaux-Paris, courue pour la dix-septième fois les 25 et 26 mai, a été gagnée par le Belge VAN HOUWAERT, en 19 h. 40 m. 42 s. 1/5, devant Ringeval.



Le Dr Edom a gagné le championnat individuel d'épée, à la grande semaine des Armes de Combat, sans aucun touché au cours de ses assauts. 1^{er} juin.

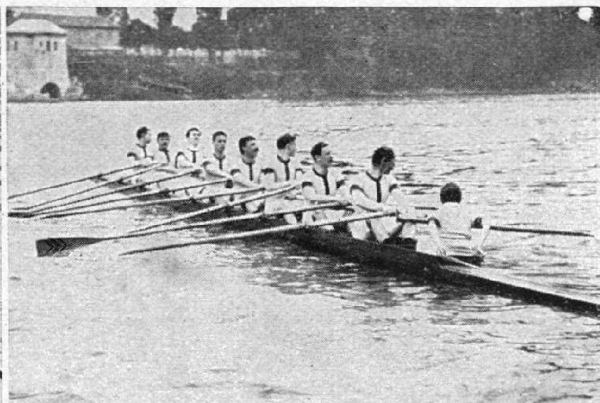


La course Paris-Dieppe, disputée le 19 mai, est revenue à LIGNOX qui a couvert les 151 kilomètres du parcours en 5 h. 1 m., devant Trousselier et Ricaux.



TREIZIÈME VICTOIRE DU ROWING-CLUB

Le match à huit de pointe, Rowing contre Marne a été gagné par l'équipe du ROWING-CLUB, gagnant pour la 13^e fois sur 15 rencontres et triomphant par 10 longueurs en 18 m., ce qui bat le record de la course établi l'an dernier pour la Marne, 26 mai.

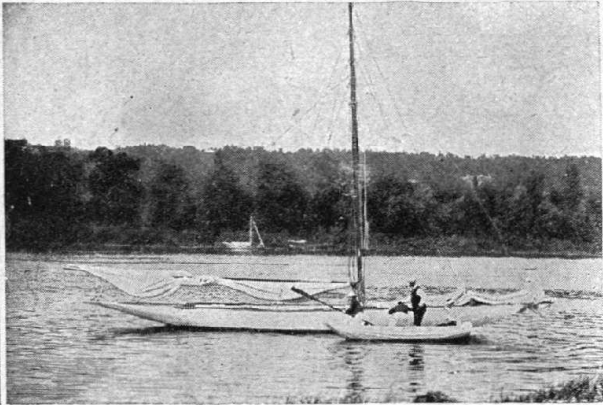


LA BASSE-SEINE

Le match à huit de coupe, Encouragement contre Basse-Seine, a été gagné par l'équipe de la SOCIÉTÉ NAUTIQUE DE LA BASSE-SEINE, pour la 2^e fois, en 8 rencontres, couvrant les 4,000 m. en 11 m. 18 s., temps qui égale le record de la course. 2 juin.



Les POLYTECHNIC HARRIERS se sont rencontrés le 19 mai avec le Stade Français à la Faisanderie. Ils ont gagné 5 épreuves contre 2 aux Français qui n'ont eu pour eux que le saut en hauteur et le 110 m. haies.



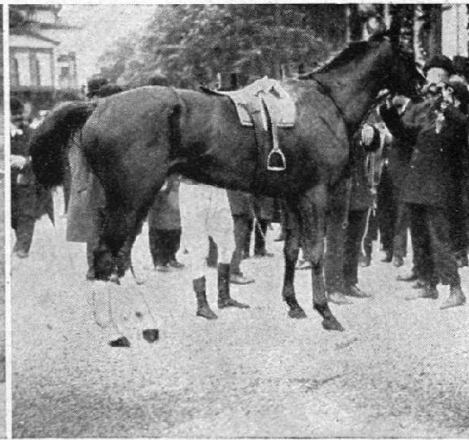
La coupe de la Vie au grand air pour bateaux à voiles a été gagnée par le PUNCH, à M. Valton, le 26 mai. L'appareillage et l'atterrissage comptaient dans le temps de la course.



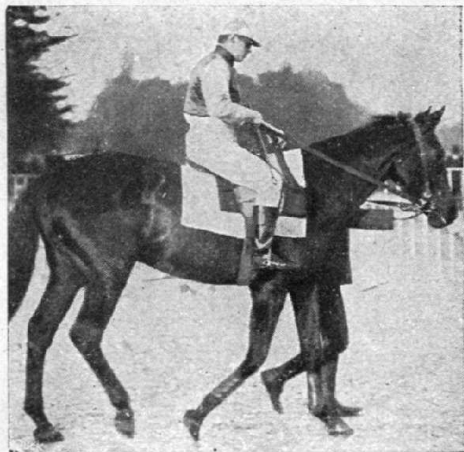
Le prix de Diane, réserve aux pouliches de trois ans, a été gagné par SAINT-ASTRA au duc de Gramont (Spears), devant Cartolina, La Belle II et Anémone, Chantilly, 20 mai.



Le Grand prix du Tir aux Pigeons au cercle du Boi de Boulogne est revenu au baron ROBERT GOURGAUD, tuant 12/12, 29 mai.



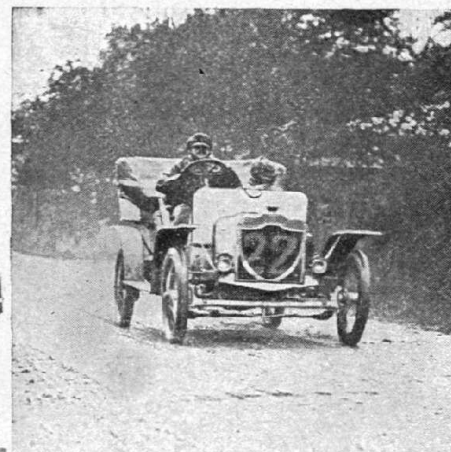
Le prix du Jockey-Club ouvert aux poulains et pouliches de trois ans, a été gagné par MORDANT, par War Dance et Magdala, M. Ephrussi (Milton Henry), devant Binou et Bravo, Chantilly, 2 juin.



LE GRAND STEEPLE DE 1907
Le grand steeple-chase d'Auteuil, couru le 9 juin, est revenu à GUOSSE MÈRE à M. Gaston Dreyfus (R. Sauval), devant Violon II à M. Douvreur et Journaliste à M. Fischhof.



Le cheval irlandais ORBY, à M. Richard Croker (J. Reiff), a gagné le 5 juin le Derby d'Epsom.



TOURISME ET VITESSE
L'épreuve de TOURIST TROPHY, course de vitesse pour voitures de tourisme, disputée le 30 mai dans l'île de Man, est revenu à Courlis couvrant les 389 kilomètres en 8 h. 23 m. 7 s.

DIVERS. — Le 8 juin, Santos-Dumont a fait un essai avec un nouvel appareil, un aéronef mixte composé d'une poche sustentatrice et d'une partie mécanique, plus lourd que l'air de 130 kilos environ. Au moment de quitter terre, la pointe avant de l'enveloppe toucha le sol et celle-ci éclata. L'aéronaute s'en est tiré sain et sauf.



L'AUTOMOBILE DANS L'OUED BOU-SAADA

L'automobile des hardis touristes traverse à gué « l'oued ». La voiture vient de s'arrêter et les indigènes la regardent avec un intérêt vite familiarisé. Une journée entière est à peine suffisante pour initier les principaux chefs et caïds aux joies et aux secrets de l'automobilisme.

L'Automobile dans le Désert

PAR LE BARON PIERRE DE CRAWHEZ

Le grand charme pour les chauffeurs consiste maintenant à s'évader de la route elle-même et à aller avec leurs voitures au delà des limites où est parvenue la civilisation. C'est une de ces randonnées que le baron Pierre de Crawhez raconte ici aux lecteurs de *Je sais tout* après être parvenu, avec des amis, à pousser en automobile jusqu'à 1.000 kilomètres au sud d'Alger, c'est-à-dire en plein Sahara

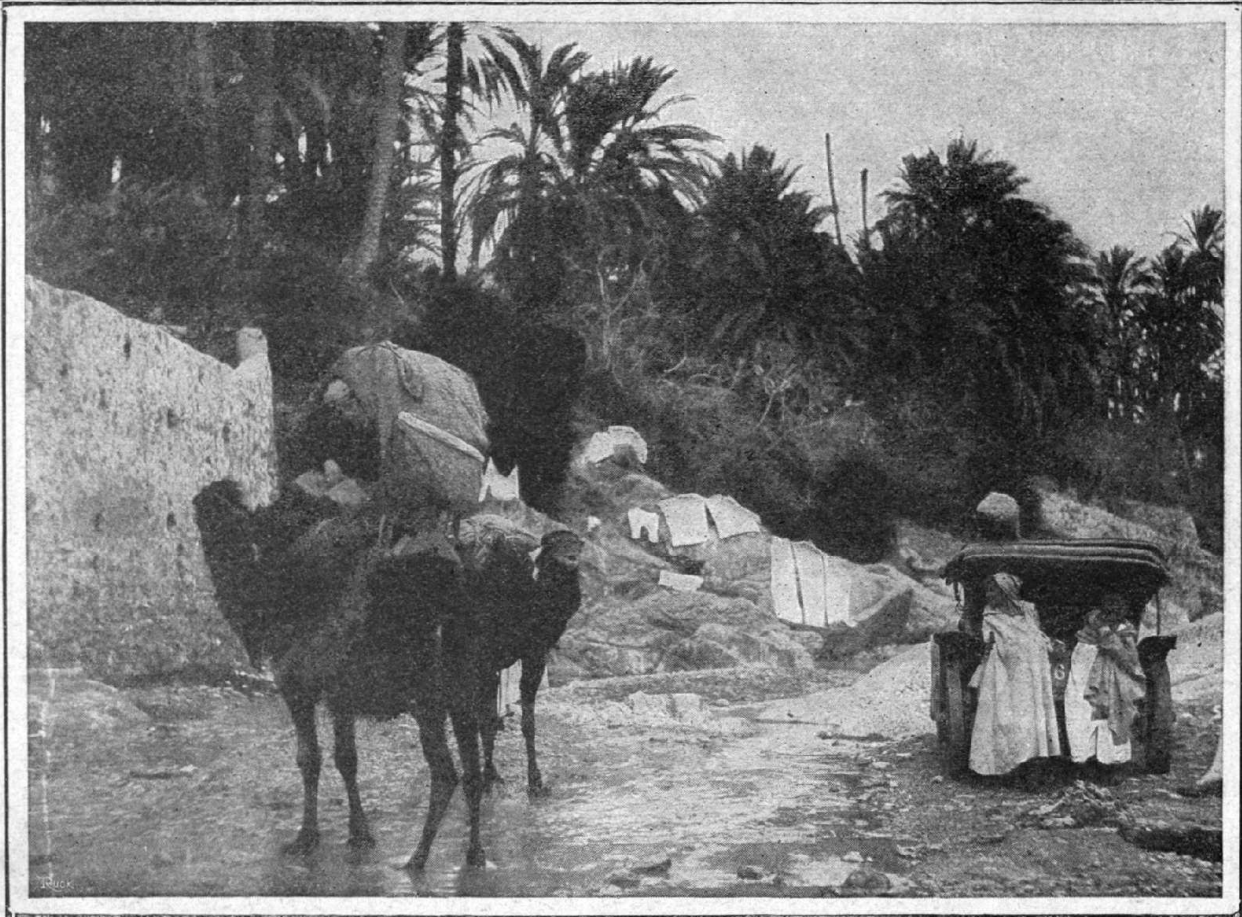


EST la troisième fois que j'explore, si le mot n'est pas un peu ambitieux, cette admirable Algérie et surtout ce Sud-Algérien qui est, à mon avis, l'un des plus beaux et des plus pittoresques du monde.

Nous sommes allés en caravane d'automobiles d'Alger à Ghardaïa, par Bli-dah, les gorges de la Chiffa, où l'on traverse l'Atlas, Médéah, Boghari sur le Chélif, où commence réellement le pays du sud avec

ses végétations rares et ses vies arabes, comme le Ksar et nous avons quitté définitivement la civilisation, c'est-à-dire pour un chauffeur, la route à Bou-Ghzoul, au commencement de la région des Hauts-Plateaux, à deux jours et demi de la route d'Alger.

Nous avons continué ainsi par la piste pour arriver à Guelt et Atil, à la Montagne de Sel, à Djeifa, nous avons franchi le col de caravanes et nous sommes arrivés à Laghouat, la première oasis du Sud. Nous



LE « NAVIRE DU DÉSERT »

Malgré les avantages et les commodités de l'automobile, on est parfois obligé d'avoir recours au chameau, que les arabes surnomment le « navire du désert », pour excursionner dans les endroits vraiment par trop inaccessibles.

n'avons mis que deux jours depuis Bou-Ghzoul, en couchant à Djelfa. Une journée de marche nous fait piquer au Sud jusqu'au caravansérail de Tibrempt (100 kilomètres), cette fois nous sommes en plein Sahara et nous entrons dans ce qu'on appelle le Hamada, ou le Mزاب, le pays de la désolation et de la soif, sans une touffe d'herbe, sans eau, la route de cailloux jusqu'à Ghardaïa.

Il n'y a donc que quatre jours de route, ou plutôt de piste, pour un chauffeur, de la fin de la route jusqu'à la lointaine Ghardaïa.

Il faut tout d'abord vous faire une confession. Je grillai d'envie d'aller à Laghouat et à Ghardaïa, mon frère Joseph, parti avec moi, optait pour Biskra. M. de Boré opinait pour Bou-Saada. C'est trop près, objectai-je. D'ailleurs on va à Biskra en wagon-lit. Allons à Laghouat; tous les chauffeurs algériens levèrent les bras au ciel. M. Le Normand m'objecta les 400 kilomètres de routes impraticables. On me traita de fou. Rien n'y fit!

J'intervieua le commandant qui organise le ravitaillement militaire : « Jamais, jamais vous n'arriverez, me dit-il. »

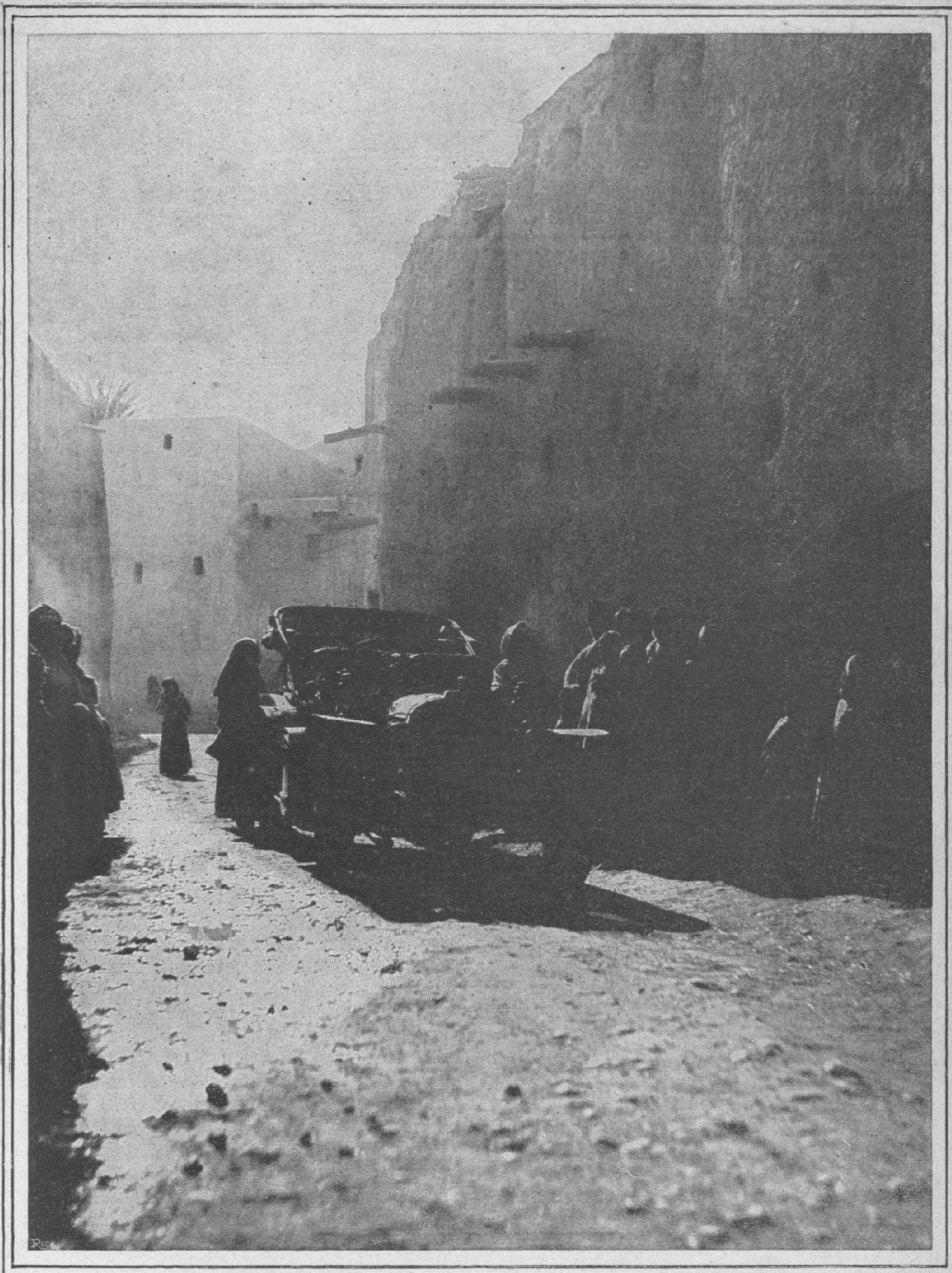
Je lui répondis : « Voilà deux ans que je veux aller à Laghouat; je sais que plusieurs chauffeurs ont voulu y aller avant moi et qu'ils n'ont pu réussir; je resterai un mois s'il le faut, mais j'irai!

L'ORGANISATION DE LA CARAVANE

Chacun aura son rôle : nous formons un Comité! Un cuisinier, un marmiton, un maître d'hôtel, deux garçons, un ouvrier de conserves, un sommelier, un chef mécanicien et un fourrier-trésorier, car nous déjeunerons tous les jours, non pas sur l'herbe, mais sur le sable.

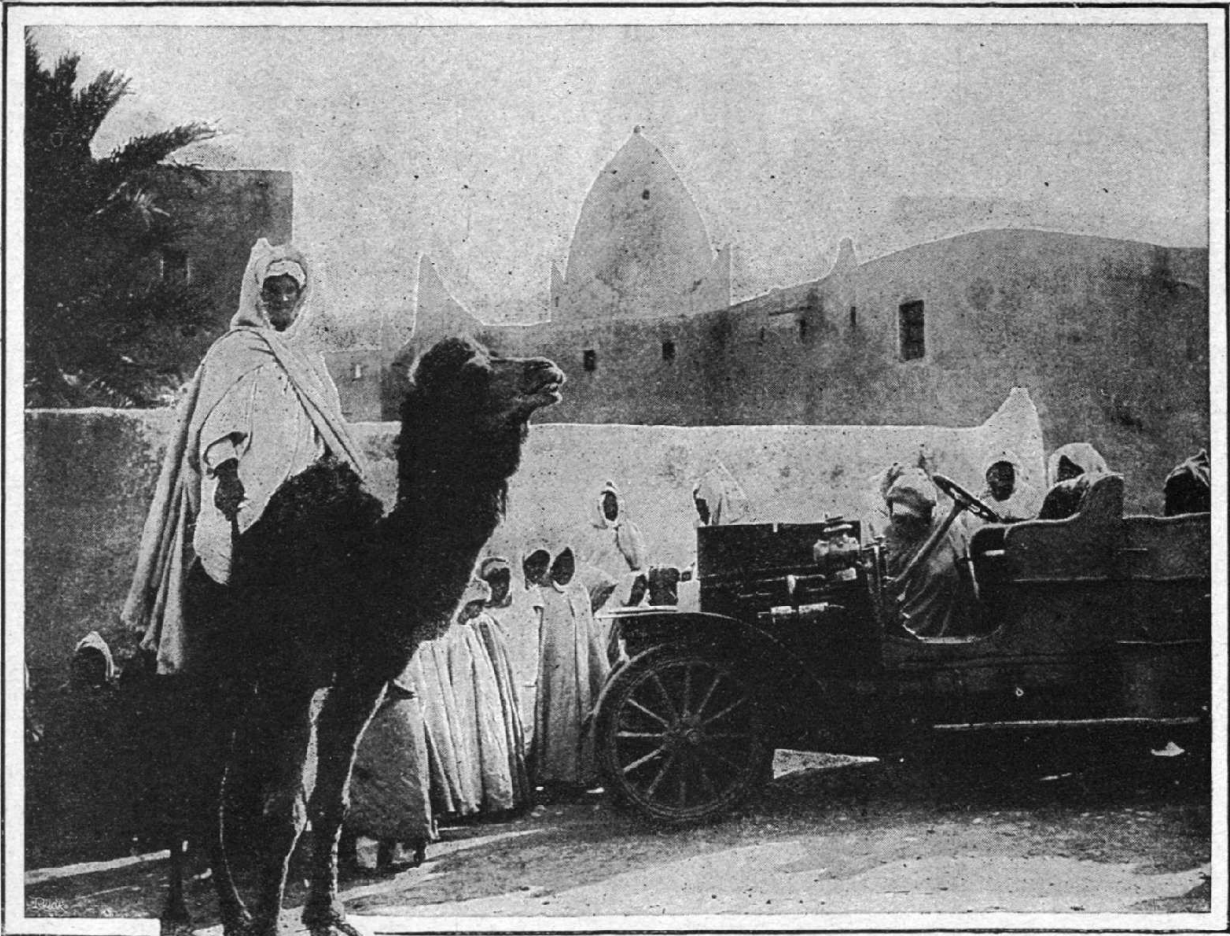
Enfin, nous voilà pourvus de chaises pliantes, de réchauds à pétrole et même d'une tente, de couvertures, de fusils, des conserves pour un mois, d'une pharmacie

L'Automobile dans le Désert



UNE RUE DANS GHARDAÏA

Au milieu de cette rue de Ghardaïa, tracée entre des maisons de terre cuite, dont les murs ne comportent pas de fenêtres pour que le soleil n'y pénètre pas, cette automobile, photographiée dans un magnifique éclatement de soleil couchant, constitue un événement sensationnel pour ces Arabes qui n'avaient jamais vu une voiture marchant toute seule.



LE DÉPART D'UN MÉHARI

Le méhari est prêt à partir et à franchir peut-être plusieurs centaines de kilomètres sans prendre, pour ainsi dire, de repos ; avec lui, la panne est moins à craindre que pour le véhicule qui l'accompagnera.

très complète et de nombreux accessoires. Nous envoyons aussi 1.000 litres d'essence pour les voitures.

Jusqu'à Bou-Ghzoul, nous n'avons rien à noter de très remarquable. La route est belle, et les guinguettes ne manquent pas où l'on boit l'anisette qui, plus encore que l'absinthe, est la liqueur préférée du pays. Le pays est montagneux.

L ES AUTOMOBILISTES QUITTENT LA ROUTE POUR PRENDRE « LA PISTE »

C'est à Bou-Ghzoul que commence la piste et franchement, j'ai eu un serrement de cœur en voyant dans quel état elle se trouvait. Là les ornières sont si profondes que force a été à Le Normand de faire demi-tour ; sa voiturette était trop basse. Nous-mêmes avec nos voitures relativement hautes nous touchions souvent soit avec l'essieu, soit avec le moteur.

On avance ainsi lentement, à 100 mètres l'un de l'autre, à 15 kilomètres à l'heure, mais on arrive en Algérie, c'est le principal. De temps à autre on rencontre une caravane de chameaux. Parfois aussi nous croisons quelques soldats revenant du Sud, des fameux pénitenciers de Biribi.

Cette partie du Sahara n'est pas encore plate ; ce sont de légères collines où la terre est durcie et polie comme de la poterie.

Avant le Rocher de sel, on rencontre des dunes de sable mouvant que les vents de l'Ouest déplacent et reforment sans cesse au pied des premières collines de la chaîne saharienne dont la traversée est des plus pénibles.

Au delà, on oblique à gauche dans un dédale de rochers superposés (très beau mais très peu praticable) : on n'aperçoit à perte de vue que des nappes de sel d'une blancheur éblouissante.



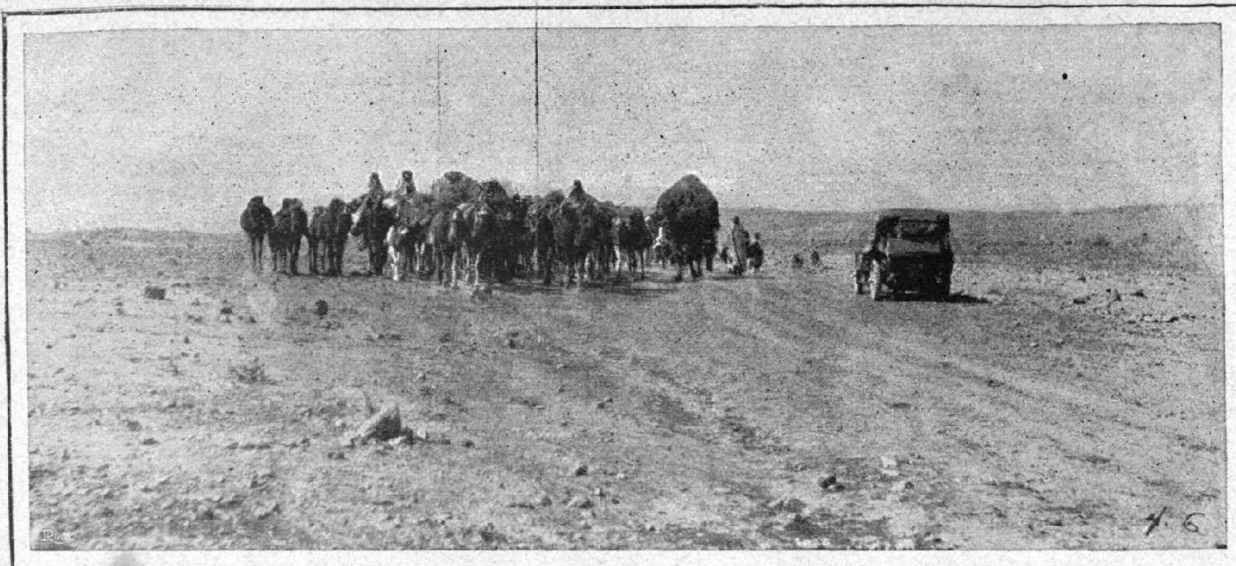
UNE NOUVEAUTÉ !

C'est la première fois qu'une automobile pénètre dans cette oasis. Aussi les Arabes s'en approchent-ils avec un mélange de crainte et de curiosité.



UNE « COQUETTERIE » DE TOURISTE

Un des touristes ne recula pas devant le déguisement et voulut, à tout prix, faire une excursion « tout à fait couleur locale » avec invitées du pays.



UN CONTRASTE

Il arrivait aux excursionnistes de croiser sur leur chemin des caravanes de chameaux, et ce contraste entre l'ancien mode de locomotion et celui du xx^e siècle offrait un côté vraiment curieux.

On traverse plusieurs oueds (rivières) peu profondes mais dont le fond est rempli de grosses pierres peu agréables pour la stabilité; au sortir des rivières on monte des côtes très dures mais peu longues et on arrive à Djelfa après avoir fait 165 kilomètres de piste.

La route dans la ville est plate et, à cette heure du jour, il y a beaucoup d'animation. Vous voyez d'ici la stupéfaction gé-

rale : deux autos arrivant à 60, à l'heure dans un nuage de poussière et s'engouffrant dans la cour de l'hôtel ! Je renonce à décrire un pareil spectacle.

Rien de bien curieux de Djelfa à Laghouat. C'est le même genre de piste aussi désagréable et difficile.

L'arrivée à Laghouat est encore plus extraordinaire qu'à Djelfa. C'est une ville tout à fait arabe; sur 7.000 habitants, il n'y



UN ARRÊT DANS UNE OASIS

Les notabilités de l'endroit viennent offrir aux touristes des approvisionnements et des vivres.

y pas 30 civils. Il n'y pleut presque jamais; les maisons sont en terre cuite au soleil et sans fenêtres.

L'oasis a la plus riche végétation qu'il soit possible de voir : la vigne, le figuier, le grenadier y croissent, mêlés à tous les arbres à fruits du midi de la France; le roi de cette végétation luxuriante est le palmier, l'arbre au port majestueux, toujours vert; à Laghouat, on en compte 15.000.

Après quelques jours passés à Laghouat, à faire des photographies, etc., nous repartîmes pour Ghardaïa; notre ami Calmeyn nous quitte, il en a assez des pistes et il retourne à Alger.

Aussitôt après le départ de Laghouat,

on entre dans le vrai Sahara : dunes de sable puis sol dur et bon jusque Tibrempt.

Tibrempt est un caravansérail, le seul entre Laghouat et Ghardaïa; on y est très confortablement logé; nous y avons rencontré des officiers venant d'In-Salah et d'autres y allant les remplacer.

La vie militaire représente ici la civilisation.

Rien ne pousse, pas même un brin d'herbe, rien, rien! Le sol est couvert de pierres; on dirait qu'il a grêlé des cailloux! C'est alors que commencent les carcasses de chameaux; tous les 100 mètres on en voit! C'est du reste le meilleur moyen de reconnaître sa route.



UNE RÉCEPTION — UN DÉJEUNER

En haut, les touristes sont reçus dans la tente de l'Agha Ben Dif, grand chef indigène. En bas, les voyageurs s'arrêtent au col de Sakamody (route d'Alger à Bou-Saada) et s'installent pour déjeuner pendant que l'un d'eux jette un coup d'œil sur le moteur.

Entre Tibrempt et Ghardaïa, on rencontre une oasis superbe : c'est Berian. Quand on a fait 80 kilomètres sans voir même une touffe d'herbe, on est émerveillé de rencontrer brusquement un de ces villages entourés d'une végétation luxuriante.

On arrive à Ghardaïa par le haut d'une montagne.

Quel spectacle ! Au-dessous de soi on aperçoit trois oasis dans une vallée; ce sont Ghardaïa, Mélika et Beniguen. Jamais point de vue ne m'a plus frappé. Il y a à Ghardaïa 64.000 palmiers arrosés par l'eau de 1.200 puits profonds de 60 à 80 mètres.

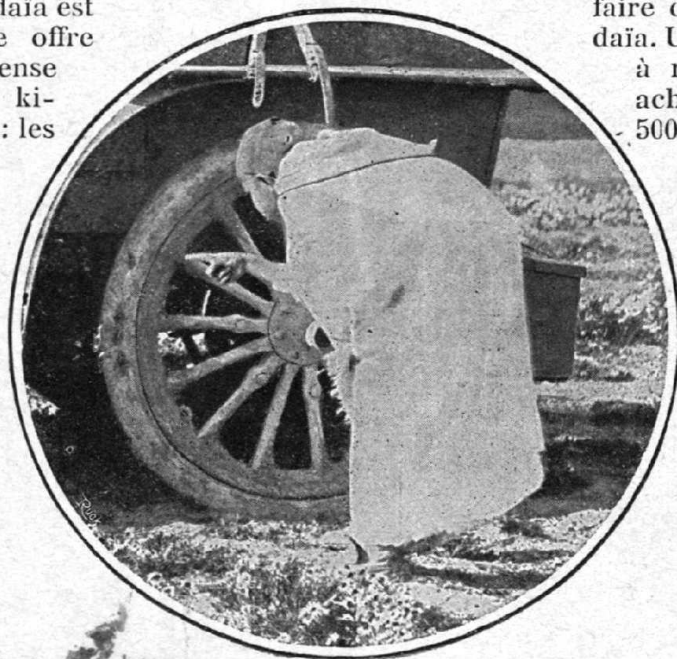
Notre arrivée avait été signalée par le télégraphe optique : aussi toute la population était-elle venue au-devant de nous, même les officiers, les Pères blancs et le caïd; enfin une réception digne d'un roi !

Le commandant du bureau arabe mit à notre disposition des lits de camp.

Le caïd nous invita à dîner; le lendemain ce fut le tour de Mélika; enfin tout le monde était aux petits soins pour nous; on nous apportait des cadeaux que nous envoyaient les caïds des environs.

Des musiciens arabes nous jouaient des airs qui avaient l'intention d'être la *Marseillaise* ! On fit des fêtes pour nous, des chasses au lévrier, à la gazelle; nous promenions en auto les caïds, les officiers, les Pères blancs.

La ville de Ghardaïa est très curieuse; elle offre l'aspect d'une immense pyramide ayant 1 kilomètre de surface : les maisons, au nombre de 1.800 sont étagées les unes au-dessus des autres; on dirait une immense ruche. Mélika, Beniguen et toutes les villes de l'extrême Sud ont le même aspect. A Beniguen nous avons été reçus magnifiquement et pourtant c'est une ville sainte; on ne peut pas fumer



UN JEUNE CURIEUX

Il n'est pas jusqu'aux jeunes arabes qu'intriguait cette voiture marchant ainsi vite et sans chevaux. Ce gamin curieux cherche, sans la trouver, la solution de ce problème !

dans les rues; les habitants se vantent que jamais un étranger n'a logé dans leurs murs.

Et voilà notre arrivée à Ghardaïa !

Le retour a encore été plus pénible à cause d'un orage qui avait rempli d'eau les ornières.

Je vous ferai d'ailleurs grâce de tous les incidents de ce retour.

Le seul désagréable qui se produisit, surtout pour mes amis, fut que je restai embourbé au milieu de la rivière, mon levier de changement de marche ayant trouvé l'endroit propice pour casser; on se déchaussa et l'on poussa la voiture hors de l'eau; cela dura environ quarante minutes; quand à votre serviteur, il était resté à la direction, à l'abri de l'eau ! Une fois sorti on répara et l'on repartit; cet incident se produisit près de Tibrempt, dans le Hamada.

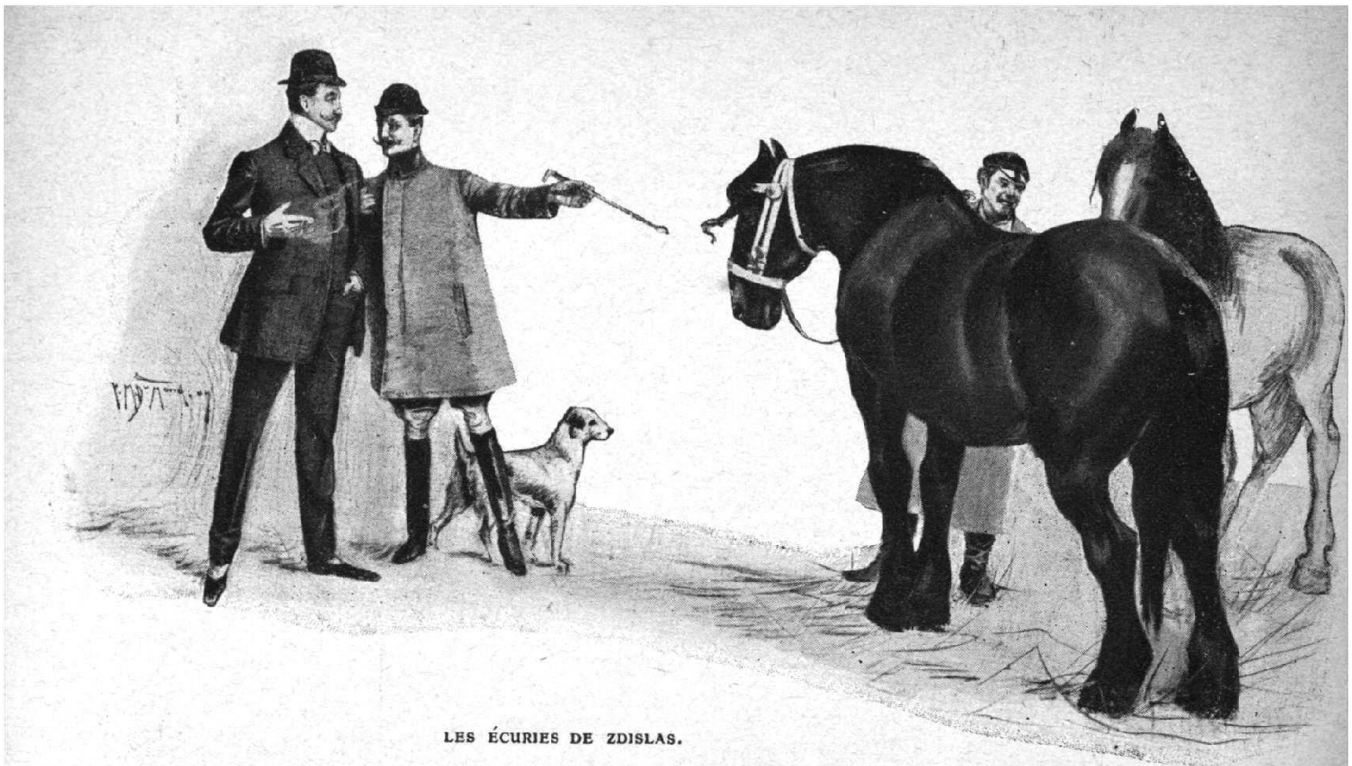
Ce qui frappe le plus c'est la lumière; en plein midi l'effet d'une caravane de chameaux avec des palanquins ornés de couvertures et de soieries de toutes les couleurs est indescriptible. Les couchers de soleil offrent des effets surprenants : l'horizon est bleu, le ciel rouge, violet, vert, tout ce que l'on veut; je laisse à votre imagination le soin de s'en faire un tableau.

J'ajoute enfin que quelque invraisemblable que cela puisse paraître, on peut faire des affaires à Ghardaïa. Un riche caïd a offert à mon frère de lui acheter sa voiture pour 500 moutons.

C'était un bon prix, mais nous voyez-vous revenir avec 500 moutons.

Il faut avouer qu'une 24-chevaux traverserait mieux le Sahara, et ce sera si vous le voulez bien le symbole dernier de ce voyage.

BARON PIERRE
DE CRAWHEZ.



LES ÉCURIES DE ZDISLAS.

L'héritier de Ludomil Koszowski faisait à son cousin Roman — un gaillard, ma foi, songeait le vieux comte — les honneurs des écuries de Chlybów (page 850, col. 2.

LE MAJORAT⁽¹⁾

Roman inédit par

M a r i e A n n e d e B O V E T

Voilà tout ce que Zdislas savait de la famille par la grand'tante Jedlicka, vu que jamais son père n'en ouvrait la bouche. Il ne crut pas mal faire de se lier avec ce cousin qui lui tombait des nues. La haine du père de l'un pour l'aïeul de l'autre lui semblait être prescrite en leurs personnes. Tout timide d'ailleurs qu'il fût, le jeune homme se serait mésestimé de se dérober à

cette amitié naissante, scellée par la communauté de sang, uniquement dans la crainte des foudres paternelles.

Le vieux comte se trouvait alors absent. Chaque année faisait-il ainsi plusieurs voyages d'une quinzaine de jours dont la destination demeurait inconnue. Lorsqu'il fut de retour, son fils, non sans quelque émotion, lui conta l'aventure. Les épis

(1) RÉSUMÉ DES NUMÉROS PRÉCÉDENTS (*Je sais tout*, nos 27, 28 et 29).

Fiancé à une jeune fille noble, le comte Ludomil Koszowski s'est vu supplanter par Wladislas, son frère, auquel il a voué une haine mortelle. C'est Ludomil qui, en sa qualité d'aîné, possède, aux environs de Cracovie, le domaine des ancêtres, Chlybów, un magnifique bien de majorat, et, malgré deux mariages, il n'a pas d'héritier mâle. Wladislas, au contraire, a quatre garçons et est déjà grand-père.

Le majorat passera donc entre les mains du frère cadet ou de ses descendants. Cette pensée angoissante assaille parfois Ludomil, mais il a l'espoir que la comtesse Marysia, sa femme, dont la délivrance approche, lui donnera un héritier.

Le souci d'un procès amène à la ville le noble Polonais. Il y rencontre un de ses cousins, Taddeusz Koszowski, un joueur, à qui rien n'a réussi dans la vie; pour comble d'infortune, sa

sourcils en broussailles d'abord se contractèrent et une flamme passa dans ces yeux dont l'âge n'avait point terni l'éclat. Comme il gardait un silence gros d'orage :

— Que pouvais-tu faire ? demanda Zdislas... Il est votre petit-neveu.

La physionomie du comte Ludomil se détendit brusquement et, haussant ses larges épaules :

— Bah ! grommela-t-il dans sa grosse moustache blanche, tout cela est loin, Dieu soit loué !... Fais à ta guise.

Soulagé d'un grand poids, le jeune homme crut même percevoir, sur ces lèvres qui ne souriaient guère, une expression de bienveillance bourrue, vaguement goguenarde, dont il augura bien pour le rapprochement éventuel des deux maisons.

Aussi, quelque temps après, s'enhardit-il à demander la permission d'inviter son cousin Roman pour une battue au sanglier. Son père y consentit. Qu'eût pensé l'ombre de « Lokietek » si, du fond de sa tombe, il eût pu voir son petit-fils franchir le seuil de ce Chlybów, depuis près d'un demi-siècle inexorablement clos à lui, qui y était né, et à tous ceux de son sang ? Mais peut-être eût-il mieux compris le secret de cette dédaigneuse indulgence. Là où l'ingénuité des deux jeunes gens voyait un adoucissement d'humeur tel qu'il s'en produisit au déclin de l'âge, le frère ennemi, sans doute, eût discerné un sentiment de triomphe se pouvant traduire ainsi :

« Oui, oui, mon garçon, cela aurait pu

être que tu entrasses ici après seulement que j'en serais sorti les pieds devant ; alors tu y aurais pris la place de dauphin de ce petit royaume. Tandis que peu me chaut de te voir céans, puisque jamais tu n'y seras qu'un visiteur. »

Ainsi songeait le vieux comte en regardant de loin Zdislas qui faisait à son cousin les honneurs des écuries. Considérant la haute stature de Roman :

« Un gaillard, ma foi, s'ajouta-t-il à lui-même... un vrai Koszłowski. »

Le comparant à la frêle silhouette de son héritier, son front se rembrunit et il devint pensif.

« Dix-neuf ans dans quatre mois, puis deux années encore et on pourra le marier. Dieu me donne vie jusque là ! »

Cette prière, appuyée d'un signe de croix, était-elle bien utile ? Même auprès de son robuste neveu, le seigneur de Chlybów semblait taillé pour les enterrer tous.

Cette idée de mariage, prématurée pourtant, était dans l'air, car au cours de sa visite, demi-plaisant, demi-sérieux, Roman eut occasion de dire à son cousin :

— Quand tu viendras chez nous, tu verras ma sœur Lenka (1). Elle est jolie, et elle sera riche, sais-tu ? Mon père fait beaucoup d'argent avec la distillerie et nous ne sommes que nous deux. Si vous alliez vous plaire, et vous marier plus tard ?... Pour le coup, ce serait la fin des vieilles haines.

(1) Diminutif d'Hélène.

RÉSUMÉ (suite).

femme l'a rendu père de six enfants, et un septième est attendu. Quand les deux hommes se quittent, après une longue conversation échangée à voix basse dans un café, le parent pauvre a de l'or dans ses poches (Je sais tout, n° 27).

Quelques semaines se passent. Les couches de la comtesse Marysia ont lieu, en présence d'un médecin appelé par le mari. La nouvelle se répand dans Chlybów que le nouveau-né est un garçon. A peine l'a-t-on laissé entrevoir à la mère ; c'est une nourrice qui est chargée de l'allaiter. Quant à la femme de Taddeusz, elle a mis au monde un enfant qui — apprend Ludomil à la comtesse — est mort presque immédiatement. Et le comte ajoute que son cousin va quitter l'Europe avec toute sa famille pour aller exploiter au loin une entreprise de pétrole, commanditée par lui, Ludomil. (Je sais tout, n° 28).

On donne à l'héritier de Chlybów le nom de Zdislas. Il est élevé magnifiquement. Dans la famille, on le trouve gentil, mais point du tout Koszłowski. Il lui manque, notamment à la hanche, une certaine « fraise » dont s'enorgueillissent tous ceux de la race. A l'Université de Cracovie, où Ludomil l'envoie après la mort de la comtesse, le jeune homme se lie avec un sien cousin, petit-fils de Wladislas Koszłowski, ce frère ennemi, maintenant défunt, de Ludomil, père de Zdislas.

Pendant ce temps, aux environs de Versailles, grandit, sous le toit d'un vieux magistrat et de sa femme, une jeune fille mystérieusement confiée à leurs soins à l'époque où précisément Zdislas venait de naître. Ces braves gens ne savent rien d'elle, sinon qu'elle s'appelle Hedwige et que ses parents sont de noblesse polonaise. (Je sais tout, n° 29).



A L'AFFÛT DU CERF.

Au fin matin, on était allé chasser le cerf dans la neige (page 851, col. 2).

Zdislas n'envisageait encore les femmes qu'avec timidité. Tandis que l'autre riait, il rougissait.

— Que dis-tulà, mon cher? Je suis bien trop jeune pour penser à de telles choses.

— Attends d'avoir fait ton année au

régiment et cela ne te semblera pas si extraordinaire.

Au fin matin on était allé à l'affût du cerf dans la neige, et le vieux comte qui, pour ces sports violents, ne craignait pas la jeunesse, les avait accompagnés.

Appesanti pourtant par la fatigue, il sommeillait dans un fauteuil après le copieux diner de deux heures. À l'autre extrémité de la « chancellerie » — ainsi, en ce pays de grandiloquence, dénomme-t-on le cabinet de travail, lequel, souvent, n'est qu'un fumoir, — les jeunes gens causaient librement, en grillant force cigarettes. Il leur sembla pourtant que le comte avait remué. Ils se turent, puis parlèrent d'autre chose, à voix plus basse, et sortirent enfin pour essayer à un traîneau une paire de nouveaux trotteurs.

L'heure venue du coucher, le vieillard dit à son fils de le suivre dans sa chambre. Là, de ce ton impératif qui jamais, à son foyer, n'avait jamais rencontré de contradiction :

— Écoute-moi, Zdislas. Pour t'être agréable, j'ai consenti à oublier mes ressentiments contre ceux de Tarnowietz. Sache cependant que ma querelle n'était pas seulement avec mon frère, mais aussi et davantage, peut-être, avec la comtesse Agnès. Tant que je serai de ce monde, mon fils ne franchira pas son seuil, je lui en fais défense formelle. Mieux vaut, dès à présent, t'en prévenir. Tu m'as entendu, n'est-ce pas, et je puis compter que tu te conformeras à ma volonté ? Bonne nuit.

Il n'attendit même pas la réponse. Son fils jamais ne lui avait dit non. Ainsis'effondrèrent les beaux projets de réconciliation conçu par ces têtes de vingt ans. Roman et Zdislas, du moins, continuèrent à être amis. Et celui-ci un jour dit à son père :

— Savez-vous ce que le cousin Bronislas a écrit chez lui ? Il vient de mourir en Amérique un Koszowski, Taddeusz, qui était dans le pétrole.

Le vieux comte eut un haut-le-corps. Et se signant :

— Dieu le recoive en sa miséricorde ! dit-il.

— N'est-ce pas celui-là qui avait dû quitter l'armée autrefois pour...

Sévèrement, le jeune homme fut interrompu :

— A quoi bon rappeler de telles choses ?.. Et qui sait, d'ailleurs, si elles sont véritables ? Ce n'est pas à nous qu'il convient de les répéter. Mon grand-père Withold était le frère du sien, qui s'appelait Dominique.

Un instant il demeura absorbé, puis reprit :

— Je vais envoyer chez le curé pour qu'il dise sa messe demain à l'intention de cette âme. Tu y assisteras avec moi.

Les années, qui avaient fait un homme

du petit être vagissant mis un jour par Magda Boguszentre les bras de la comtesse Marysia Koszowska, s'étaient écoulées heureuses et douces pour l'oiselet tombé du nid, certain soir de Saint-Jean, dans la maison de la Butte de Picardie à Versailles. L'âge cependant était venu très vite pour la petite Hedwige, d'intelligence vive et précoce, de comprendre que les excellentes gens qui l'aimaient n'étaient point son père et sa mère. Prévoyant ces terribles questions d'enfant, obstinées et subtiles sous leur forme ingénue, auxquelles il est si malaisé de satisfaire, M. Bressolles avait demandé à son correspondant anonyme ce qu'il convenait de répondre.

« Dites-lui que ses parents sont dans le ciel et apprenez-lui à prier quotidiennement pour leur âme. »

L'ENFANCE D'HEDWIGE A VERSAILLES.

Ce fait une fois acquis par Hedwige qu'il y a des enfants orphelins, tout trouble fut banni de son cœur. Ne sachant sur quel pied établir leurs rapports avec cette enfant, M. et Mme Bressolles s'étaient fait appeler par elle « mon oncle » et « ma tante ». Elle disait en polonais « *ciociu, ciocia* » ce qui semblait de petits noms de fantaisie. En grandissant pourtant, Hedwige aussi sut qu'elle n'était pas leur nièce. Et de nouveau la petite âme fut en peine. Mais un rapprochement se faisant de soi-même dans sa raison naissante, fortifié par la direction qu'imprimèrent à sa pensée les gens intelligents et bons chargés de son éducation, elle prit conscience de l'existence lointaine de quelqu'un à qui elle appartenait, quelqu'un qui se ferait connaître un jour. Que ce dût être demain ou dans des années, cela était de peu d'importance : à l'âge qu'elle avait alors, l'estimation du temps est nulle.

Le lien qui rattachait la petite étrangère à un pays éloigné, à une famille inconnue, et la sûreté de son instinct d'enfant le lui avait fait comprendre, c'était certaines visites périodiques et rapides. Selon le diagnostic de Mme Bressolles, il existait une corrélation entre le mystère entré dans leur maison et la mère du pauvre jeune Valentin Bogusz, car c'est celle-ci qui, une fois ou deux par an, venait à Versailles, de la part du « père chrétien » d'Hedwige, disait-elle, transportant ce joli polonisme dans son français peu correct. Sur ce parrain, les Bressolles

n'en demandèrent pas davantage. Pour cavalièrement que leur eût été imposée cette mission délicate, l'ayant acceptée de bon cœur, ils entendaient la remplir avec toutes ses conditions. L'avenir sans doute, viendrait satisfaire leur légitime curiosité, celle surtout de Mme Bressolles qui, une imagination vive s'alliant chez elle au sens le plus positif, ne pouvait se défendre de forger à ce sujet les histoires les plus romantiques.

Il eût semblé que le mystère douloureux enveloppant cette jeune existence et dont Hedwige n'était point inconsciente, dût lui mettre au front un voile de mélancolie. Mais elle était de complexion si vivace, si riche, tellement débordante de santé corporelle et mentale, que l'ombre ne s'arrêtait point sur cet être de lumière. Grand bienfait, pensait Mme Bressolles, car Dieu sait quelles épreuves la vie lui réservait. Lui, hochait la tête, s'inquiétant au contraire pour l'avenir d'un caractère peu propre à s'accommoder des disqualifications dont sans doute était-elle frappée du fait de sa naissance.

— Princesse si vous voulez, disait-il plaisamment à sa femme, mais princesse en exil, sinon détrônée, ce qui est une situation bien délicate. Dieu veuille que le roi son père ne tarde pas trop à nous dégager de cette responsabilité.

LA VISITE DU PARRAIN D'HEDWIGE.

A mesure qu'Hedwige grandissait, la pension trimestrielle, payée par la banque, augmentait dans des proportions que la délicatesse des Bressolles estimait excessives en regard de l'accroissement des dépenses. Ils s'étaient tellement attachés à leur œuvre que cela leur déplaisait d'en retirer profit. Et s'ils se trouvaient maintenant sans autres charges que Pascaline, leur dernier garçon étant sorti de l'École Polytechnique et casé avantageusement dans l'industrie privée, d'autre part le chef de famille se faisait vieux, las d'un si lourd labour qu'il devait alléger désormais.

Hedwige étant arrivée à l'époque de sa première communion, il allait être nécessaire de fournir son acte de baptême. Première révélation sans doute; aussi attendait-on avec quelque impatience la venue de Mme Bogusz, apportant l'indispensable document. Ce ne fut pas elle qui vint, mais un homme de stature athlétique, à l'épaisse moustache grise, aux yeux étincelants,

l'allure haute et remplie de noblesse.

— Nous regrettons, monsieur, lui dit l'ancien magistrat, de n'avoir pas eu l'honneur de vous voir plus tôt.

Sous une forme courtoise, le blâme se devinait. Les gros sourcils rudes se froncèrent. D'un ton plus doux néanmoins que cela n'était à attendre de ce colosse et qu'il ne lui était habituel, celui-ci répliqua :

— Vous êtes, monsieur, et vous pareillement, madame, de trop bons chrétiens pour ne pas accorder à votre prochain le jugement le plus charitable. Veuillez bien vous représenter un homme marié ayant eu une faiblesse coupable dont il est résulté un enfant. La mère doit le dissimuler et s'en séparer aussitôt, sous peine de compromettre, par un grave scandale, une famille de marque. Le père ne saurait prendre cet enfant chez lui sans outrager sa femme. S'en occuper ostensiblement serait éveiller chez celle-ci des soupçons de nature à troubler un ménage uni, bien plus, à aggraver l'état précaire de sa santé. Que faire alors, sinon confier le pauvre petit être à des mains étrangères? Et certes n'en aurait-on pu choisir de plus dignes. Le subterfuge employé pour vous forcer la main, vous l'avez dès longtemps pardonné. Au nom des parents d'Hedwige, je vous apporte l'hommage d'une gratitude infinie pour la sollicitude dont vous entourerez la pauvre petite. Je ne suis point coutumier de faire des phrases. Mais il n'en est pas besoin et vous voudrez bien suppléer aux mots que ne sais pas dire pour vous remercier, du fond du cœur, de votre bonne action.

Et avec une si élégante chevalerie il baisa la main de Mme Bressolles, de si grand air il tendit la sienne à l'ancien magistrat, qui crut avoir les doigts brisés dans l'étreinte, qu'en dépit de leurs préventions, tous deux furent subjugués.

Malgré sa discrétion de femme de bonne compagnie, Mme Bressolles ne put se défendre d'épier à la dérobée la physionomie du visiteur lorsqu'il se trouva en présence de la petite Hedwige. Et positivement, elle crut voir les yeux ardents et durs se voiler d'un brouillard. Il avait pris l'enfant entre ses genoux et la regardait. Toute rouge d'abord, un peu interdite, celle-ci purlant sans peur le considérait, car elle était hardie et ne craignait personne.

— Je suis ton parrain, *dziewczynka* (1) », lui dit-il.

(1) Fillette.

Puis en polonais il lui adressa quelques questions auxquelles Hedwige répondit de même, et il sourit en constatant qu'elle parlait l'idiome slave avec un léger accent français, alors que, dans son français, traînaient les jolies intonations slaves, musicales et caressantes.

Lui passant au cou une légère chaîne d'or et de perles à laquelle une croix grecque en émaux anciens, qui renfermait une médaille de la Vierge :

— La *Matka Boska* de Kalwarya, expliquait-il... Une madone de ton pays. Prends-en bien soin : elle vient de ta mère.

La fillette de nouveau rougit. Il lui mit un baiser au front et du geste, la congédia.

Toute indignée qu'elle fût depuis douze ans de l'abandon de cette enfant, le sang d'Alme Bressolles n'avait fait qu'un tour. Une pensée que son légitime possesseur venait la réclamer aujourd'hui. Mais il n'en fut rien. Avant de se retirer, il annonça que lui seul dorénavant reviendrait. Et remettant le papier qui constituait l'état civil de l'enfant :

— Mon nom, dit-il, s'y trouvant inscrit, inutile à présent d'en faire mystère. Ainsi pourrons-nous à l'avenir correspondre directement.

Cet acte de baptême, rédigé en latin, émanait d'une petite paroisse du Tyrol. *Jadwiga-Marya* y était déclarée née de père et mère inconnus, ayant été tenue sur les fonts par le comte Ludomil Koszłowski, de Chlybów, en Galicie, et Magdalena, épouse d'Adam Bogusz, même lieu. Quand le visiteur eut prit congé :

— Voilà, dit M. Bressolles avec un soupir, un document bien fâcheux pour la pauvre petite lorsqu'elle arrivera à l'âge de se marier. Mais après tout, ce n'est pas notre affaire, car cela ne se fera sans doute point ici.

— Et pourquoi donc pas ? protesta son impétueuse moitié. Du vivant de sa femme, jamais le père ne prendra cette enfant. Et que Dieu lui donne longue vie... Hedwige est bien chez nous.

L'un et l'autre soupçonnaient, non sans quelque apparence de raison, que ce père pourrait bien être une seule et même personne avec le parrain. Ils en seraient revenus s'ils avaient su que, peu de mois plus tard, la comtesse Koszłowska étant morte, la petite Polonaise ne fut pas rappelée dans son pays.

Du moins, le lien était-il plus fortement noué. Deux ou trois fois l'an désormais, apparaissait le parrain. A une enfant douée

de plus de profondeur, ces visites furtives eussent donné sujet de ressentir davantage l'étrangeté de sa position dans la vie. Mais Hedwige était bien Slave par l'insouciance très marquée de fatalisme de cette race située aux portes de l'Orient. La pensée, se précisant avec l'âge, qu'elle avait ailleurs une patrie, une famille peut-être, dont était l'émissaire auprès d'elle ce vieillard de haute et rude mine qui pour elle s'humanisait, ne pesait point sur son esprit. Certaine vanité au contraire, dont l'éducation n'avait pas complètement réussi à étouffer le germe, trouvait dans ce mystère une sorte de satisfaction romanesque.

HEDWIGE QUITTE LA FAMILLE BRESSOLLES.

Un scrupule d'autre part la retenait de chercher la lumière. A une de ses questions d'enfant, M. Bressolles avait répondu :

— Ma chère petite, il ne faut jamais parler de cela et pas non plus y penser. Ce que font ceux qui vous aiment est bien fait...

M. Bressolles ne la tutoyait point. Et la gravité de la formule, jointe à la tendre douceur de l'accent, donnait à ses paroles quelque chose de sérieux qui impressionnait fortement l'enfant.

— Il ne vous appartient donc point de chercher à savoir ce dont ils ne jugent pas bon de vous instruire. D'abord parce que cela risquerait de leur faire de la peine ensuite, parce qu'il y a des choses qu'une petite fille ne saurait comprendre et dont ce ne serait pas convenable qu'on lui parlât.

Elle n'y était pas revenue, le « C'est ainsi... Que faire ? » si fréquent sur les lèvres slaves incrusté en elle comme réponse à tout ce qui lui semblait obscur ou anormal. Avec l'âge, un autre sentiment était venu corroborer sa philosophie : cette pudeur des jeunes filles d'âme délicate éloignant leur curiosité des sujets défendus que d'instinct elles pressentent faits pour froisser les ailes de leurs chimères.

Ainsi, belle, sereine, confiante, Hedwige attendait que s'accomplît son destin.

Les visites de son parrain lui étaient de grandes joies. Il demeurait plusieurs jours, la promenant, la conduisant à des spectacles convenables pour son âge, lui achetant tout ce qui tentait sa fantaisie, et elle manifestait des goûts fort magnifiques. Par indication spéciale, l'équitation lui avait été dès longtemps enseignée, à quoi elle y prenait un plaisir extrêmement vif. Faute de quelqu'un

pour l'accompagner, trop souvent devait-elle se contenter du manège. Lorsqu'elle atteignit sa seizième année, pourtant, le second fils de ses parents d'adoption, présentement capitaine aux dragons de Versailles, l'avait mise en rapports avec quelques jeunes femmes de son régiment, intrépides écuyères, qui se faisaient un plaisir de l'associer à leurs promenades, car la petite Brzezinska plaisait à tous par son enjouement, sa vivacité, sa grâce, par sa beauté aussi, tellement vivante et vibrante, faite de force et d'éclat, semblant apporter le soleil partout où elle paraissait. Au cours de ces séjours, le comte montait avec elle et, de la voir si bien à cheval, il avait exprimé une grande satisfaction. De ce côté, beaucoup plus



LE PARRAIN.

Il avait pris l'enfant entre ses genoux et la regardait
(page 853, col. 2).

mondain, il avait prié les Bressoles de diriger les plaisirs de la jeune fille, si bien que, sous des chaperonnages scrupuleusement contrôlés par « sa tante », Hedwige prenait part à des rallye-papers, à des chasses à courre. Elle n'en avait jamais assez, et la musique seule faisait contre poids à ce penchant pour le sport.

Le sage M. Bressolles n'étant pas sans s'alarmer un peu de voir cette transformation en une très séduisante jeune fille

du petit être vagissant que, certain soir, une si singulière aventure avait déposé à son foyer.

— On l'aimera, disait-il à sa femme, elle aimera aussi peut-être. On la suppose riche, on ne sait rien d'elle. Le jour où des ouvertures viendraient à nous être faites, que répondrions-nous ?

Et très fermement était-il résolu, au prochain voyage du parrain, de poser la question à celui-ci. Hedwige avait accompli sa dix-neuvième année; aviser devenait urgent.

La difficulté de cette communication lui fut épargnée. Le comte Koszowski, cette fois, arriva précédé d'une lettre annonçant que le temps était venu pour la jeune fille de retourner au pays des siens, où elle devait vivre désormais.

Ce fut grand émoi dans la maison. Tout soulagé qu'il se prétendit, l'ancien magistrat avait peine à retenir son très réel chagrin.

Encore que l'événement fût depuis longtemps à prévoir, à souhaiter même dans l'intérêt de sa pupille, Mme Bressolles était comme une lionne à qui on arrache ses petits. Bonne occasion, certes, pour placer le « Que faire ? » si souvent entendu dans la bouche

d'Hedwige et de ses institutrices polonaises, de qui elle le tenait. Mais l'excellente femme n'avait pas cette résignation facile. Et devant ronger son frein, elle s'en prenait à son mari, taxant d'insensibilité ce qu'elle savait bien n'être qu'une résistance voulue contre un attendrissement stérile. Après quarante années, ce fut le premier passage d'aigreur dans ce ménage si tendrement uni.

Pascaline aussi se désolait, car elle s'était attachée à cette pseudo petite sœur, de toute la force de son cœur de femme éloignée du mariage par l'infirmité de son corps. Hedwige elle-même ne laissait pas d'être troublée. Mais il n'eût pas été nécessaire de chercher bien avant pour découvrir que la joie d'aller vers un destin nouveau, dès longtemps attendu et pressenti brillant, l'emportait de beaucoup sur sa peine à se séparer de ces gens si bons qui, près de vingt ans, l'avaient aimée à l'égal de leurs propres filles ! Non dénuée de cœur assurément, elle avait plus de générosité que de sensibilité. Elle se consola de la séparation et s'efforça de les en consoler en leur promettant que chaque année elle viendrait les voir et qu'eux aussi la visiteraient en Pologne.

— *Prawda, tatusz ?* (1) dit-elle, quand il fut arrivé, à son parrain qu'à présent elle appelait de ce nom plus familier.

Très courtoisement le comte acquiesça. Mais M. et Mme Bressolles hochèrent la tête.

— Nous sommes trop vieux, mon enfant, pour aller aussi loin. Et quant à vous, pour ne pas nous oublier, vous êtes trop jeune...

SUR LA ROUTE DU PAYS NATAL.

Mais à quoi bon jeter une douche froide sur cette sereine confiance de la jeunesse ? On se sépara avec beaucoup de larmes, vite séchées dans les yeux de celle qui partait. Et dans la maison de la Butte de Picardie, ce n'est pas les promesses de s'écrire souvent, de se revoir bientôt, non plus que les présents à la fois très riches et très délicats, laissés par le comte en souvenir d'Hedwige Brzezinska, qui, de longtemps purent dissiper la tristesse de la place laissée vide au foyer.

Ce n'était pas la première fois que

(1) N'est-ce pas, petit père.

Hedwige s'éloignait de Versailles. Elle avait passé des vacances au bord de la mer, aux Pyrénées, en Suisse. Mais qu'étaient ces petits déplacements en regard du grand voyage qui la dépaysait complètement ? Elle n'en sentit que l'enchantement sans nul malaise, car elle allait vers la terre inconnue à laquelle elle tenait par les fibres profondes de l'être. Elle n'avait pas les surprises de la langue. A Munich, à Salzbourg, à Vienne, où on s'arrêta, elle fut fière de montrer son bon allemand. Dès la première station en territoire galicien, à Oswiescim, elle sourit au cri : « *Swieza woda!* » poussé par les enfants pieds nus qui courent le long du train pour offrir de l'eau fraîche à un demi-kreutzer le verre. Et elle voulut leur parler. Les juifs loqueteux et pouilleux, une lévite noire luisante de graisse et de crasse, les cheveux tirebouchoyant le long des oreilles, qui chargés de fardeaux hétéroclites et bizarres, pullulent dans les gares, affolés, en poussant d'une voix aiguë de plaintifs : « *hai-wai!* » l'amuserent mais sans l'étonner. Elle arriva à Cracovie dans l'état d'esprit d'une jeune reine qui fait son entrée parmi ses sujets. Le baise-main des valets lui sembla un légitime hommage qui, si peu accoutumée qu'elle y fût par son éducation française, ne lui causa nulle confusion. Dans cette ville essentiellement provinciale, où tout nouveau visage est l'objet de la curiosité et des commentaires de chacun, celui de la belle jeune fille assise au côté du comte Ludomil Koszłowski avait cent raisons pour une de ne point passer inaperçu. Si les nombreux coups de chapeau allaient à son parrain, c'est vers elle que convergeaient les regards. Hedwige n'était pas coquette avec excès ; mais elle n'avait pas vingt ans. Le mystère de sa vie, à cette heure, moins que jamais ne lui pesait.

(A suivre.)

MARIE ANNE DE BOVET.

